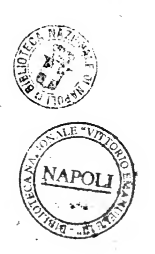



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
209
NAPOLI



POESIES ALLEMANDES.

TOME SECOND.



TABLE

des Pieces contenues dans le second Volume.

Siehe Sammlung Vermischter Schriften dritten Band.

Chanfons de M. LESSING.

Kleinigkeiten von G. E. Leſſing. *Frankfurt und Leipzig.* 1757.

Chanfons de M. UTZ.

Siehe Utzens lyriſche Gedichte.

Chanſons de M. ZACHARIE.

Poetische Schriften, von F. W. Zachariæ. dritter Band. *Braunſchweig*. 1764.

Chanſons de M. WEISSE.

Scherzhafte Lieder. Dritte Auflage. *Leipzig*. 1763.

Chanſons de M. le Baron de CRONEGK.

Des Freyherrn Johann Friederich von Cronegks. Schriften. *Leipzig*. 1761.

Héroïdes, ou Élégies de M. DUSCH.

Moralische Priefe zur Bildung des Herzens. Zweite Auflage. *Leipzig.* 1762.

FIN de la Table du second Volume



CHOIX DE POÉSIES ALLEMANDES.

ODES SACRÉES DE M. CRAMER.

En faisant connoître nos Poètes lyriques, l'ordre exige que je commence par ceux qui ont chanté des Sujets sacrés, & qui ont célébré les louanges de la Divinité. Dans le choix des morceaux, je me suis attaché surtout à ceux qui m'ont paru les plus neufs pour le fonds & qui ont été traités d'une maniere originale. Les *Schlegels*, les *Schmidts* & plusieurs autres nous ont donné d'excellentes Odes imitées

des Pseaumes de David; mais ces Odes, rendues en prose, n'auroient rien de piquant pour les François qui ont déjà dans ce genre les chefs-d'œuvres de Rousseau. *Cramer*, *Klopstock*, Anne-Louise *Karsch* & *Wieland*, sont les Poètes que j'ai mis à contribution. J'ai déjà dit qu'en général nos Ecrivains font un grand usage des figures & des expressions de l'Ecriture-sainte; l'on s'en appercevra encore mieux dans les pieces suivantes, où j'ai risqué quelques unes de ces figures & de ces expressions, sans être trop sûr qu'elles soient reçues en François. Je continuerai de faire connoître les particularités qui me sont connues des Poètes dont j'extrais des morceaux, & je commencerai par M. *Cramer*.

Jean-André *Cramer* est né dans l'Electorat de Saxe & a étudié la théologie à Leipzig. C'est dans cette ville qu'il s'est fait connoître par des productions ingénieuses en prose & en vers, insérées en différens Ouvrages périodiques auxquels il présidoit; & c'est-là aussi qu'il s'est lié d'amitié avec les *Gellert*, les *Schlegels*, les *Rabener*, & plusieurs autres Poètes qui fleurissent aujourd'hui en Allemagne. Le Roi de Dannemark, ce Prince qui fait si bien recompenser le mérite, ap-

pella ensuite M. *Cramer* auprès de sa personne, & le nomma son Prédicateur. Il vit aujourd'hui à Copenhague, où il jouit d'une grande considération, & où il a trouvé un ami dans la personne de M. *Klopstock*. Ces deux hommes s'aiment, s'estiment & se consultent dans leurs travaux littéraires.

M. *Cramer* est encore Auteur d'un excellent Ouvrage périodique intitulé: *Spectateur du Nord*, dans le goût du Spectateur Anglois, Ouvrage auquel M. *Klopstock* a beaucoup de part. Il ne s'est pas moins distingué comme Orateur & comme Historien que comme Poète; il a enrichi le public d'un recueil de sermons, & d'une continuation de l'Histoire universelle de *Bossuet*.

DAVID (1).

LORSQUE, transporté par l'esprit du Seigneur, le Pere du Messie chantoit des cantiques, & que, pour louer tes merveilles, ô Dieu! il faisoit resonner sa harpe mélodieuse, soudain les enfans de Coré prétoient un oreille attentive à ses concerts. Pour savourer toute l'harmonie, Assaph

(1) M. *Cramer* a fait une traduction en vers des Pseaumes, & cette Ode se trouve à la tête du premier volume,

dans son raviſſement, laiſſoit tomber son pſaltérion, son ſublime pſaltérion !

Etham, voyant le Prophete prendre son eſſor, s'écrioit : Le voilà qu'il s'élance le Chérubin ! Ah faut-il que je ne puiſſe me dégager de cette terre, pour m'élever comme lui ! Le voilà déjà qui plane au-deſſus de vos ſommets, montagnes de Sion, de Moria ! Le Chérubin déploie ſes aîles, il vole & te franchit, ô Liban ſourcilleux !

Le Peuple circonci, ravi dans une profonde admiration qui briſoit la dureté de ſon cœur, prenoit une ferme réſolution, lorſqu'il chantoit. Ses chants éclatans briſoient ces durs rochers. Ce Peuple qui n'avoit jamais éprouvé des ſentimens ſi grands, devenoit l'écho de ſes Pſeaumes.

Tel le ſoleil du matin dardant ſes traits de lumiere, déchire le voile de la nuit ; tel ſon chant lançoit des ſentimens de ſalut dans ſon eſprit ténébreux. Il vit enſuite les ſiecles de ſes peres & leurs maux dans la terre de Ham : ils vit comment le Dieu de Jacob, deſcendant du haut des Cieux, combattit pour Iſraël :

Comment ſon redoutable défenſeur réſolut la deſtruction de Mizraïm : comment le fils d'Amram, ce grand Prophete, frappa le Nil & lui fit rouler des flots de ſang !... Il dit ; & des légions d'inſectes, des oura-

gans, des tempêtes & des ténébres couvrirent le pays & vangerent les maux de Jacob.

Alors l'Ange exterminateur, portant la destruction dans sa main vengeresse, descendit de l'Empyrée, frappa les premiers-nés & convertit Zoan en un vaste tombeau. Et Jacob traversa les grandes eaux: Dieu marcha devant les tribus! Son implacable ennemi, son tyran les bravoit encore: ce fut alors que l'Eternel l'ensevelit dans la mer!

Ah quel Dieu! l'oublier, ô Jacob, quelle seroit ton ignominie! Le fils de Jessé le chanta; & Salem répéta son cantique. Ainsi, dans la région des airs, le tonnerre gronde; un bruit majestueux & mille voix le répétent dans les antres d'Hermon.

Elevé au-dessus de la terre qui a été formée par ta puissance, il chanta, ô; Dieu, tes merveilles! Ce monde sous ses pieds, il chanta les Cieux, ta magnificence! Seigneur que tu es beau! que tu es glorieux! Cieux, poussez des cris d'allégresse, devant votre Maître! faites éclater votre joie devant le Très-haut! le Tout-puissant! le Seigneur!

Ses conseils sont glorieux! son bras est formidable! fidele de race en race, son cœur est rempli de clémence, toujours paternel & plein d'indulgence. Il mesure les

Cieux, il calme les mers ! & il est entouré de justices & de jugemens ! Il est le Seigneur ! le Dieu des armées ! Il est.... Où est-il un Dieu comme lui ?

Souvent sous les palmiers de sa Montagne sainte, & souvent aussi auprès de la fontaine paisible de Bethléem, il chanta le *Fils* dans des Pseaumes augustes, & l'avenir se dévoiloit à ses yeux. Puis, il déplora les souffrances du Messie buvant au ruisseau qui bordoit le chemin. Il fit retentir ensuite les joies du Sauveur, & il exprima son triomphe par ses accords mélodieux.

Le saint Prophete a pleuré ! il a versé bien des larmes, & souvent ! Mais toujours attaché à son Dieu, il n'a pas cessé, dans la nuit de son affliction, de mettre en lui son espérance. Ses pleurs ont coulé souvent au bord du Jourdain, & sur le sommet d'Hermon : mais tous ceux qu'il a versés, tous ses pleurs exprimoient la louange du Seigneur.

Souvent il a été saisi par la terreur de ta justice, grand Dieu ! lorsqu'il s'écartoit de tes sentiers ! Oh comme ton Prophete se contristoit ! comme il t'imploroit, comme il s'humilioit ! Il ne se ressouvenoit plus de son diadême ; il étoit pourtant Roi : prosterné dans la poussiere, s'il se relevoit, il ne vouloit fuir que dans tes bras.

Il frissonnoit en voyant ta vengeance brû-

fante, & le feu de tes châtimens : il gémissoit & toute l'harmonie de son psaltérion exprimoit l'état douloureux de son ame. Touché par les pleurs de ton Prophete, tu lui pardonnas sa faute ; & à la face des Autels, il chanta ta clémence sur des cordes nouvelles.

Je te salue, Chantre divin, je te salue, Prophete ! Et toi qui l'as engendré, je te salue aussi ! Gloire soit à l'homme qui a enseigné à l'Univers à prier, qui fut selon le cœur de Dieu ! Tu chantes maintenant, homme du Seigneur, tu chantes auprès du trône, où tous les Cieux te contemplent ? tu entonnes un cantique éternel à la gloire de ton Seigneur & de ton Fils !

O toi, que Dieu-même a inspiré, nul mortel n'ose imiter ton vol ! nul Chrétien ne peut chanter comme toi, nul Pindare, fût-il Chrétien. Faites resonner ses Pseaumes ! Répétés ses concerts ! ses chants sont hauts comme le Ciel, ils sont plus profonds que l'Océan !



VŒUX faits le jour de la naissance du ROI *de Dannemark.*

JE l'ai vu : des myriades de Prieres s'élancerent vers l'Etre suprême sur des aîles de feu ; comme un éclair rapide fend la région supérieure de l'athmosphere. Elles combattoient de zéle & d'ardeur ; elles se disputoient laquelle d'une aîle plus légere s'éleveroit jusqu'au trône du Très-haut, & toutes voloient avec la même vîtesse. Leur allégresse & leur éclat se communiquoient aux nuages qu'elles franchissoient, & laissoient sur leur traces des sillons de lumiere.

Elles arrivent ensemble au trône de la Majesté suprême ; leurs chants se font entendre à la fois ; tout retentit du nom de Frédéric : « C'est à nous que Jéhovah, » dans une heure de sa miséricorde, a donné » les jours de Frédéric. Volez, notre recon» noissance, remplissez l'espace : que le » suprême Bienfaiteur qui fit présent à la » terre de Frédéric, fixe ses rayons de bonté » sur sa tête ! Quel cœur n'aime pas son » maître ? Mais quel maître est plus juste» ment & plus tendrement aimé que Fré» déric ?

» La guerre, multipliant ses ravages,

» secoue encore son funeste flambeau; le » feu qu'elle allume fait sans cesse des progrès. » Pour s'entre-détruire les nations brûlent » d'une fureur barbare. Il se forme de nou- » veaux orages, prêts à crever, tantôt sur » les humbles cabanes, tantôt sur les super- » bes palais: le sang humain n'a point en- » core assez coulé! Mais le sceptre de Fré- » déric est entouré de l'Olivier pacifique, » & son Peuple florissant, qui n'a jamais » ressenti les atteintes de la calamité pros- » pere & pousse des cris d'allégresse.

» Grand Dieu! pour mettre un Peuple à » l'abri, tu as donné à son Roi un cœur » paternel. L'amour de ses Sujets est son » bonheur, leur maux sont ses peines. Ré- » pandez, sources de l'Eternel, répandez la » vie sur notre Bien-aimé! C'est toi qui » nous l'as donné, veille à sa conservation, » ses Peuples t'en supplient! Nous t'en ren- » dons grâces, exauce nos vœux! Que la » sagesse soit à la droite, que la clémence, » que la gloire soit à la gauche de notre » Pere »!

Je l'ai entendu : une autre myriade de Prieres s'avança plus près du trône & s'écria: « Qu'il soit béni! qu'il soit beni! Que celui » qui peut le recompenser, le comble de » joie & de Bénédictions »! Et cette myriade éclatoit de joie: telle est la joie d'un jeune-

homme; rappellé à la vie des portes du trépas. Dans son allégresse elle s'écrie: « Nous » qui te rendons grâces, nous sommes les » Prieres des malades, rendus à la santé par » les soins de Frédéric; conserve ses jours, » comme il a conservé les nôtres »!

Dieu les a exaucées: toutes les myriades de nos prieres sont devenues des grâces qui descendent sur toi, ô Fréderic! Qui peut les compter! la paix, la sagesse, la joie, la gloire, sont du nombre de ces légions bienfaisantes. Voyez, ce que Dieu fait pour Fréderic! Afin que les peuples rendent encore souvent grâces au Très-haut, il veut que chaque Priere des malades, ajoute un jour à la vie de Frédéric!

Le Mystere de la RÉDEMPTION.

ETRES, frémissez, abaissez-vous & soyez prosternés dans la poussiere pour adorer! soyez brisés par l'affliction & par la douleur! Que l'horreur, que le silence de la mort vous saisisse! que la plénitude de la terreur se répande dans vos cœurs! Tremblez! gémissez! pleurez! abaissez-vous encore! frissonez!.... Dieu paroît, Dieu qui doit vous juger; nul Juge n'est comparable à ce Juge.

Les Cieux déchirés ſous ſes pieds gémiſſent ! une nuit ſombre, inquiéte, ſe répand à l'entour. Il vient, Dieu vient pour rendre à chacun ſelon ſes œuvres. Les mondes abîmés dans cette nuit nouvelle, s'arrêtent dans leur courſe. Et l'harmonie des ſpheres ſe taît. Les aſtres célébroient les louanges du Seigneur : ils fuient, ils n'entonnent plus de cantiques.

Quel ſilence ! quelle pauſe profonde ! C'en eſt fait des charmes de la création ! le ſoleil troublé s'obſcurcit ! Qu'avez-vous, ô ſpheres ! pour ne pas célébrer la gloire du Seigneur, pour garder le ſilence ? qu'eſt-ce qui t'obſcurcit, ô ſoleil ! Malheur, ah malheur à la race des prévaricateurs ! Dieu paroît pour juger les réprouvés, Dieu, l'arbitre & l'ennemi des méchans.

Dieu ſe prépare à entrer en jugement ; le trône terrible du Juge eſt tout embrâſé. Il tient encore la terre dans ſa main, de peur qu'elle ne ſoit anéantie ; mais déjà ſon deſtructeur la menace. Sept tonnerres de Jéhovah grondent à travers les Cieux conſternés, & une voix terrible ſe fait entendre : Qui veut reconcilier le pécheur avec moi qui ſuis ſon Juge ?

Les Cieux ſe contriſtent, & les Chérubins qui entourent le trône, arrachent leurs couronnes, les jettent loin d'eux & ſe proſter-

nent pour adorer! Leur face voilée s'incline profondement: ils se taisent parce que nul d'entr'eux ne peut le réconcilier. Les sept tonnerres de Jéhovah grondent encore une fois à travers les Cieux, & la voix terrible se fait encore entendre: Qui veut réconcilier le pécheur avec moi qui suis son Juge?

Alors, d'une voix lugubre, les Chœurs célestes font retentir un *trois-fois-saint*: toutes les armées du Ciel frissonnent! Personne ne s'écrie: *je le veux!* L'abîme ouvre ses barrieres, ses feux s'élancent avec fureur, & aucun Etre créé ne s'écrie: *je le veux!* Et les sept tonnerres de Jéhovah grondent encore avec plus de terreur à travers les Cieux, & la voix se fait entendre: Personne ne veut donc réconcilier le pécheur avec moi qui suis son Juge?

Personne ne veut donc être notre caution? Personne dans le Ciel? Et sur la terre, personne ne peut nous sauver? Mais qu'entens-je?.... Pécheurs, retirez vous! Adorez! adorez de toutes vos forces! J'entens resonner la voix d'un homme, qui vient des hauteurs de Golgotha: Je veux le réconcilier, dit la voix! me voici pour me livrer à tous les coups de ta fureur!

Moi-même, je l'ai desiré de toute éternité; je t'ai toujours glorifié, ô mon Pere; je veux te glorifier encore! Abîmé dans la

douleur, j'ai bu déjà plus d'un calice: ah comme ta main s'appesantit sur moi! mais je veux réconcilier les pécheurs avec toi. Qu'ils se reposent dans les plaies dont tu m'as frappé! Pardonne, ô mon Pere, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font!

Les souffrances que j'éprouve sont infinies; mais, fait pour expier les péchés des hommes, j'accomplis avec joie ta volonté.... Je suis confondu par ta colere, je suis épandu comme l'eau!.... Arrête, arrête, ô colere du Seigneur! je veux tout accomplir: je veux mourir leur caution! Dieu, je veux mourir ton holocauste! mais ne permets pas que le pécheur périsse; sauve-le par ma mort!

Cieux, ne sauriez-vous me dire, qui a supporté la colere de notre Juge, qui a pu nous réconcilier avec lui? Qui est-il, cet homme de douleur, afin que nous lui donnions nos cœurs? Cieux répétez son nom! afin que nous le connoissions! Ce saint est plus que le fils d'un homme? Parlez, quel est cet homme qui a foulé le pressoir? C'est!.... c'est le fils de votre Juge.

Les Chœurs célestes font retentir à sa gloire un nouveau trois-fois-saint: bientôt ils célébrent la fête de la seconde création. L'abîme se referme; ses feux s'éteignent; car les plaies saignent, les plaies dont notre

caution s'eſt laiſſée frapper. Les ſept tonnerres de Jéhovah repoſent, & ne grondent plus à travers les Cieux ; la voix terrible ne demande plus : Qui veut réconcilier le pécheur avec moi? Le Seigneur, le fils de Dieu le veut faire.

Les Anges tremblans ſont encore proſternés pour adorer ; & tout-à-coup de nouveaux trônes s'élevent autour du trône du Fils. Pour qui ſont-ils, ces trônes ? .... C'eſt pour les pécheurs, c'eſt pour ces nouveaux enfans de Dieu, que ces trônes ſortent de ſon ſanctuaire. Et plus prompt que l'éclair, plus rapide que des ſoleils, un nouvel éclat ſe répand dans les Cieux : ſans ceſſe cet éclat s'augmente, s'embellit, & paroît enfin dans toute ſa ſplendeur.

Cependant ſur Golgotha l'obſcurité augmente, & une nuit mille fois plus ſombre que les nuits ordinaires, ſe répand ſur la nature, & inſpire la frayeur. Ah combien ne faut-il pas que Dieu haïſſe le péché, puiſqu'il fait ſouffrir à notre Reconciliateur de ſi grands tourmens, trop grands pour être ſupportés par aucune puiſſance créée ? Le trône de la croix, porte le jugement du monde, il gémit ſous ſon fardeau. Car il n'eſt point d'homme, il n'eſt qu'un Dieu qui puiſſe reconcilier le Juge irrité.

O comme ils mugiſſent, tous les flots

de la colere de Jéhovah ! Comme elles saignent, les plaies du Fils ! ses forces s'évanouissent ! Ah quelles souffrances exposées sur Golgotha, le juste endure pour vous, race coupable, pour vous !.... Embrassez, Pécheurs, embrassez Golgotha, ce nouveau trône de grâces : Jéhovah désormais est armé de toute sa vengeance contre son propre Fils.

Il soupire, ce Fils, il s'écrie : Je suis abandonné, mon Dieu, mon Dieu, je suis abandonné de toi ! Je supporte toutes tes malédictions, tous tes jugemens !.... le tonnerre gronde !.... O Jesus ne nous abandonne pas à la mort, ô Jesus, abandonné de Dieu, ne nous abandonne point dans le jugement ! aie pitié de nous !.... Sa tête se panche ! il s'écrie : Tout est accompli !... Il meurt !.... Les Cieux font retentir : Tout est accompli ! tout est accompli !



La Résurrection.

Bientot mon esprit, se dégageant de la matiere, s'élancera vers mon salut, vers toi, ô mon divin Messie ! Bientôt, terre, tu recevras mon corps dans ton sein, afin que je devienne tout immortel ! Alors, l'ami de mon cœur, & la femme de ma jeunesse, les délices de ma vie me pleureront ! Mais

leurs plaintes rappelleront vainement mon esprit dans mon corps, arrosé de leurs larmes !

Déjà je gouterai les douceurs du sommeil, & leurs yeux qui fondoient en pleurs à ma mort, se fermeront à leur tour. Hélas ! qu'est-ce qui les pleurera, comme il m'auront pleuré ?... Leurs os demanderont alors à reposer auprès de mes os. Reposez doucement auprès de ma tombe. Ce globe périra !.... Passez doucement avec moi cette courte nuit : voyez, l'Ange tutelaire veille sur nos cendres !

Lorsque j'aurai sommeillé dans ma tombe pendant des siecles, qui, à la fin me paroîtront à peine des heures ! Lorsque d'autres Justes, soustraits au tumulte du monde, se réjouiront avec moi de voir leur corps régénéré : car Dieu voyant leurs longues afflictions, leur a dit : « Reposez-vous, mes » Bien-aimés ! je vous ai bâti une maison » immortelle, allez vous y reposer » :

Lorsqu'une autre race de coupables ne sera plus ; lorsque le Vengeur détruira encore un monde d'impies ; lorsque tu chercheras de la foi, divin Messie, sans en trouver, & que tu répandras tes malédictions sur un monde blasphémateur ; lorsque tes hymnes se tairont & que tout ne sera que péché & qu'imposture ; lorsque tes Cieux

déclareront que l'iniquité eſt parvenue à ſon comble :

Lorſque la terre que tu as jadis ſanctifiée, & qui déſormais eſt devenue profane, criera vengeance & demandera d'être purifiée de ſes ſouillures ; lorſque le ſoleil, à la vue des pleurs de ſa ſœur ſera abatu, conſterné, & refuſera ſa lumiere, deſirant, Seigneur, que tu lui diſes : arrête ! lorſque les créatures, dévorées de chagrin, pouſſeront des gémiſſemens & des plaintes, de voir leur liberté différée, & leveront les yeux pour hâter par leurs vœux la venue du Juge :

Lorſque toutes les forces de la nature, venant à s'ébranler, dépoſeront volontairement leur emploi, & feront ceſſer l'harmonie : lorſqu'enſuite ton char, ô Dieu Meſſie, tonnera dans les airs, en s'avançant au milieu des orages, & montrera le ſouverain Arbitre : lorſque dans le tumulte du cahos les étoiles défigurées, ſanglantes, tomberont ſans éclat, & que le Ciel ſe pliera comme un livre :

Et lorſqu'on entendra les ſons terribles de la trompette, & que les tyrans s'écrieront : Tombez, montagnes, tombez ſur nous ; & qu'au dernier de tous les jours, l'Eternel donnera ſa balance à ſon Fils, afin qu'il ſoit le Juge de l'univers : moi je repoſe encore

dans ma tombe, qui s'ouvre dès que la voix de mon Ange m'appelle; mon ame redemande son corps qu'elle avoit confié à la terre.

Qu'éprouverai-je en cet instant?... quelle agréable émotion! qui est-ce qui répand la vie dans ma poussiere? Quel doux frissonnement pénétre dans mes os? Est-ce là mon corps?.... Oui je suis rendu à la vie.... c'est moi!.... Ce sont là mes membres! cet éclat, cette gloire m'appartient! Qui a pu rassembler mes cendres dispersées?... Mais quel trône s'offre à mes regards? Quelle voix m'appelle? Ah, c'est le Dieu en qui je crois! C'est toi, ô mon divin Messie!

Seigneur ta fidélité dure éternellement! C'est à toi que je rends grâces de ma régénération, je ne subirai point la sévérité de tes jugemens. Que je suis heureux! mon ennemi est dompté! La mort est engloutie par ta victoire! Je ne demeurerai pas dans la corruption. Que je suis heureux! C'est à toi, Seigneur, qu'appartiennent la gloire & la puissance! Je me mêlerai, ô divin Messie, dans les Chœurs de tes chanteurs, je répéterai tes louanges!

Tels furent tes transports, ô Pere du genre humain! lorsque la vie passa tout-à-coup dans ton corps formé de limon, & que la terre vit son Maître: le souffle du

Seigneur anima tes membres ; le soleil suspendit sa course pour contempler ce prodige, & toute la nature tressaillit de joie. Que tu parus beau aux regards de l'astre du jour ! Grand, majestueux, le chef-d'œuvre de la Divinité ! La reconnoissance étoit dans ta bouche, l'adoration dans ton esprit & la louange dans tes regards.

Dans les campagnes ravagées par la foudre, tout renaît, tout prend une nouvelle face. De toutes parts je vois éclore des corps brillans. Qui sont ceux qui percent la foule, & qui s'avancent vers ma tombe ? C'est mon ami !.... C'est mon épouse ! Je vois venir tous les objets de mon affection, rayonnans de gloire : le destin, la mort, nulle puissance ennemie ne pourra plus nous séparer !

Quelle voix m'appelle près de ma tombe ? Qui est cette ame modeste ? Est-ce un Séraphin ?... Ce ne sauroit être une ame humaine ! Une robe d'une blancheur éblouissante flotte sur sa taille déliée ! La pudeur, l'innocence & la joie qu'inspire la fervente piété éclatent sur son visage. Quel aimable sourire paroît sur ses levres vermeilles ! Qu'as-tu à tressaillir, ô mon cœur ravi ? Avec quels puissans transports mon ame s'élance-t-elle vers cette beauté divine !

Et l'épouse que j'aime éprouve aussi les douces influences des sentimens qui m'en-

chantent : ô nature ! nature, nous te sentons ! Elle s'échappe de mes côtés, elle se précipite dans les bras de cette ame cherie, en s'écriant : ah ma sœur ! ma chere sœur !.... Embrasse-moi ! Combien de nuits ton trépas ne m'a-t-il pas fait passer à pleurer, à gémir, & à souhaiter que ce jour paroisse ! Que je suis heureuse ! ce jour paroît !....

Pénétré de sentimens délicieux, je m'arrête. Saints transports, remuez, remplissez mon ame ! Je veux boire la coupe pleine ! je veux me plonger dans des torrens de joie ! Chanteurs du Très-haut, faites entendre vos concerts, je veux sentir, je veux jouir pour l'éternité ! Où est mon psaltérion ? Que je le fasse resonner, que je sois aussi un chanteur du Très-haut !

Lorsque le monde subsistoit, lorsque le Vengeur dormoit encore, vous étiez, ô Fideles, un objet de raillerie & d'insulte aux yeux de l'impie. Aujourd'hui c'est par une éternité de joies que Dieu recompense vos souffrances d'un instant ! C'est en Dieu qu'il nous couronne, qu'il nous recompense ! Eclatez avec plus de forces, cordes de mon psaltérion, les heures sombres sont écoulées ! Nous voici, ô notre Pere ! nous sommes tes enfans : ton Fils est notre frere !

Où est elle, la terre ? Quelles flâmes !... Elle est embrâsée, elle se fond comme de la

tire sur le charbon ardent. Son Dieu lui a dit : Sois délivrée, passe ! ... Ainsi le soleil fondoit la neige sur ces montagnes, sur ces Pyrénées que consume désormais la flâme. La neige s'écoulant alors des montagnes dans les vallées, fuyoit en formant des torrens & n'étoit plus : c'est ainsi que s'écoulent maintenant les montagnes & les vallées en formant des torrens de flâmes, & ne sont plus....

Tombez, palais des tyrans, pompes des nations, à présent vous ne valez pas mieux que les chaumieres qui n'attiroient point les regards de l'orgueil ! On ne vous nommera plus les sieges des Maîtres de la terre; on ne connoîtra pas même la place que vous avez occupée ! Tombez ! le jour du Seigneur est venu ! Vos fondemens, jettés dans les entrailles de la terre, étoient posés sur le roc vif : maintenant ils sont balayés comme de la poussiere, ils sont entierement dissipés ; ils ne sont plus ! ....

Cependant une voix dit : Sois ! & la terre transformée, sort avec un nouvel éclat de ses cendres. On n'entend plus gronder aucun tonnerre, le tumulte cesse & un Ciel plus beau se ceintre dans une parfaite harmonie au-dessus de la terre. Dieu descend pour y faire sa demeure. Les Chérubins composent

ſon char, qu'environnent les trônes & les Séraphins, & que ſuivent les ames des Juſtes.

Intelligences céleſtes, premiers enfans de Dieu, plus éminens, plus grands que les hommes, toutefois moins honorés qu'eux! vous chantez des hymnes de triomphe, de ce que Dieu a conſommé ſon grand ouvrage, de ce que nous partageons votre bonheur! Vos inſtrumens mélodieux retentiſſent, vous publiez que l'impie n'oſera plus outrager le Dieu des Dieux:

Je vous ſalue, ô mes freres! Remplis d'allégreſſe les Chrétiens répétent vos cantiques & ne pouſſent plus de gémiſſemens! Tous les Cieux ne compoſent qu'un Chœur harmonieux. Revêtus de la pourpre royale, les témoins de la vérité éprouvent les plus vifs tranſports. Je vous ſalue, ames auguſtes, reſplendiſſantes de lumiere & de gloire! Vous n'avez plus à craindre déſormais les lâches fureurs des Néron & des Domitien!

Que ce corps, couvert de glorieuſes cicatrices qui vous ont mérité cette ſuperbe couronne, eſt ſorti grand & majeſtueux de ſes ruines! Souvent, pendant les heures ſilentieuſes de la nuit, je voyois ruiſſeler votre ſang & je pleurois amerement. Mes larmes étoient toutes terreſtres: je voyois

couler votre ſang, je ne voyois point briller votre gloire. Reſonne, ô mon pſaltérion! Je chante leur martyre, & je ne pleure plus.

Mais taiſez-vous, cordes de ma harpe: des Chœurs plus ſublimes font retentir leurs cantiques. Un Roi y préſide & les conduit au pied du trône. Le diadême le plus brillant décore ſon front; il dit au Juge ſuprême aſſis ſur ſon tribunal: Nous voici! Je te ſalue, ô mon fils! Que je ſuis heureux de t'avoir engendré! Il eſt mon fils! que ma harpe éclate d'allégreſſe! Le Ciel attentif garde le ſilence, & la harpe de David ſe fait ſeule entendre.

Soudain des acclamations de joie rempliſſent le Ciel, & répétent les chants du Pſalmiſte royal. Ainſi l'écoutoient autrefois les enfans de Coré, le Jourdain ſe taiſoit & rouloit plus lentement ſes flots quand il faiſoit reſonner ſa harpe mélodieuſe. La forêt des cedres rediſoit les myſteres que ſes chants lui avoit confiés. L'écho deſcendant du ſommet d'Hermon, répétoit ſes hymnes aux vallées.

Mais, hélas, elles s'évanouiſſent, ces douces viſions! Où eſt-il, le Pſalmiſte royal? où ſont-ils les Chœurs ſublimes? O nuit, dans quelles ténébres je m'égare! Tout eſt diſparu! Eh quoi? me trompé-je? ſuis-je encore! Revenez, ſaintes appari-

tions, rendez-moi ma félicité? .... Mais qui est-ce qui se présente à mon regard effrayé, quelle voix retentit à mon oreille?

Va, Mortel, tu es encore à la terre, tu dois encore combatre: va, ne quitte pas l'arêne, rends-toi digne de ta résurrection. Il faut qu'un généreux Athlete, lute, dispute la victoire & terrasse son adversaire, avant que la voix du Héraut le proclame vainqueur. Tu aspires d'entrer dans nos Chœurs: commence par combler ta mesure de vertu, épure ton ame pour la gloire dont un jour elle doit être revêtue:

Alors tu prendras place parmi-nous, tu sauras ce que dans votre sphere éloignée, vous ne pouvez exprimer dans aucun cantique. Nul mortel ne le peut; pas même celui qui est descendu sur la terre pour vous chanter le Messie, pas même *Milton* que vous nommez *Klopstock*. Celui qui n'est que poudre, ne sauroit connoître les conseils du Très-haut, ne sauroit concevoir quelle félicité Il a préparée aux Justes sanctifiés,



ODES



ODES SACRÉES
DE M. KLOPSTOCK.

LA ville de Quedlimbourg, dans la Principauté de Halberstadt est le lieu de la naissance de M. *Klopstock*. Ce Poète, sans contredit un de nos plus grands génies, s'est acquis une gloire immortelle par son Epopée de la Messiade, Poème si riche en inventions sublimes & en grands tableaux. Les premiers chants de la Messiade ont paru en 1749; & cet Ouvrage, ainsi qu'il arrive à tous les Ouvrages de génie, a été critiqué d'abord par les esprits froids & par les ames insensibles; mais aujourd'hui il est généralement goûté par tous ceux qui aiment la belle Poésie. Le roi de Dannemarck, le seul protecteur des Muses Allemandes, a aussi répandu ses bienfaits sur l'Auteur & le fait jouir d'une pension qui le met en état d'achever à loisir son Poème. La Messiade sera en vingt chants; il en paroît déjà dix, & l'on m'assure que les dix autres sont sur le point de paroître. Mon objet n'est point de faire

connoître M. *Klopſtock* comme Poète épique, mais ſeulement comme Poète lyrique; pour cet effet je me contenterai de rapporter quelques-unes de ſes Odes ſacrées, les plus eſtimées par ſes compatriotes. Il regne en général dans les productions poétiques de M. *Klopſtock* un ton original qui eſt à lui, & qu'on appercevra dans les morceaux dont je donne ici la traduction. Les deux Hymnes que j'ai extraits de la Meſſiade, m'ont paru pleins de beautés ſimples & ſublimes; je crains ſeulement, qu'ainſi déplacés, ils ne perdent trop dans ma copie.

M. *Klopſtock* par la traduction de ſa *mort d'Adam*, & par l'extrait de ſon *Salomon* (1) eſt déjà connu en France ſous le titre de Poète dramatique. Il eſt ſingulier que les critiques François ayant été moins ſéveres pour ſes drames que les critiques Allemands.

(1) Gazette litteraire, Tome II.





A sa Majesté FRÉDÉRIC *V Roi de Dannemark & de Norvege* (1).

Le Roi, sur lequel à l'heure de sa naissance, le maître des Rois a jetté du haut de son trône un regard de bénédiction, sera l'ami des hommes, & le pere des peuples.

Envain l'immortalité, & la gloire éclatante, toujours trop chérement achetées par le sang d'une brillante jeunesse, par les larmes des meres & des épouses, l'appellent dans les champs hérissés d'airain.

Jamais à la vue de la statue d'un conquérant sanguinaire, impatient de lui ressembler, il n'a versé d'ambitieuses larmes! Son cœur sensible commençoit à peine à s'ouvrir aux douces impressions de l'humanité, le conquérant étoit déjà trop petit pour son ame élevée à la véritable grandeur.

Mais des larmes pour une gloire & plus sublime & plus solide, qui n'a pas besoin de flatteur : l'ambition d'être aimé d'un peuple, qu'il rend heureux par ses bienfaits, réveilloient souvent le jeune Prince aux heures de la nuit;

(1) Par le ton qui regne dans cette Ode, qui est la dédicace de la Messiade, j'ai cru pouvoir la ranger parmi les Odes sacrées.

Tandis que l'enfant à la mammelle, destiné à jouir de la félicité de son regne, dormoit dans les bras de sa mere, remplie des plus belles espérances; tandis que les regards du vieillard rajeuni par la pensée de voir encore le pere du Peuple, se perdoient dans un doux sommeil.

Il médita long-tems le grand projet dont il est rempli, de n'imiter que le souverain des Rois, d'être créateur, à son exemple, du bonheur des peuples nombreux commis aux soins de sa providence. C'est à cette haute distinction qu'il aspire, il veut être l'image de Dieu.

Tel que le terrible juge des Rois prend la balance, pour les peser après leur mort: tel, juge févere de lui-même, il pese toutes les actions qui doivent caractériser sa vie.

Prince religieux, il récompense toutes les actions vertueuses! Il jette aussi ses regards gracieux sur ceux, qui, consacrés aux Muses, rendent les cœurs sensibles encore meilleurs & plus généreux.

Le mérite modeste & timide qui se tient dans l'éloignement, il l'invite avec affabilité, il l'excite par son exemple; & lui-même, sans le secours des Muses, il marche d'un pas ferme & sûr à l'immortalité la plus glorieuse.

Muse divine, qui du sommet de l'O-

lympe, chantes le Messie, & qui t'élances maintenant vers les hautes régions, où l'on entend les éloges des Monarques qui sont ici-bas les imitateurs de la Divinité, tente un nouvel essor;

Consacre ici l'auguste nom que tes chants feront souvent rétentir, quand un jour tu chanteras les Rois vertueux & le bonheur dont la vertu les fait jouir.

C'est Frédéric qui a parsemé de fleurs les hauteurs que tu dois encore franchir: Chrétien & Monarque, il t'a choisie pour le conduire sur la cime de Golgotha, où il va contempler le Messie!

Dieu dans l'Orage.

Je ne veux point me précipiter dans l'Océan des mondes! je ne veux point m'élancer dans les régions où les premiers-créés, où les enfans de la lumiere, profondément prosternés, font entendre leurs Cantiques d'allégresse & se répandent en transports.

Je ne veux voltiger qu'autour de la goutte du seau, je ne veux voltiger qu'autour de la terre & adorer. Car cette goutte du seau, cette terre, a découlé de la main du Très haut.

Lorsque les mondes, supérieurs à la ter-

re, découlerent de la main du Très-haut; lorsque les torrens de lumiere s'agiterent & devinrent des Orions, cette goutte s'échappa de la main du Très-haut!

Qui sont les millions de fois mille qui habitent cette goutte! qui l'ont habitée? qui suis-je?... loué soit le Créateur! plus que les mondes émanés de sa main? plus que les Orions, formés des rayons de sa Divinité?

Mais toi, petit insecte, enfant du printems; paré d'un or verdâtre, & qui te joues autour de moi; tu es, peut-être.... non, tu n'es point immortel!

J'ai porté mes pas dans cette campagne pour adorer, & je pleure! Pardonne à un Etre fini, pardonne-lui ses larmes, ô Toi, qui seras!

Tu me développeras tous mes doutes; ô Toi qui me conduiras à travers la sombre vallée de la mort! je saurai alors si l'insecte doré est doué d'une ame!

Si tu n'es qu'une poussiere organisée, petite insecte, retourne à la poussiere, où redeviens ce que l'Eternel voudra.

Et vous, mes yeux, repandez de nouveau des larmes de joie! Et toi, ma harpe, exalte le Seigneur! Ma harpe est de nouveau entourée de rameaux de palmier! je chante le Seigneur!

Me voici: tout ce qui m'environne ma-

ue sa toute-puissance! tout est merveille! Rempli d'un profond respect, je contemple l'univers! car Toi, qui n'as pas de nom, u l'as créé!

Vents qui soufflez autour de moi, qui versez la fraîcheur sur mon visage embrâsé, vents merveilleux, c'est le Seigneur qui vous envoie! c'est l'*Infini!*

Mais voilà les vents qui se calment; à peine respirent-ils encore! le soleil du matin s'offusque! de sombres nuages se roulent en avant! C'est visiblement l'Eternel qui vient! Cependant les vents déchaînés forment des tourbillons sur la terre, & sifflent dans les airs! Comme la forêt tremblante s'incline! Comme le fleuve agité se souleve! Tu est visible aux mortels, autant que tu peux l'être, oui, tu est visible, Être infini!

La forêt baisse ses cimes! le fleuve précipite ses flots! & moi je ne me prosterne point le front contre terre! Seigneur! Seigneur! Dieu miséricordieux! tu t'approches, aye pitié de moi!

Seigneur, es-tu couroucé lorsque la nuit forme ton vêtement? mais cette nuit porte dans son sein la bénédiction de la terre! Non, mon Pere, tu n'es point couroucé! Elle vient répandre le rafraîchissement sur

l'épis doré! ſur la grappe riante! ô mon Pere, tu n'es point courroucé!

Tout eſt calme à ton approche! tout eſt dans le ſilence! même cet inſecte doré paroît attentif! peut-être n'eſt-il pas privé d'une ame! peut-être eſt-il immortel!

Ah! que ne puis-je t'exalter, ô Seigneur, ſelon mes deſirs! Toujours tu te manifeſtes avec plus de majeſté! la nuit qui t'environne, ô Seigneur, devient toujours plus ſombre & plus féconde en bénédictions.

Voyez-vous le témoignagne de la Divinité qui paroît? voyez-vous l'éclair qui ſerpente dans les airs? entendez-vous le tonnerre de Jehovah? entendez-vous, entendez-vous le tonnerre terrible de l'Eternel.

Seigneur, Seigneur! Dieu miſéricordieux! Que ton Nom ſoit adoré, ſoit exalté!

Et les vents orageux, ils accourent, ils apportent le tonnerre! Comme ils ſifflent! comme ils mugiſſent encore.... Les nuages s'avancent avec plus de majeſté!

Voyez-vous ce nouveau témoignage du Seigneur qui paroît? voyez-vous l'éclair qui ſerpente dans les airs! Entendez-vous au haut des nuages, le tonnerre du Seigneur? D'une voix terrible il dit: Jehovah! Jehovah! & la forêt frappée de la foudre fume!....

Mais non pas notre demeure! Notre Pere a ordonné à son destructeur de passer devant notre demeure.

Ah déjà, déjà le ciel & la terre frémissent de la pluie bienfaisante! La voilà rafraîchie, la terre: qu'elle étoit altérée! & le ciel se trouve soulagé du superflu de ses bénédictions!

Voyez, voilà que Jehovah ne vient plus dans l'orage! Jehovah vient dans le frémissement des vents doux! & sous lui s'incline l'arc de la paix.



Cantiques des INTELLIGENCES *Célestes.*

(Messiade, Chant premier.)

NOUS te saluons, ô Ciel! Sainte Région de la gloire du Très-haut! nous y appercevons Dieu comme il est, comme il étoit, comme il sera. Nous voyons le Très-saint à découvert, sans voile, sans le crépuscule des mondes qui l'imitent au loin. Nous te contemplons, Seigneur, dans l'assemblée de tes élus, à qui tu daignes accorder la faveur de ton divin aspect. Que ta perfection est infinie! Le Ciel, il est vrai, te donne un nom: l'Ineffable est appellé Jehovah! Nos chants, soutenus par le plus

ſublime eſſor, animés par la plus touchante harmonie, cherchent ton image, & ils la cherchent envain. Nos penſées qui méditent ta gloire, ne peuvent que s'entretenir de ta Divinité. Toi ſeul, ô Eternel, tu es parfait dans ta grandeur! Chaque penſée avec laquelle tu ſcrutes ton auguſte eſſence, eſt plus ſublime, eſt plus ſainte, que toutes nos ſpéculations ſur les ſubſtances créées que tu as répandues dans l'immenſité de l'univers. Cependant tu t'es réſolu de voir hors de toi des Etres & de répandre ſur eux ton ſouffle vivifiant. D'abord tu as créé le ciel, enſuite nous, les habitans du ciel. Que vous étiez encore loin de votre naiſſance, toi, globe de la terre, toi, Soleil, & toi, Lune, qui accompagnez ſans ceſſe la terre fortunée.

Ciel, premiere production du Créateur, qu'éprouvois-tu au moment de ton exiſtance, lorſqu'après une éternité immuable, Dieu deſcendit ſur ton globle reſplendiſſant, & te conſacra pour être la demeure ſainte de ſa magnificence? Ton cercle ſans meſure, appellé à l'exiſtance, prenoit encore ſa forme; la voix créatrice ſe promenoit encore avec le premier tumulte des mers criſtallines; les bords de ces mers ammoncelés comme des mondes, l'entendirent; mais aucun mortel ne l'entendit.

Alors, ô Créateur, grave & solitaire, tu étois debout sur ton trône auguste, & tu te contemplas toi-même. Célébrez, par des Cantiques la Divinité pensive ! Ce fut alors qu'il vous créa, Séraphins, Substances spirituelles, & qu'il vous remplit de pensées & de forces, afin que dans vos adorations vous puissiez saisir le type de sa Divinité, qu'il a répandu en vous. Qu'un trois-fois-saint, qu'un solemnel trois-fois-saint te soit chanté, ô Premier! Tu as dit à la solitude : ne sois plus! Et aux êtres : développez-vous! Adorons.

Cantique des ames de MIRJAM *& de* DÉBORA, *à la Mort de* JESUS.

(Messiade, Chant dixieme).

O LE plus beau parmi les humains! tu surpassois en beauté tous les enfans des hommes! mais le trépas livide & funeste a défiguré tes traits.

Environné d'affliction, mon cœur est déchiré; mais tu es encore le plus beau de tous les Etres créés. Tu conserves sous la pourpre de ton sang, sous les ombres de la mort, plus de beauté, plus de grandeur que tous les enfans de lumiere, lorsque brûlant de ferveur, ils adorent l'Infini.

Faites éclater votre tristesse, Cedres du Liban. Ce Cedre protégeoit de son ombrage les voyageurs fatigués..... Il a été coupé pour servir de croix! il en a gémi.

Désolez-vous, filles des riantes vallées, fleurs innocentes! l'épine qui croît au bord du ruisseau argenté, a entouré la tête divine du Messie; elle a été entrelacée en couronne; le sang du Fils de Dieu l'a rougie.

Bienfaiteur infatiguable, il leve ses mains vers son Pere, vers le Très-saint, pour les pécheurs. Bienfaiteur infatiguable, ses pieds visiterent sans cesse les humbles toîts des malheureux..... Maintenant ses mains & ses pieds sont percés de profondes blessures!

Son front sur lequel coule déjà la sueur mortelle teinte de son sang, s'abaisse sur cette montagne: Comme les épines cruelles l'ont meurtri!

Un glaive pénetre l'ame de sa Mere. Ah! Fils céleste, ayez pitié des douleurs maternelles; retenez cette Mere tendre sur le bord du tombeau, rendez-lui la vie.

Si j'étois sa Mere, si j'étois déjà dans le séjour de délices, j'y porterois mon ame déchirée, j'y porterois le glaive de douleur qui m'auroit percée.

Déjà.... déjà ses yeux s'éteignent.... Il respire avec plus de difficulté.... Bientôt! ah, bientôt,.... ses derniers regards sont

ɔurnés vers le ciel!... Il le voit pour la erniere fois!

Une pâleur mortelle ſe répand ſur ſes ɔues livides.... Bientôt! ah! bientôt ſa tête : baiſſera pour la derniere fois.

O toi, qui éclaires les habitans d'en-haut, éleſte Jéruſalem, verſe des larmes de déces! bientôt l'heure du ſacrifice ſera exirée.

Et, toi qui ſur la terre te courbes dans le éché, Jéruſalem, pleure ta miſere; car ientôt le Juge ſuprême demandera ſon ıng de tes mains.

Tous les aſtres ſe ſont arrêtés dans leur ɔurs! Dieu ſouffre, toute la création eſt ans le ſilence! Jeſus, l'éternel Grandrêtre, eſt dans le lieu ſaint pour reconlier.

Le globe même de la terre eſt immobile 'étonnement; & vous, habitans de cette :rre ſouillée, qui êtes formés de limon, ui rampés ſur la pouſſiere, le ſoleil s'eſt :eint pour vous! Jeſus-Chriſt, le Grandrêtre eſt dans le lieu très-ſaint. Que tout incline & adore!



ODES SACRÉES,

D'ANNE-LOUISE KARSCH.

Cette célebre *Improvisatrice*, est déjà connue en France par plusieurs morceaux qui ont paru d'elle, tant dans le Journal étranger que dans la Gazette littéraire. Pour mieux faire connoître aux Lecteurs cette Femme extraordinaire, je vais rapporter quelques particularités de sa vie, tirées en partie de la Gazette littéraire.

Anne-Louise *Karsch* naquit en 1722 sur les frontieres de la Basse-Silésie, dans un hameau, situé entre Zullichau, Schwiebus & Crossen. Parmi sept pauvres habitans de ce hameau, son pere, Brasseur & Cabaretier, étoit le plus considérable: à l'âge de sept ans, peu de tems avant la mort de son pere, son grand-oncle l'emmena en Pologne, & lui apprit à lire & à écrire. Il y a dans son Recueil une très-belle Ode qu'elle composa en reconnoissance des soins que cet oncle prit de son enfance. Ses malheurs commencerent à sa dixieme année, & s'açcrurent de jour

en jour jusqu'à près de son huitieme lustre. Son oncle mourut, & elle revint chez sa mere. D'abord on lui confia le soin des enfans de son frere utérin, & bientôt après celui des trois vaches qui composoient tout le troupeau de ses parens. Ce fut vers ce tems-là que parurent les premiers signes de son talent pour la Poésie; car dès-lors elle trouva un plaisir extraordinaire à chanter : elle savoit par cœur plusieurs Cantiques spirituels, & elle en composa un elle-même sur le *Matin*.

Dans sa vie pastorale il s'offrit encore une circonstance qui concourut au développement de son génie. Elle fit connoissance avec un Pâtre qui lui apporta quelques Livres : ces Livres étoient les Romans de *Robinson*, de *Banise*, (1) & des *mille & une Nuit*. Notre jeune Bergere lisoit, ou plutôt dévoroit ces ouvrages, & cette lecture lui rendoit son état pastorale très-agréable.

Mais ce bonheur ne dura qu'un instant; bientôt après elle fut forcée d'abandonner son petit troupeau & de devenir pour la seconde fois Gouvernante d'enfans. Parvenue à l'âge de dix-sept ans, elle vit, si

(1) Roman Allemand, par Henry-Anselme de *Ziegler*, gentilhome de la Lusace; le style en est très empoulé.

l'on peut s'exprimer ainsi, s'ouvrir pour elle un nouvel ordre de peines. Sa mere lui fit épouser un Ouvrier en laine. Obligée de préparer la matiere qu'employoit son mari, & chargée en même-tems de tous les détails du ménage, elle n'eut pour écrire les Chansons qu'elle composoit pendant ses travaux que quelques heures des Dimanches.

Après neuf ans de mariage elle recouvra la liberté, mais elle n'en jouit pas long-tems. Presque d'abord après la mort de son mari, sa mere la contraignit d'en épouser un autre; & dans ce nouvel engagement, elle supporta tout ce que le mariage le plus malheureux & l'indigence la plus extrême, ont d'accablant & d'affreux. Mais alors même la nature montra ses forces dans la personne de notre Femme-Poète. Quelques vers du fameux Prédicateur *Schœnemann* lui étant tombés entre les mains (1), ces vers, quoiqu'ils portassent la plupart les marques d'une imagination blessée, plutôt que l'empreinte du véritable enthousiasme, ne laisserent pas d'enflâmer extraordinairement le génie de notre Poète, &

(1) Après une fievre très-violente, cet homme, que tout Berlin a connu, eut de tems à autre des accès de folie, pendant lesquels il ne parloit qu'en vers.

e lui faire desirer plus fortement que ımais de se livrer à son instinct; mais le ems & l'occasion lui manquoient toujours.

Cependant elle composa quelques Ou'rages qu'elle communiqua à plusieurs de es amis à Fraustadt en Pologne, où elle emeuroit alors; mais ce n'étoient en'ore là que des étincelles du feu sacré ue les Muses avoient allumé dans son ein. Dès l'année 1755, elle étoit venue vec son mari & quatre enfans s'établir Grosglogau. Elle s'introduisit dans une outique de Libraire, où elle lut avec eaucoup d'avidité, mais sans ordre & ans dessein, plusieurs Ouvrages en Vers & en Prose. Toutes ses Poésies montrent vec quel succès elle a su profiter d'une ecture rapide. On lui croiroit de l'érulition, si l'on ne savoit qu'elle n'a lu u'un très-petit nombre de Livres & nême d'une maniere fort légere.

Les victoires du roi de Prusse briserent nfin tous les obstacles qui jusqu'alors voient empêché son génie de s'élancer; e chant de victoire qu'elle composa d'abord après la bataille de Lobositz est rempli de grandes beautés. Ce fut dans ce ems-là qu'elle eut occasion de lire les Chants de guerre de M. *Gleim*, les Odes de M. *Ramler* & les Chansons de Madame *Un-*

zer (1), qui eurent pour elle un puissant charme, & qui formerent son goût. Dans les Odes qu'elle fit depuis sur les triomphes de Frédéric, son talent se montra dans toute sa force.

Cependant notre Poète demeuroit toujours en proie à toutes les horreurs de la misere, lorsqu'enfin un hazard favorable vint l'arracher à cette cruelle situation. Le Baron de *Cottwitz*, Gentilhomme Siléfien, qui, depuis plusieurs années s'est fait connoître par des qualités qui le font aimer & estimer, eut occasion de la voir à Grosglogau. Ses talens l'étonnerent & son malheur le toucha ; il l'amena à Berlin. Arrivée dans cette Capitale, elle fit l'admiration de la ville & de la cour. Bientôt elle se fit des amis parmi les Gens de lettre qui l'assisterent de tout leur pouvoir, & qui songerent à tirer de l'extrême indigence, une personne qui avoit des talens si marqués. M. *Sulzer* & M. *Gleim* embrasserent ses intérêts avec une ardeur qui fait honneur à leur cœur : ils proposerent ses Ouvrages par souscription, & le Public s'empressa de seconder leur généreuse inten-

(1) Madame *Unzer*, née Ziegler, peut-être considérée comme notre Deshoulieres ; ses Poésies sérieuses & badines, respirent le goût & le sentiment. L'on peut voir la traduction de quelques unes de ses Odes Anacréontiques dans le Journal étranger, Septembre 1754.

on. Du produit de cette ſouſcription, lle s'eſt aſſurée une petite fortune. Elle it aujourd'hui à Berlin avec deux de ſes nfans, un fils & une fille, dont quelques erſonnes de conſidération ont pris ſoin.

Du reſte Anne-Louiſe *Karſch* juſtifie eaucoup plus qu'aucun des Improviſa-eurs modernes tout ce que les Anciens, ꝁ principalement Platon, ont dit de l'en-houſiaſme ou la fureur poétique. La na-ure n'agit en elle que par inſpiration. .es Pieces où elle réuſſit le mieux, ſont elles qu'elle produit dans la chaleur de 'imagination : la contrainte & l'éloigne-nent de la Muſe ſe font preſque toujours 'emarquer dans les morceaux qu'elle com-)oſe à deſſein & avec réflexion. Quand ın objet l'affecte vivement, ſoit au milieu le la ſociété, ſoit dans la ſolitude, ſon :ſprit s'échauffe tout-à-coup ; elle n'eſt)lus maîtreſſe d'elle-même, tous les reſ-'orts de ſon ame ſont mis en mouvement, :lle ne peut réſiſter au penchant qui la)orte à faire des Vers. Semblable à une)endule qui, dès que ſes reſſorts ſont ncntés, ſuit ſa marche ſans autre ſecours, ˍouiſe *Karſch*, dès que l'enthouſiaſme pé-ıetre & remue ſon ame, chante ſans 'avoir comment les penſées lui viennent. Ǝlle n'a, comme elle le dit elle, qu'à

prendre le ton & saisir le metre : à l'instant tout le Poème coule sans peine, sans effort; & les pensées, ainsi que les expressions les plus heureuses, naissent sous sa plume comme si elle écrivoit sous la dictée des Muses.

Ce qui prouve incontestablement que cette femme ne tient son talent que de la nature seule, ce sont les détails de sa vie. On n'y rencontre aucune circonstance qui conduise à penser que dans ses compositions l'étude des regles ait pu suppléer le génie. Elle est née dans l'état le plus bas; son éducation, les occupations de son enfance & de sa premiere jeunesse ont été conformes à l'infériorité de sa naissance. Parvenue à un âge plus mûr, elle a éprouvé des malheurs & des obstacles qui, nécessairement auroient accablé son esprit, si la nature n'eût été plus forte que tous les obstacles & tous les malheurs. Pour donner une idée de cette femme extraordinaire, voici la traduction de quelquelques unes de ses Odes.



De la confiance en DIEU.

A M. le Professeur SULZER,

(Berlin au mois de Juillet 1761).

DIEU est encore notre Dieu! Remplie une sainte terrreur. je le nomme, ô mon ni, le Dieu des prodiges! La guerre dé- ıle notre pays : cependant il nous donne u pain, & sa bonté couronne l'année.

L'ennemi, dans son insatiable avidité, évora trois de nos moissons : puis fuyant : couroux de Frédéric, il emporta dans ı bouche notre dernier morceau : cependant il nous reste de l'huile & du froment.

Animé d'une fureur barbare, il a dé- ouillé le Laboureur du dernier vêtement e toile qui couvroit ses épaules : cependant il est un Dieu, qui, des magazins de :s bénédictions, donne au pauvre de la ourriture & des habits.

Combien de milliers de nos Guerriers, ainsi ue l'herbe de la vallée, ont été moissonnés ar le tranchant de l'épée! souvent le Sei- ;neur, en inspirant du courage à nos des- ructeurs, sembloit nous rejetter de sa pré- ence.

Cependant nous vivons, cependant nos

armées, revêtues de force, vont encore défier l'ennemi! Un enfant se rit de la lance & du bouclier d'un Géant: il le terrasse, si Dieu l'ordonne.

Remplis de confiance en notre Dieu, nous attendons son secours, & son secours nous arrive : nous languissons après, ô mon ami! comme ton jardin languissoit après la pluie rafraîchissante.

Le soleil, pendant trois fois sept jours, avoit pompé tous les sucs nourriciers des plantes, lorsqu'il vint un nuage orageux, qui, crevant dans les airs, abreuva les jardins & les guérets.

Les éclairs déchiroient les nues sans qu'on entendît éclater le tonnerre : Dieu dit, & la tempête étoit dissipée. C'est ainsi qu'il dit à la mer en furie : arrête-toi là, & le flot superbe ne passe point ces limites!

C'est ainsi qu'il dit à la tempête de la guerre, & elle lui obéit comme la mer! Je chanterai alors un Cantique au Seigneur: ainsi jadis la Prophétesse Mirjam, chantoit à la face de son peuple les actions de l'Eternel!



L'ORAGE, pendant la nuit du 31 Août 1761.

Il vient, l'ouragan l'annonce par ses mugissemens ; voilé des ténebres de la nuit & porté sur trois mille chars de feu, il descend sur la terre.

Le voilà, le Maître de l'univers ! L'entendez-vous ? Son tonnerre roule avec pesanteur : les éclairs qui s'échappent de son sombre vêtement portent la terreur dans nos ames.

Quel fracas ! Vient-il accompagné de ses Guerriers, ainsi que dans cette affreuse bataille où l'armée infernale s'enfuit devant son formidable vainqueur ?

Les torrens de grêle se précipitent sur la terre ; l'Eternel frappe le ceps de la vigne ; il frappe le fruit de l'arbre, & l'arbre chancelant, cherche ses membres, ses branches mutilées.

Le bruit que fait la grêle en tombant, réveille le libertin de son ivresse ; il se leve, il s'écrie en balbutiant : O Dieu !... L'usurier tremble sur son or.

L'Athée est confondu par ces Orateurs terribles ; Dieu dit dans le tonnerre ce qu'il

eſt, & dans ſa courſe bruyante; il paſſe ſans ſe venger des impies.

Prends garde, ô Berlin! ſa colere a déjà lancé des éclairs & à embrâſé un Village: elle a fait pleuvoir le feu du haut du Ciel.

Les habitans conſternés s'enfuient tout nuds de leurs chaumieres: leur vêtement & leur ſubſiſtance ſont devenus la proie des flâmes; & toi, Dieu te trouve encore digne de ſa clémence.

Cependant ſous les toïts tiſſus de chaume il habite moins de méchanceté que ſous les lambris dorés! O Palais! dites aux coupables: Dieu s'eſt montré içi dans la tempête.

Nos murailles en ont tremblé: nos gonds d'airain en ont gémi: ô ſprée épouvantée, & vous, ô collines! dites ſur qui la main de l'Eternel a verſé la flâme:

Pins ſuperbes, déchirés par l'orage, & vous, chênes élevés, annoncez à la Cité Royale qu'il commande à l'éclair & que l'éclaïr lui obéit.

Dieu a retiré ſa main armée de carreaux: l'orage s'eſt tu devant lui: d'un ſeul regard, il diſſipe la guerre comme la tempête.



A M. de HUMBRACHT, *après un Orage.*

(Magdebourg le 5 Septembre 1762).

AMI, trois ſombres orages, ſuſpendus ſur ma tête, m'annonçoient la deſtruction; cependant ſans être ébranlée j'ai pu chanter: O Dieu, que tu es grand! que tu mérites nos louanges!

Dieu, s'eſt fait entendre dans les nues. Les roues de ſon char ont roulé avec un horrible fracas, & ſes foudres, prêtes à nous écraſer, n'attendoient que ſon dernier ſignal.

Des traits de flâmes s'échappoient de ſa face irritée: déjà il ſembloit que le Juge de l'Univers, étoit aſſis ſur ſon trône de nuages, pour prononcer le jugement ſolemnel.

Le Juſte proſterné, étoit en priere: la crainte s'emparoit du cœur de l'impie. C'eſt ainſi que des eſclaves tremblent ſous les coups de leur Maître qu'ils ne craignent que lorſqu'il les châtie.

C'eſt ainſi, qu'à la vue des flots ſoulevés, le Nautonnier endurci, tombe ſur ſes genoux. C'eſt ainſi qu'au bord du tombeau, la mélancolie dévore l'eſprit-fort.

La jeune Epouſe, au cœur ſenſible, à

l'ame aussi douce que les fleurs de la prairie; étoit effrayée de l'obscurité des nuages & éprouvoit les terreurs de la nature.

Panchée dans les bras de son Bien-aimé, appuyée sur son sein, elle y cherchoit un abri contre sa crainte, lorsque des éclairs, sillonnant les plaines des airs, convertissoient la nuit en jour.

Lorsqu'il sembloit que le Ciel étoit armé contre nous de carreaux vengeurs, & que les crimes de Babylone & de Tyr, rassemblés sur Magdebourg, crioient vengeance vers le Très-haut.

Cependant l'humble priere du juste prévalut sur l'iniquité du Prévaricateur. Dieu dit! alors des tourbillons emporterent soudain le chariot de tonnerre.

Il remonta dans les cieux, & les vastes champs du firmament, retentirent des Cantiques d'allégresse: des bords de son vêtement la bénédiction coula sur nous en gouttes de pluie.

A un AMI *désolé pleurant sur la mort d'une Epouse chérie.*

O TOI, qui jettes des regards sombres & dédaigneux sur la fortune, la gloire & les plaisirs, toi qui n'es plus *Lorenzo*, &

qui, solitaire & sombre, comme un autre *Young*, fuis les douceurs du sommeil:

Je te vois, l'ame désolée, assis dans le lieu écarté, où reposent les ossemens de ton amie, couverts de sable: sensible à ton affliction, l'amitié me conduit sur tes pas, pour mêler mes pleurs avec les tiens.

Oui, excitée par un mouvement religieux; je veux monter ma lyre sur le ton le plus grave; je veux chanter, comment l'esprit doit se préparer solemnellement à remonter dans la sphere supérieure!

Je veux chanter la mort & son redoutable carquois; je veux chanter le trône plus éclatant que l'arc de la pluie, occupé par le vengeur des coupables, destinés aux brasiers des enfers.

Je veux chanter les tonnerres du jugement, grondant d'un pole à l'autre; je dirai comment le Prévaricateur, ne pouvant supporter le regard irrité du Juge, demandera à être couvert par les montagnes;

Et comment il sera précipité des hauteurs célestes pour être plongé dans les abîmes de la terreur! Oui, il y sera plongé! hélas! encore, si l'Ange tutelaire que lui a donné le Seigneur, ne voyoit pas sa chute déplorable!

Amj, c'est ainsi que je veux chanter! je

veux qu'à m'entendre, un saint frissonnement s'empare de ton ame, jusqu'à ce que ton cœur trouve de la volupté dans la douleur qui désormais t'accable.

Je veux te faire éprouver l'enthousiasme qui m'anime, je veux qu'il te transporte au delà des nues, dans le séjour de ton amie; & que là, au milieu des Immortels, il te fasse entendre les célestes accords de ta bien-aimée!





HYMNES
DE M. WIELAND.

LA maniere dont M. *Wieland* a traité le genre lyrique, n'est rien moins que nouvelle pour les Anglois; mais il me semble qu'elle est assez peu connue des François. Il peint dans ses Hymnes les sentimens d'une ame, qui, s'étant élevée au-dessus des choses de la terre, cherche à se former une idée de la Divinité : son imagination se promene dans les Régions célestes, & semble n'avoir lié commerce qu'avec les Êtres intellectuels. L'enthousiasme de M. *Wieland* est moins poétique que philosophique; c'est *Platon*, c'est *Shaftesbury* qu'il a choisi pour modele, & non pas *David*, ou *Pindare*. La traduction des quatre morceaux suivans, paroît ici pour la premiere fois : ce qui m'a déterminé à la donner, c'est le succès que me semble avoir eu l'Hymne de M. *Wieland*, inseré à la suite des Poésies de M. *Haller*.

Cantique sur la beauté du PRINTEMS.

QUE le Seigneur soit loué! Que tout ce qui respire exalte l'Eternel! Car sa bonté est infinie. Qu'il soit loué par la race d'Adam, pour qui il a décoré cette terre.

Il a fait l'homme peu inférieur à l'Ange; il lui a donné pour sa demeure le parvis du Ciel.

C'est lui qui tourne dans sa main le cercle des saisons; il dégage la terre des fers d'airain de la gelée.

Ranimée par son haleine, la Nature se leve comme une épouse, revêtue des couleurs vermeilles de la rose, & ornée de l'aimable sourire de la jeunesse.

Lorsque tu nous ramenes le Soleil, image de ta bonté, les torrens de la vie coulent dans les veines de la terre rajeunie. Tu rappelles le Printems, & tu couronnes le verger fertile d'un brillant feuillage.

La joie qu'inspire la premiere des saisons, enfle la petite poitrine des chantres aîlés. L'alouette vole, en chantant d'allégresse devant le char de l'Aurore, & la fauvette fait entendre son ramage du matin, au milieu des rameaux naissans.

Alors tu fais éclore des fleurs sans nom;

bre, tu récrées notre œil languiſſant par l'agréable verdure que tu lui offres. Ton ſourire fait fleurir la roſe balſamique, qui, belle comme les joues de l'innocence, exhale une odeur embaumée, telles que les boucles flottantes des Séraphins.

Semblable à une ame ſage, qui brille dans un beau corps, cette Reine des fleurs s'épanouit, les zéphirs du matin voltigent à l'entour, & répandent ſur leurs aîles les parfums dans toute la contrée.

Seigneur! que ta clémence eſt infinie! Tu nous as donné un ſentiment exquis, pour nous faire jouir d'un monde rempli de joies.

Malheur à l'impie qui mépriſe les plaiſirs ſortis de tes mains! Malheur à celui qui eſt inſenſible à ton amour répandu ſur tes ouvrages!

Malheur à l'inſenſé qui dédaigne les plaiſirs innocens de la nature! Dans ſon ardeur frénétique, il embraſſe des ombres, & il dit à la vanité: Tu es mon partage! Les voluptés dont il eſt ſi avide, l'enveloppent comme des ſerpens.

Mais heureux l'homme qui ſe délecte dans tes ouvrages, qui te loue jour & nuit! Heureux le Chrétien dont la joie eſt dans le Seigneur!

Cantique du MATIN.

REVEILLE-TOI, ô mon ame; reveille-toi, pour la douce occupation de louer le Pere des êtres! L'Aurore vermeille t'appelle pour contempler ses ouvrages, & pour exalter sa clémence!

Déjà le Soleil s'avance de derriere les montagnes orientales, & répand un éclat éblouissant sur les vallées humectées par la rosée.

Une vapeur nébuleuse flotte autour des montagnes éloignées & au-dessus du lac tranquille; elle s'éleve insensiblement, & se transforme en des nuées argentées:

A moitié réveillée, la belle nature se dégage des brouillards légers, & sourit à l'Aurore au front serein, qui, couronnée de roses, descend sur les aîles des vents dans les campagnes fleuries.

Du sein des arbres touffus, les oiseaux s'envolent par troupe, & s'élancent au haut des airs embaumés, pour célébrer par leurs concerts le retour de la lumiere.

Je te salue, Astre du jour, source des bénédictions divines! tu t'avances comme un Séraphin resplendissant, pour combler la terre de tes bienfaits par les ordres de l'Eter-

tiel, & pour répandre tes rayons éthérés sur tout ce qui végéte & respire.

C'est de toi que découle, comme d'une source intarissable, le principe des couleurs, la vive lumiere, dans les ruisseaux de laquelle toute beauté brille avec plus d'éclat; c'est de toi qu'émane la chaleur benigne & la force toujours active de la vie.

Oui c'est de toi que le Très-haut, comme de son trône visible, laisse échapper quelques-uns de ses rayons; le globe opaque de la terre se ranime & fleurit, & tout ce qui respire se rejouit.

Chaque fleur éleve sa tête rafraîchie, & offre à celui que les seuls Substances célestes peuvent méditer, leurs plus doux parfums: milles especes d'insectes voltigent d'une aîle legere çà & là, & sucent la rosée; par leur joie ils louent sans le savoir leur Créateur.

Quel charme d'entendre de la plaine azurée, & du feuillage des arbres, resonner les chants matineux des oiseaux! La joie enfle leur poitrine, elle s'exhale en accens d'allégresse.

Dans un ravissement égal, l'un siffle son air monotone, tandis que l'autre tire de son gozier harmonieux les modulations les plus variées.

Qui loueroient-ils, si ce n'est toi, ô Tout-puissant! ils ressentent ta bonté, quoique

tu aies refusé à leurs ames brutes les aîles pour s'élever jusqu'à l'idée de ton essence !

Mais toi, ô mon ame, loue le Seigneur qui t'a donné des aîles puissantes pour t'élancer jusqu'à lui ; qui t'a formée pour jouir de la félicité des Anges, pour jouir de son amour ! Quand même tes forces ne répondroient point à l'ardeur de tes desirs, ne laisse pas que de balbutier ses louanges, tandis que les enfans de lumiere chantent aux spheres ravies leurs cantiques divins.

Sois loué de m'avoir réveillé pour contempler ces belles scenes, que m'offre chaque jour avec de nouveaux attraits ! Sois loué, d'avoir rallumé mes forces éreintes, par le sommeil, image de la mort.

Si mon œil voit encore tes ouvrages, si mon oreille entend encore la douce voix de l'amitié, si mon corps est encore en état de servir l'ame, si mon ame est capable de commander au corps, si je puis encore remplir le doux devoir de chanter tes louanges ; ... ce n'est, ô Eternel, que par un effet de ta bonté !

Ah ! puissé-je n'employer mon existance, ma vie, mes forces qu'à ton gré, & qu'à l'accomplissement de tes desseins ! puisse ce jour, que tu as ajouté à mes jours, briller dans les livres de la vie !

Soyez bénies, heures fugitives ! où portez

Tous votre vol, si ce n'est vers l'éternité ? Mon ame sans s'en appercevoir, flotte sur votre doux courant, & s'approche insensiblement de l'heure de la vérité.

Quelle courte suite d'heures nous vivons? Combien de ces heures, s'écoulent, sans que nous en ayions joui, sans que nous les ayions immortalisées par quelque bonne action, par quelque résolution généreuse; hélas! sans que nous les ayions sanctifiées, ô Pere des Créatures, par tes louanges.

Ah puisse leur vol rapide me rappeller sans cesse! que je n'ai que quelques instans en ma disposition pour me préparer à entrer dans l'empire de l'éternité!

Que cette grande pensée occupe tout mon Etre! Qu'elle donne de l'importance à mes actions, de la sagesse à mes entreprises, & de la sainteté à mes joies!

Qu'elle excite mes desirs à la perfection de ma nature! qu'elle échauffe en moi l'amour de l'humanité! qu'elle calme mes passions, qu'elle dégage mon ame de tout ce qui l'empêche de mener une vie divine!

Pere des Anges & des hommes, tu vois que je marche dans un labyrinthe sauvage & sur des sentiers difficiles, environnés de dangers attrayans & funestes; incapable, sans ton assistance, de faire un seul pas assuré! Ne m'abandonne pas ô mon Dieu!

que ta main me conduise sur un chemin uni.

O toi, Fils du Pere! mon Sauveur, mon Maître.... le nuage céleste t'a soustrait à nos regards; je ne puis pas, comme Jean ton disciple chéri, marcher à tes côtés, ni comme la tendre Marie, être prosterné à tes pieds, & entendre de ta bouche gracieuse les paroles de la vie.... Ah! envoie le Consolateur que tu promis d'envoyer à ta place, lorsque tu remontas vers ton Pere; envoie-moi ton Esprit, cet Esprit de vérité, afin qu'il me guide quand je m'égare, afin qu'il me châtie quand je manque, afin qu'il m'encourage quand je suis abatu.

Lorsque la turpitude des hommes revolte mon ame indignée, rappelle-moi à moi-même, ô Esprit de paix, & change mon emportement en une douce compassion.

Lorsque j'ai essuyé une offense, offre à mon ame l'image du pur amour, dont le sang a coulé pour ses ennemis; fais que les mouvemens de vengeance, se résolvent en des mouvemens de tendresse.

Lorsque mon cœur, infecté par le souffle du noir esprit de l'orgueil, est prêt de s'enfler, rappelle-moi le limon, le néant dont je suis tiré, fais moi sentir que je suis le plus indigne de ceux qui sont rentrés en grâce.

Lorsque les Sirenes de la volupté m'invi-

tent par leurs voix séduisantes, fais que l'Ange de la mort insinue à mon esprit, combien sont petites les joies qui ne tirent pas leur source d'eau-delà du tombeau.

Ah! fais, ô Dispensateur de tout bien, qu'insensible aux attraits brillants de la vanité, qu'inébranlable aux menaces du monde, j'ose être sage au milieu de cette race dégénérée, que j'ose faire ta volonté & me conduire comme une substance immortelle.

Protégé par tes Anges, attendu par tes Cieux, qu'ai-je à desirer? qu'ai-je à craindre? Plein d'assurance j'attends ce que tu as résolu! Car tu donnes le bien lors-même que tu parois donner le mal.

Bientôt mon voyage à travers ce désert aride sera terminé. Bientôt je commencerai une autre suite de tems qui ne sera mesurée par aucune révolution de soleil; une suite de tems où l'on ne compte ni les heures, ni les jours; où des siecles de délices passent comme des instans, sans repentir, sans desir de leur retour: car elles sont suivies par une infinité d'autres, chacune marquée par de nouvelles béatitudes, chacune plus proche de la Divinité!

Hymne sur DIEU.

CHANTE le Seigneur, ô mon Hymne; & toi, mon esprit inspiré, éclate en transports d'allégresse; célèbre le Dieu que tous les êtres reconnoissent! N'aie point de crainte! il permet à la bouche de sa créature de le louer, il sourit à l'ame, qui, saisie de ravissement, cherche des paroles pour exprimer ses sentimens, & qui, après de vains efforts, leve en silence ses yeux inondés de larmes vers lui dans le Ciel. Parlez, Séraphins, la béatitude des substances immortelles, est-elle autre chose que de le chanter sans cesse? Les concerts des spheres célestes ne célébrent-ils pas ce jour auguste où il appella les êtres du néant, où il anima les intelligences du Ciel qui environnent son trône?

Que tu es grand, que tu es sublime, nul être créé ne peut dévoiler la sainte obscurité qui t'environne! Tu es!... Nous ressemblons aux songes légers, qui, semblables aux vents frais du matin voltigent autour de nos têtes assoupies. Ta présence, ô Créateur, tient les mondes dans l'obéissance; elle guide la comete dans sa course excentrique. Tu lances dans les abîmes un rayon de cette lumiere que tu habites, & le

rayon se consolide & devient un soleil, qui répand la vie & la beauté sur des mondes naissans, empressés autour de son disque.

Au milieu d'une éternité solitaire, toutes les idées se présentoient devant le Très-haut dans une beauté intellectuelle : elle combattoient d'ardeur pour obtenir la vie, & celles à qui il faisoit signe recevoient l'existance. De toutes parts des spheres nouvellement formées, faisoient resonner l'immensité : le Chérubin à moitié créé, balbutioit ses hymnes en s'avançant à la rencontre de son Créateur, & ses chants inarticulés étoient plus sublimes que l'essor le plus ardent d'une ame humaine, lorsqu'ombragée par ton essence, elle éprouve ta présence, ô Dieu, & qu'avec toutes ses pensées elle se plonge dans les abîmes de tes mysteres.

Du limon de la terre tu as formé la figure de l'homme, & tu lui as empreint ton image. Tu revets tes messagers des couleurs de l'Aurore. La bonté du Seigneur ranime les êtres. Elle fait éclater de joie toutes les créatures. C'est-elle qui a décoré le jour naissant de la fraîcheur riante de la jeunesse : elle console la nuit par la clarté de la lune, & par le doux concours des étoiles. La bonté du Seigneur est la mere de la joie ; elle fait sourire l'innocence, elle fait naître

les transports enflâmés qui s'élancent vers le trône céleste.

La vérité, ô Dieu, est ton corps, la lumiere céleste est ton ombre, répandue sur toute la création. J'ai emprunté les aîles des Séraphins, j'ai volé jusqu'aux limites des Cieux pour découvrir le trône du Roi suprême ; les spheres m'ont dit : Nous ne l'avons jamais vu ; & l'abîme m'a crié : Il n'habite pas dans mon sein. Alors une voix éthérée, douce comme les premiers desirs de l'amour, aimable comme les soupirs de la tendresse, insinua à mon ame étonnée : Celui que tu cherches, ame immortelle, est partout ; son bras soutient l'univers, son regard perce toutes les pensées des Esprits. Tout ce qui est visible, jette des rayons de sa Divinité ; tout ce qui se meut l'annonce, depuis le cantique des habitans du Ciel, jusqu'au ramage des chantres des bois, où jusqu'au frémissement du zéphir qui folâtre parmi les lis. Sa beauté sera sans cesse un objet de la plus profonde méditation pour tous les citoyens de l'Empirée. Vois, ce Séraphin flamboyant, qui, dans son vol rapide, éteint des soleils : vois le Printems, qui donne à la terre un éclat plus élevé, aux roses un coloris plus vif, & aux bosquets une verdure plus gaie ; l'un & l'autre sont imités d'après la beauté originelle du Sei-

gneur. Elle brille dans le temple des Anges, elle éclate dans le soleil radieux, elle se voile modestement dans la verdure d'un bocage ombragé, elle colore la soirée d'un beau jour.

Enveloppé dans le mystere sombre & sacré de l'éternité, tu étois parfait en toi-même: tu n'étois pas adoré, mais tu étois plus majestueusement glorifié que par les hymnes de la création. Heureux par le sentiment de ta propre Divinité, tu te contemplois toi-même avec une amour inexprimable. La vue des joies éternelles de tous les êtres créés, les hymnes d'allégresse des Séraphins, les myriades des ames bienheureuses, les mondes pleins d'innocence, consacrés pour l'éternité, ne pouvoient rien ajouter à ta félicité.

Qui peut se former une idée de ta béatitude? Les Cieux ne sauroient le faire. L'auguste Chérubin, quoique de ses aîles il couvre des mondes, feroit de vains efforts! Quel mystere, ô Premier! de t'être abaissé de créer, de voir des êtres indignes des regards de la Divinité, même dans leur plus parfaite beauté! des êtres devant lesquels tu te caches dans le crépuscule de la nuit, de peur qu'ils ne soient anéantis, qu'ils ne soient effacés comme des arcs-en-ciel, ou détruits comme des soleils, qui se

diſſoudront à la fin de la derniere période, à l'arrivée du jour de l'Eternité.

Que ton amour, ô Créateur, eſt inéfable ! Qu'il eſt doux à l'ame de te nommer Amour ! nom qui a enfanté des éternités, des Cieux ! Les penſées créées ſont trop finies pour te concevoir dans toute ta grandeur ! Un ſeul regard timide jetté dans tes profondeurs, tranſporte au-deſſus des Anges. Quand mon ame tremblante ſe ſent ſi finie, ſi ſemblable à l'ombre d'un ſonge, quand elle n'apperçoit autour d'elle que des apparences d'êtres, quand l'amour des hommes ne répond pas à ſon attente & qu'elle voit le Ciel encore trop éloigné, quand alors recueillie en elle-même, elle marche d'un pas incertain dans un ſombre labyrinthe, qu'elle doute preſque de ſon exiſtance : avec quel raviſſement ! avec quel tranſport, elle ſe retrouve en toi, ô ſource de la vie ! elle retrouve le monde, & plus que le monde, une eſpérance ſans fin !

Mais c'eſt le ſupplice d'une mort éternelle, grand Dieu ! de t'enviſager comme Juge, accompagné de la terreur de tes jugemens ! Cette ſeule penſée obſcurcit tout l'éclat du Ciel & efface le ſourire de ſes Séraphins. Frémiſſez, ennemis du Seigneur, eſclaves réprouvés du vice, frémiſſez à l'aſpect du jour de la vengeance ! Que ſon

approche brise vos ames ! Il apporte, sur des aîles orageuses, de nouveaux tonnerres & plus que des carreaux. Que le desespoir vous saisisse, ames qui dédaignez la dignité divine, le sort des Anges, & l'invitation puissante à l'immortalité, mourez, calomniateurs du Seigneur, mourez de la mort éternelle !

Mais où est-elle, l'ame qui puisse subsister devant les regards du Juge terrible. Hélas, il apperçoit des imperfections jusque dans ses Anges. La vertu de l'homme, n'est aux yeux du Très-saint qu'une faute brillante. Limon pécheur, comment pourrois-je subsister devant toi ? Une ame coupable osera-t-elle te nommer Amour, & te regarder hardiment en face ? Ne sera-t-elle pas frappée des terreurs de la mort, que lancent tes yeux enflâmés. A la vue du jugement du Très-haut ne sera-t-elle pas anéantie ! ou me sera-t-il permis d'espérer, en tremblant, en ta miséricorde ? Tes Anges les plus intimes oseroient-ils concevoir une plus haute espérance ! A la chute de l'homme le Ciel pleura, le Soleil, entouré de ses sœurs, étoient enveloppé dans un sombre nuage, les hymnes des spheres se turent. Tous les amis de l'innocence, s'étoient enfuis, & jettoient des regards d'affliction sur la terre qui venoit de souiller la création.

Il ne s'en trouvoit pas un ſeul dans les Cieux qui oſât implorer le Juge irrité pour obtenir le pardon de l'homme. Voilà que s'ouvre cependant le ſanctuaire myſtérieux de la Divinité ! Cieux écoutez, ſoyez étonnés ! Sois attentive, ô Eternité ! La création n'eſt plus à l'avenir le plus grand des prodiges. Des ſuites de choſes toutes nouvelles recommencent. Le Très-ſaint a pardonné au pécheur. Dieu ſon propre reconciliateur, devient homme. Le Ciel confirme la prétention qu'il a formée ſur notre ſalut. Les Anges redeſcendent de leurs ſpheres céleſtes pour voir des Chrétiens, des hommes régénérés ; & la vertu abandonnée, portée ſur les aîles de la grâce reprend un nouvel eſſor. Sa parure flétrie, ſe releve & brille tout-à-coup dans une beauté parfaite. Les Eſprits de l'Empirée, en volant d'une ſphere à l'autre, voient avec étonnement fleurir des vertus céleſtes dans la vallée de la mort ! Avec quel charme reſonnent à leurs oreilles les accens des penſées magnanimes, qui s'occupent de la deſtinée de l'ame immortelle ! Quelle eſt belle, la voix de la riante innocence ! quel charme dans les accens naïfs de la jeune Rachel, lorſqu'au lever de l'Aurore, elle chante ſous les palmiers d'Haran aux bords des fontaines murmurantes ! Mais que l'harmonie de l'ame, ac-

cordée par le raviſſement, éclate avec plus de charmes encore, lorſqu'elle célèbre la Divinité ! Que l'ame du Chrétien eſt belle ! que la vertu paiſible, ſous des montagnes de ſouffrances, eſt ſublime ! que la voix de la ſageſſe, lorſqu'elle impoſe ſilence aux filles ſerviles des ſens, eſt harmonique ! Quelle majeſté environnera la race des hommes, lorſque tes préceptes, ô Sauveur, regneront ſur toute la terre ! lorſque chaque rocher ſtérile paroîtra couronné de roſes ! lorſque les ruiſſeaux de la grâce féconderont toutes les ames ! lorſqu'enfin tu vivras dans tous les êtres.... Quelle ſplendeur jettera alors l'humanité !

Reſonne avec plus d'éclat, mon Hymne ; & toi, ô mon ame, rentrée en grâce, reſſens tout ton bonheur ! Développe tes penſées rapides ! Plonge-toi dans le ſein de l'éternité ! Sois audacieuſe dans tes deſirs & dans tes eſpérances ! La grâce, la Divinité développée en Jeſus-Chriſt, approuve les vœux les plus hardis de l'homme. Aſpire aux ſpheres des Anges ; aſpire à cette voûte de ſaphir ; aſpire aux béatitudes qu'imagine la perſpicacité du Séraphin Urbin, & que l'œil d'aucun mortel n'a vus. Sera-ce trop ? non. Quelle penſée peut meſurer l'étendue de la Divinité ? Ici il n'y a point d'erreur poſſible que d'eſpérer trop peu.

Suspends, ô mon esprit! suspends ta course! Courbé ici sur les bords de l'éternité, plonge tes regards dans cet abîme céleste. Ici, nageoient jadis des mondes, tels que des vapeurs invisibles nagent dans l'athmosphere du Printems; ici sont disparus, comme des visions de la nuit, les siecles nombreux; ici la Divinité se manifeste à ses élus; ici elle se trouve tout en tout. Heureux de ce que j'existe, de ce que les Séraphins m'appellent leurs freres! Heureux de ce que, ô Messie, tu m'as aussi reconcilié avec ton Pere! Ah, ma bouche reconnoissante ne se lassera jamais de chanter tes louanges; mon œil ravi ne tarira jamais de larmes de joie!

Hymne sur la présence de DIEU.

QU'AS-TU à soupirer, ô mon ame? Pourquoi chercher des ruisseaux de cristal dans le désert, & des félicités inaltérables parmi des créatures de poussiere? Pourquoi exiger de cette vie, ce que la seule éternité peut te donner? Reviens, Immortelle, avant qu'un espoir trompeur te conduise à travers le labyrinthe des vœux terrestres, qui ne parviennent en maturité que pour faire éclore des desirs plus impétueux encore; reviens

Au vol infructueux que tu as fait dans les régions de l'infini ! La pure félicité ne sauroit couler d'aucune source créée. Ces spheres d'or, quand même elles ne brilleroient que pour toi, quand même elles dévoileroient à tes yeux leurs beautés les plus secretes, ne satisferoient pas plus l'ame, qui aspire après Dieu, que l'amour ne se satisfait de l'ombre de l'objet aimé. Au milieu du ravissement des mondes harmoniques, l'Archange expireroit de langueur ; ces immenses campagnes du Ciel, n'auroient point de charmes pour lui, & mille créations s'offriroient vainement à son regard éminent, s'il n'appercevoit pas derriere ce sombre rideaux, ton aimable Divinité. Car c'est toi, ô mon Dieu, ô Etre suprême & inéfable, qui donne à tout ce qui existe, cette vie florissante, cet agréable mouvement, cette riante beauté. Le mortel séduit, ignore que c'est toi qu'il aime, lorsque dans ses vains desirs, il poursuit des fantômes légers, & que c'est un seul rayon de ta splendeur qui rend visible chaque beauté de la terre. C'est ainsi que l'ingrat t'oublie, & qu'il s'arrête dans un étonnement stupide sur le bord brillant de ton vêtement, sans élever sa face jusqu'à toi. Ravi à l'aspect d'un nuage légerement coloré, le type & la source pure de tout bien restent cachés à ses yeux.

Mille fois trompé, l'homme gémit, & accuse l'ordre qui met en harmonie les soleils & les terres, qui rassasie d'une amour universel toutes les créatures, toutes les intelligences infinies, & qui pose le sceau de la sagesse & de la bonté sur l'atôme, ainsi que sur le soleil dans les rayons duquel l'atôme surnage. L'esprit mécontent, il leve un œil irrité vers le Ciel, & il aime mieux accuser l'Eternel que sa folie. Il envie aux Anges leurs trônes, & cette terre si belle, si variée, n'offre à ses regards obscurcis qu'une demeure informe du chagrin & de la misere. Ame infortunée, que desires-tu? Voudrois-tu que la parole du Tout-puissant créât pour toi des jardins de délices, des campagnes enchantées, où l'air respire la volupté, où la terre embaumée produit des roses sans épines. Faudra-t-il qu'il fasse éclore une plus belle nature pour la soumettre à l'avidité de tes passions? Ah, que tu connois peu ta propre essence! ta grandeur! ton élévation! Sache que ce n'est que pour Dieu que tu peux former des desirs infinis.

Fais, ô mon Créateur, que je reconnoisse la félicité remise en mon pouvoir; aussitôt chaque passion impétueuse s'amortira dans mon cœur. Ne suis-je pas environné par ton être? N'es-tu pas plus proche de mon ame, que la plus chere de mes pensées, que

que la plus douce de mes senſations ? N'es-tu pas en tout lieu où je porte ma vue. Les attraits raviſſans de la nature m'empêcheroient-ils de pénétrer juſqu'à toi... juſqu'à toi qui es l'ame de la nature, de qui découlent, par d'innombrables canaux, tous les charmes, tous les agrémens ? Qui a couvert la terre de ce vêtement varié du Printems ? Qui a donné au lis cette parure éclatante qui efface la gloire de Salomon ? Qui a fait lever le front verdoyant à cette chaîne de montagnes ? Qui arroſe cette vallée fertile ? Qui anime & peuple ſans ceſſe toutes les régions de la nature ? Qui a formé la phiſionomie gracieuſe de l'innocence, dont le doux regard verſe dans l'ame la paix & l'amour ? Quî louent les étoiles éclatantes ? Quî adorent, la face voilée, les Séraphins ravis ? Qui enſeigne à ces corps de ſaphir leur marche ſymmétrique ? Qui tira du néant, par le ſouffle de ſa bouche, cet univers immeſurable, & traça ſes idées divines ſur ſa vide ſurface ? Qui offre ce ſpectacle céleſte à des Eſprits qui n'exiſtoient pas ? C'eſt toi, ô Eternel ! Ce ſont là de tes prodiges ! Tu es, tu veux, & nous ſommes. Tu habites partout où brille la beauté, où reſonne l'harmonie, où éclate la voix de la joie ! Tu es préſent dans cet eſpace reſſerré. Je ne pourrois t'approcher davantage quand je volerois avec les

aîles des Chérubins, quand je m'élancerois sur les rayons de l'Aurore d'un soleil à l'autre, quand je te chercherois au-delà des Cieux. J'entens le concert universel de la nature, mille voix éclatantes, mille accens mélodieux, publient à la fois ton existance. Je te vois, je te sens! Sainte est l'immensité que tu habites! Sainte est cette voûte étoilée! Sainte est cette terre, pays de la moindre partie de moi-même! Sainte est cette sphere céleste, d'où je tire une immortelle origine! Sainte est la place que j'occupe! aussi sainte à mes yeux, que le temple des Séraphins. Car Jéhovah y habite! Mon ame l'y adore, &, pénétrée de grands sentimens, elle s'anéantit devant lui. Sur ce soleil éloigné, Eloa, le plus chéri de tes Séraphins, ô Dieu, t'adore, &, pénétré de grands sentimens, s'anéantit aussi devant toi. Sa grandeur séraphique s'évanouit à ton aspect, il balbutie, il se voile, comme la tremblante humanité; ses prérogatives, qui sembloient immenses, cessent ici; toi seul tu es grand & sans mesure!

Quelles sensations délicieuses, quel anéantissement ravissant, lorsque l'ame, libre de tout orgueil, de tout *égoïsme*, ne se cherche qu'en toi, ne se sent qu'en toi! Comme les fantômes de toute grandeur

personnelle disparoissent alors! Que suis-je dans ton univers? un chaînon dans une chaîne infinie: & que je suis près du rampant vermisseau! Qu'est-ce que ton univers? une seule pensée de toi, une seule d'une myriade de pensées que tu manifestes sans cesse à nos yeux. Mais l'idée que mon ame peut te comprendre, ô Etre imcompréhensible, l'idée que je peux t'adorer, & sentir dans l'intérieur de mon ame, que je suis créé pour t'adorer.... Ah, cette idée aggrandit, sanctifie ma nature! Fais qu'aucune pensée, qu'aucun desir ne manque sa destination. Que suis-je, si je néglige d'être ce que tu veux que je sois? Combien alors le ver du limon ne seroit-il pas élevé au-dessus de moi! Ah! c'est encore trop peu.... je tremble, je frissonne à cette pensée! Recevez-moi, aîle de la grâce toute-puissante; cachez-moi devant cette pensée terrible, qui m'épouvante avec toutes les terreurs de l'enfer. Avoir péché à tes yeux, ô Amour éternel! t'avoir offensé dans un monde plein d'harmonie, en face de tes Anges obéissans qui se réjouissent d'accomplir ta volonté, qui peut supporter cette pensée? N'être pas ce que tu veux que je sois, c'est cesser d'être.... Saisi d'horreur je plonge mes regards dans l'abîme de la nuit; dans des ténèbres sans limites, dans la séparation de Dieu!...

Fortifie, ô Dieu-Sauveur, fortifie l'ame mourante, rappelle-là du néant, où elle s'abîme !.... Hélas, tu me jettes un regard, & la vie revient circuler dans mes veines. Béni sois-tu, Sauveur du genre humain, Amour mystérieux ! Tu nous ordonnes de vivre de nouveau.... Tu nous permets de méditer l'Etre présent partout. Cette foi vive, qui nous rend le Ciel & l'éternité, renouvelle la nature à mes regards. La terre redevient un nouvel Eden, & recommence à entonner les louanges du Ciel.

Descendez de l'Empirée, Anges éclatans, Intelligences aimables, environnez mon ame, appellez-là votre sœur, jettez-lui un sourire fraternel. Comptez toutes les ames vertueuses, qui, répandues sur la terre, sans être remarquées par le Réprouvé, sont si précieuses aux yeux de l'Eternel. Contemplez leurs vertus, leurs dangers, leurs combats, leurs victoires. Décorez les berceaux d'ambrosie, où bientôt vous nous recevrez. Car bientôt cette dépouille fragile sera mûre pour l'éternité ; bientôt toutes les ames dégagées de la matiere qui les attachoit à la terre, retourneront triomphantes dans leur terre originelle, & reconnoîtront avec ravissement, le Ciel où elles ont pris naissance. Là, les Séraphins les recevront avec des transports de joie, & la vertu épurée

ſe réſoudra en amour. C'eſt-là, ô Amour céleſte, que tu dévoileras tous tes myſteres. C'eſt-là, que nul éloignement, nulle mer éthérée ne ſéparera plus les êtres, qui, auſſi rapides que leurs penſées, s'élanceront d'un ſoleil à l'autre. Car tous ſont créés les uns pour les autres, & tous, réſous en hymnes de louanges, puiſent la félicité ſuprême dans tes ſources intariſſables.

Brillantes, délicieuſes eſpérances! que vous différez long-tems de vous accomplir? Remplies de deſirs, nos ames volent à votre rencontre.... Mais taiſez-vous, vœux indiſcrets, ne profanez-pas le ſaint calme de mon cœur. Ma volonté.... non, je n'ai point d'autre volonté que la tienne, ô mon Créateur! Semblables aux ſpheres obéiſſantes, mes plus ſecrets deſirs entendront ton ſignal. Et s'il en eſt un qui ne t'obéit pas avec joie, qu'il ſoit maudit? Que puis-je ſouhaiter, en penſant à toi? Le Ciel n'eſt-il pas où tu es? Oui cette grande, cette inexprimable penſées, que tu m'aimes, me tient lieu du Ciel, me dédommage de la gloire de l'empirée, & tranquilliſe l'ame au milieu des orages nocturnes. Maintenant je ne deſire point ton royal éclat, Séraphin radieux, ni tes campagnes délicieuſes qui ne ſe flétriſſent jamais. Satisfait, je marche ſous les aîles de ce ſoleil, étincelle de ta gloire; je

me promene dans les vallées ombragées, où bientôt le souffle impétueux de Borée effacera leur parure fleurie : jusques dans cette sombre forêt, une majestueuse horreur m'annonce ta Puissance ; elle donne à la nature couverte de nuages un nouveau charme à mes yeux, & le tonnerre, parce qu'il emprunte sa voix, rend un son harmonieux dans mon ame.

Que mon cœur repose doucement à l'ombre de ta Providence ! Qu'il est agréable de marcher dans tes sentiers éclairés !.... Malgré le nombre des esprits qui languissent après toi, malgré le nombre des mondes, & des siecles qui jouissent de tes grâces infinies, tu prends cependant soin de moi comme d'un fils unique. Puissé-je, ainsi qu'un enfant plein d'innocence & de joie, reposer sur ton sein, & rempli de tendresse, observer d'un œil sérieux jusqu'au moindre de tes regards & de tes signes ! Ah ! guide mon ame sans expérience ; elle ne peut subsister un moment sans ta Providence ! Ne m'abandonne point dans les routes tortueuses de ma propre sagesse, lorsque ma volonté chancelante veut s'éloigner de toi.... De quoi t'implore mon ame fervente ? Peut-elle te demander quelque chose que tu ne l'aies prévenue par une bonté inexprimable ? De la confiance, ô mon cœur, & point de

prieres ! Il a parlé ! ſes paroles ſont plus ſtables que les trônes des Séraphins, plus ſûres que l'exiſtance de tous les êtres créés ! Que ſes promeſſes reſonnent agréablement à mon cœur ! Elles répandent la vérité & la vie dans mon ame.... Tu regnes, Eſprit créateur, tu regnes ſur mon être, comme tu regnes ſur cet univers vaſte & majeſtueux. Ton aſpiration, qui attire tous les mondes, atttire auſſi mon ame, & l'approche toujours de plus en plus de ces félicités qu'aucun Ange ne peut exprimer, que l'Etre increé ſeul peut nombrer. Abîmée dans ce ſentiment, mon ame ſe perd de nouveau ! Plein d'admiration à la vue de la dignité de mon être, à la vue de l'éternité que j'apperçois en toi, ma félicité me fait treſſaillir de joie. Je me repoſe en toi, ô mon Créateur, je promene mes regards inſatiables ſur les abîmes myſtérieux de tes miſéricordes ! Puis, du faîte de mon raviſſement, je tourne un œil triſte ſur ces objets terreſtres, auxquels il faut que je retourne. Mais tu ne m'abandonneras-pas. L'image de ta préſence s'offrira toujours à mes penſées. Toujours une douce odeur de ton amour réjouira mon cœur. Je vivrai à jamais devant ta face, ô mon Dieu, & j'annoncerai éternellement tes actions !

CANTATE SACRÉE

DE M. RAMLER.

M. *Ramler*, Poète & Critique de réputation, est Professeur des Belles-lettres à Berlin. Il a composé quelques petites Pieces de Poésie fort agréables, & il a donné une traduction du *Cours de Belles-lettres* de M. l'abbé *Batteux*, Ouvrage dans lequel le Traducteur a ajouté des Chapitres entiers, lorsque l'Auteur traite des matieres uniquement relatives à la Langue, ou à la littérature Françoise. Ses Cantates sacrées, espece de Poème que les Italiens appellent des *Oratorio*, décelent un génie original; elles sont remplies de pensées sublimes, jointes à l'expression la plus simple & aux images les plus grandes. La Cantate, intitulée *la mort de Jesus*, a été mise en musique, par feu M. *Graun*, un des plus célebres Musiciens de l'Allemagne. Le Poète & le Musicien font passer dans les ames des Auditeurs toutes les passions qu'ils ont voulu exciter ; & les Connoisseurs ne craignent point de mettre ce morceau à côté du

fameux *Stabat* de Pergolesi. J'ai tâché de rendre ce Poème le plus littéralement qu'il m'a été possible ; ainsi ce n'est pas sur ma Copie qu'on doit juger de l'original.

La mort de JESUS.

Chœur.

O SAUVEUR des hommes, toi dont les yeux ont répandu des larmes, dès qu'ils ont vu Sion s'approcher de sa chute, en commettant le crime le plus affreux ! Ah, quel vallon, quelle grotte te cache à nos regards ?... Persécuteurs de son ame, avez-vous déjà immolé l'innocente victime !

Solo.

Sa respiration est foible,.... ses jours sont à leur fin,.... son ame est accablé d'affliction....

Récitatif.

O palmiers de Gethsemané, quels accens plaintifs resonnent sous vos vastes ombrages ? Quelle foible & mourante voix se fait entendre ?... Ah, que vois-je !... Est ce là mon Jesus !... O le meilleur d'entre les

enfans des hommes, semblable au criminel qui subit le jugement de la mort, te voilà contristé & abattu ! Hélas ! chargé des iniquités d'un monde entier, il succombe sous le poids. Son cœur tourmenté, sort de sa cavité ; son front est couverte d'une sueur de sang ; il s'écrie : « Mon ame » est affligée jusqu'à la mort.... Fais passer, » ô mon Pere, fais passer cette heure de dé» tresse ! Eloigne, ah ! éloigne de ma bou» che l'amer calice... Tu ne le veux point !... » Que ta volonté soit faite » !

Air.

O Héros, sur qui la mort a épuisé les traits de son carquois, prête une oreille favorable au foible qui t'implore au bord du tombeau ! Dieu-homme, prens en main sa défense !

Lorsque je me verrai au bord de cette vie, entouré de toutes parts d'affreux précipices, que vainement mon ame cherchera à fuir ; lorsque j'entendrai venir l'Arbitre de l'univers sur son char de tonnerre, & que la sphere tremblera, sous sa marche terrible ; quel Dieu prendra alors ma défense !

Da Capo.

Chœur.

Qui viendra à mon secours, pour me

consoler dans mes dernieres peines? Qui défendra ma cause, lorsque, luttant avec la mort, ma vie sera à son dernier période, & que mes sens auront perdu leur activité? qui sera-ce, si ce n'est toi, ô Dieu, mon sauveur!

Récitatif.

Soutenu par la main d'un Ange, le Sauveur se leve de la terre, & cherche les Disciples que chérit son ame. Cependant les Disciples, abattus par le sommeil, sont couchés dans les attitudes de la tristesse. L'ami des hommes les considere avec attention, &, le visage incliné, il leur dit: « L'esprit est promt, le corps est foible! » Puis se baissant pour saisir la main de Pierre, il dit encore: « Et toi aussi, Pierre, » tu cesses de veiller! O mes freres, veillez » & priez! »

Trio.

Sauve-moi, je t'en implore, sauve-moi; Dieu des hommes, Dieu des Dieux!

Ceux qui m'aimoient me fuient, ceux qui me haïssent sont puissans, je suis foible & abandonné.

Des sépulchres ouverts me menacent; des flots, des tempêtes, des tonnerres s'arment contre moi.

Voyez, comme les liens de la mort, comme les chaînes des enfers me ferrent.

Da Capo.

Tous.

Seigneur entens la voix de nos supplications, quand nous t'implorons, quand nous élevons nos mains vers tes Chœurs sacrés.

Récitatif.

J'entens un cliquetis d'armes, je vois, à la lueur des flambeaux, briller des lances; une troupe d'assassins accourt en tumulte!... Hélas! c'en est fait.... Mais d'un air calme, Jesus s'avance vers ses ennemis, & leur dit : » Qui cherchez-vous! si c'est » moi, laissez aller mes amis. « A ces mots, ses Compagnons épouvantés prennent la fuite. On le lie, on l'entraîne. Touché de pitié, Pierre, le seul de ses Disciples, trop foible pour secourir son Maître, le suit de loin, jusqu'au palais terrible du Grand-Prêtre Caïphe. Mais qu'entens-je!... Pierre s'écrie : je ne connois point cet Homme.... Ah! Pierre, que tu es déchu de ta grandeur! Voyez cependant, Jesus lui jette un regard, & ce regard fait sur lui une si vive impression, qu'il se retire à l'écart & qu'il pleure amèrement.

Air.

Ames généreuſes & tendres, vous ne ſauriez faillir long-tems ! bientôt la voix ſévere de la conſcience ſe fait entendre à votre oreille, bientôt le repentir vous fait verſer des larmes.

Mais tremblez, vous, Pécheurs endurcis ! Un jour viendra, qu'au milieu des roſes, le remord levera ſa crête de ſerpent & déchirera le cœur du Reprouvé par d'incurables morſures.

Da Capo.

Tous.

Notre ame eſt courbée.... Malheur, ah malheur à nous d'avoir péché !

Récitatif.

Jéruſalem, ne reſpirant que le meurtre, s'écrie avec férocité : « Que ſon ſang tombe » ſur nous, & ſur nos enfans ! » Tu triomphes, ô Jéruſalem, & déjà le Sauveur du monde eſt couvert de ſang ! déjà revêtu de la pourpre, il eſt un objet de raillerie pour tout un peuple effréné. Outragé, privé de conſolation, il a le cœur briſé. Cependant toujours rempli d'amour, il porte d'un eſprit calme ſon diadême d'épines..... Et une main parricide, ſaiſiſſant un bâton,

le frappe sur la tête : un torrent de sang inonde aussi-tôt son front & ses joues.... La voix de la pitié se fait entendre jusque sur sur le tribunal du Tyran, & dit : Voilà l'Homme.... Juda seul n'entend point cette voix ! Transporté d'une rage insatiable, il impose à la sanglante victime, l'arbre de la Croix, sur lequel elle doit expirer. Jesus portant son pesant fardeau, tombe en défaillance.... A cette vue, il n'est plus de cœur généreux qui puisse encore receler sa douleur ; les larmes, long tems retenues, coulent en abondance. Mais Jesus se tourne, & dit d'un ton consolant : « Ne pleurez » point fille de Jérusalem ! »

Air.

Telle paroît une montagne du Très-haut, le pied dans le séjour des tempêtes, la tête couverte des premiers rayons de l'aurore : tel paroît le Héros de Canaan.

Soit que la mort vole sur les aîles des éclairs, soit qu'elle accourre sur les flots mugissans, soit qu'elle s'élance avec fracas des entrailles de la terre gémissante : le sage la voit, & son front reste serein.

Da Capo.

Chœur.

Dieu, pour ta gloire, je veux m'exposer.

à tous les dangers, je veux braver les outrages & les supplices. Les persécutions, les douleurs de la mort ne pourront plus m'effrayer.

Récitatif.

Le voilà, le triste & fatal poteau. O victime juste & innocente, exhale enfin ton ame accablée!... Que vois-je? ô douleur inexprimable! Ce ne sont plus des liens, ce ne sont plus des fers, ce sont des cloux acérés que je vois!... Jesus tend ses mains bienfaisantes, ces mains qui ne s'ouvroient que pour répandre ses bénédictions. A chaque coup redoublé la pointe perce les veines, les nerfs & les os. Attaché sur la Croix, élevé ignominieusement sur la cime de Golgotha, il souffre avec patience les douleurs de la mort, & il conserve sa sérénité.... O Citoyens de Salem, rappellez la pitié dans vos cœurs! Que la mort éteigne en vous le feu de la vengeance! Mais non: ils ne cessent de l'outrager. Leurs railleries sont ameres; leurs gestes sont insolens & cruels. Et Jesus s'écrie: « Ah mon Pere! » pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font ».

Duo.

O mes ennemis, qui ne cherchez qu'à m'affliger, sachez que mon cœur vous ai-

me : vous pardonner eſt toute ma vengeance!

O vous qui m'outragez dans mes maux, écoutez mon ardente priere : que Dieu vous comble de ſes bénédictions!

Jeſus, nous ſommes tes enfans; doux Sauveur, nous ſuivons tes pas!

Saint eſt le Dieu des armées, rempli de clémence, il ſupporte le Prévaricateur.

Puiſſant eſt le Dieu de l'univers, il répand ſes grâces ſur le Tranſgreſſeur de ſes préceptes.

O vous Pécheurs, vous ſeuls, dans votre zele cruels, vous vous emportez contre le Pécheur, votre frere.

Da Capo.

Récitatif.

A quelles nouvelles horreurs eſt expoſé le ſaint d'Iſraël? Où le trouverai-je? Ah! le voici parmi des ſcélérats ſuſpendu à une Croix! A quelle marque le reconnoîtrai-je?... à ſa vertu.... Pour réfléchir, ô Marie, ſur l'abandon où tu te trouves, il oublie les opprobres, il oublie les angoiſſes de la mort, & il diſpenſe à l'ami de ſon cœur, ſa volonté derniere, il s'écrie : « O jeune-homme, voici ta mere! »... Et le Diſciple ſe hâte d'acquitter ſon legs..... Cependant Jeſus, tranſporté d'une joie nouvelle, ne

ſent point ſes maux, parce qu'il peut donner encore un rayon de conſolation à une ame affligée; il tourne ſa face vers un pécheur repentant, attaché à une Croix, & il lui prédit : » Je te dis en vérité, qu'encore » aujourd'hui, tu ſeras avec moi dans le » Paradis! «

Air.

Chantez le divin Prophete, qui apporte la conſolation du haut du Ciel! Que vos ames, enfans de la terre, s'élancent juſqu'au trône de l'Etre ſuprême! rendez-lui grâces par vos chants!

O toi, mon ame, qui t'es ſouſtraite à la pouſſiere, & qui vois maintenant les aſtres brillans rouler ſous tes pieds, ah, goûte le fruit de ta vertu! monte ſur l'échelle des créatures juſqu'au Séraphin! monte encore plus haut! Que Dieu même ſoit le ſujet de tes chants!

Da Capo.

Chœur.

Loué ſoit le Seigneur, qui a délivré nos ames, qui n'a pas voulu qu'elles deſcendiſſent dans l'abîme de la perdition.

Loué ſoit le Seigneur! Il nous reſſuſcitera de la terre, & nous verrons Dieu dans notre chair.

Heureux l'homme qui meurt dans le Seigneur !

Récitatif.

Cependant la douleur ſuſpendue du Juſte aſſaillit ſoudain ſon ame affligée. Son cœur ſouleve ſa poitrine tendue.... Un poignard déchire toutes ſes veines..... Des mouvemens convulſifs, agitent ſon corps attaché à la Croix.... Il éprouve les horreurs ſept fois redoublées de la mort.... L'enfer eſt appeſanti ſur lui.... Excité par la douleur qui l'accable, il s'écrie : « Mon Dieu ! mon » Dieu ! comme tu m'as abandonné!... » Elle s'écoule enfin, cette heure ſombre. Il s'écrie, en pouſſant un profond ſoupir : « Jai » ſoif ! » Et ſon peuple le rafraîchit avec du vin & du fiel.... ſes ſouffrances ſont à leur fin; il triomphe, & il s'écrie à haute voix : » Tout eſt accompli ! Reçois, ô mon » Pere, reçois mon ame ! » Puis il panche ſa tête ſur ſa poitrine,... il expire.

Accompagnement.

Les Séraphins, deſcendant du haut de leurs ſpheres, s'écrient d'une voix plaintive : Il n'eſt plus ! les profondeurs de la terre retentiſſent : Il n'eſt plus !

Tremble, Golgotha ! il eſt mort ſur tes ſommets. Fuis, ô ſoleil, n'éclaire point ce

jour! Déchire-toi, ô terre, foulée par les meurtriers! Sépulcres, ouvrez-vous? Mânes des Patriarches, paroissez à la lumiere! la poussiere qui vous couvre, est toute inondée de sang.

Il n'est plus, qu'un jour dise au jour suivant: Il n'est plus! Que l'écho de l'Eternité dise d'un ton plaintif: Il n'est plus!

Chœur.

Pleurons, gémissons! l'ami des hommes quitte sa vie précieuse! sa bouche ne nous donnera plus des leçons de sagesse.

Solo.

Ne pleurez pas! Il a vaincu, le lion de la race de Juda.

Chœur.

Pleurons, gémissons! l'ami des hommes succombe sous le poids de son affliction! Comment son cœur a-t-il pu supporter tant de douleurs!

Solo.

Ne pleurez pas! Il a vaincu, le lion de la race de Juda.

Chœur.

Pleurons, gémissons! l'ami des hommes;

le juste est couvert d'opprobres, & meurt de la mort des Esclaves.

Solo.

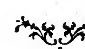
Ne pleurez pas! Il a vaincu, le lion de la race de Juda.

Dernier Chœur.

Nous voici, ô Jesus, en Pécheurs repantans, prosternés la face contre terre pour mouiller par nos larmes cette poussiere qui a bu ton sang généreux : reçois nos offrandes!

O ami de Dieu & des hommes, toi qui as imprimé le sceau de la mort à tes loix éternelles, nous t'adorons, & nous te rendons des actions de grâces! Que chacun te rende hommage.

Nous voici, ô Jesus, en Pécheurs repantans, prosternés la face contre terre, pour mouiller par nos larmes cette poussiere qui a bu ton sang généreux : reçois nos offrandes!





ODES HÉROÏQUES

DE M. CRAMER.

PARMI le grand nombre de nos Odes héroïques, je ne rapporterai, ainsi que j'ai fait à l'égard des Odes sacrées, que celles qui m'ont paru porter l'empreinte du génie, ou avoir un ton original. Les Poètes dont j'ai tiré des morceaux, sont les *Cramer*, les *Utz*, les *Kleist*, les *Karsch*; mais il y en a encore plusieurs, comme, *Lange*, *Klopstock*, *Ramler*, le Baron de *Cronegk*, & quelques autres qui ont donné d'excellens morceaux dans ce genre. Nos Poètes, en général plus Philosophes que Courtisans, ont peu chanté les Grands de la terre; ainsi dans l'Ode panégyrique à l'exception de quelques morceaux de Madame *Karsch*, nous n'avons rien que nous puissions opposer à tant de chef-d'œuvres qu'ont produits dans ce genre les Poètes Italiens, François & Anglois. Presque toutes les Odes accueillies & même récompensées par nos Grands, portent le caractere de la médiocrité. Nos Lyriques de réputation n'ont gueres chanté que la sa-

gesse, que les charmes de l'amitié, & que la beauté de la nature. Par le caractere de la langue Allemande, qui au moyen de l'accent a une quantité marquée, nos Poètes lyriques, ont un grand avantage pour jetter de la variété dans leur versification. Outre les Vers iambiques, trochaïques & dactiliques rimés, introduits dans la Poésie allemande depuis le tems d'*Opitz*, ils ont encore adopté depuis environ trente ans, dans des Vers non rimés, tous les genres de Vers qu'Horace a employés. Aujourd'hui nous avons d'excellens modeles de tout genre dans notre Poésie lyrique.

LES QUATRE SAISONS.

Le PRINTEMS.

JE te salue, divin Printems, Adolescent aimable! O toi qui visites la terre pour la combler de tes bienfaits! viens! depuis long-tems les campagnes contristées t'attendent : viens! les bois solitaires te desirent.

Tu viens : semblables aux zéphirs voltigeans, tu traverses, d'une course légere, les prairies que tu ranimes; & sous tes pas naissent les douces violettes, qui te sourient, ô pere des fleurs!

Tu viens : tu ramenes avec toi les concerts éclatans des bois : le fils aîné de l'an-

née, le galant Mai, le front couronné de fleurs bigarées, suit gaîment ton cortege.

La brillante Aurore, environnée d'une douce lumiere, descend lentement des montagnes, aux acclamations de toute la forêt: elle salue les champs enrichis & les bleds renaissans, que tu éleves pour la faucille du Moissonneur.

Le soleil du midi ne verse pas encore sur nous ses ardeurs brûlantes, ses rayons n'entr'ouvrent pas encore le sein de la terre. La genisse ne recherche pas encore les ombres rafraîchissantes: animée d'une ardeur voluptueuse, elle mugit au milieu du trefle fleuri.

Le troupeau rajeuni, sent ton influence, ô puissant Printems! & bondit gaîment aux bords des ruisseaux. Les torrens l'éprouvent aussi & jaillissent avec plus de bruit, en se précipitant dans les vallées ombragées.

Les pâturages féconds en sont animés, les narcisses altieres, les tulipes royales, ont entendu ta voix. Elles se balancent, s'approchent & se caressent, car tu les as crées pour s'aimer.

D'un vol plus audacieux, la diligente alouette s'éleve dans les airs: elle chante, & ses chants inspirent le contentement au Laboureur. Hélas! elle ne craint pas encore la ruse perfide de l'homme qu'elle ne peut désarmer par la douceur de ses accens,

C'eſt toi qui enſeignes l'art magique de la mélodie au tendre roſſignol dont les accens étonnent les forêts attentives. Ses modulations, touchantes & variées, ſavent pénétrer dans les cœurs & les préparer aux douces impreſſions de l'amour.

Sur une branche délicate de l'aube-épine nouvellement fleurie, il ſe laiſſe balancer par le ſouffle du zéphir, & c'eſt-là qu'il fait éclore ces ſons brillans qui rempliſſent les bois. La Bergere ſurpriſe, cherche en vain à l'appercevoir; mais elle l'écoute en rêvant, & comprend aiſément que c'eſt l'amour qui l'inſpire.

Tu fais briller d'un éclat nouveau les joues des jeunes filles que les grâces ont armées d'un enjoûment dangereux. Le cœur des jeunes-hommes éprouve maintenant les deſirs naiſſans & apprend à entendre les ſoupirs amoureux.

Déjà je vois errer par-tout des regards avides de conquêtes. Je vois des yeux noirs & brillans ſoumettre les plus rebelles; je vois des yeux bleus & languiſſans, charmer ſans effort & triompher de l'indifférence même.

Et moi-même dans la fleur de mon âge; comment n'éprouverois-je pas ton influence! Ah! j'en reſſens toute la vivacité! tu m'entraînes

m'entraînes loin de la ville & de son tumulte insensé ! je te cherche, je te suis dans l'asyle sacré des campagnes.

Je te vois, ô Printems ! je vois la troupe folâtre des Jeux & des ris ; je vois Vénus & son Enfant malin. Les Nymphes dansent avec les Grâces à demi-nues, qui tantôt poursuivent tantôt fuient les Amours.

Couché sous le toît des tilleuls ombragés, je veux te voir chaque jour : je veux me reposer au bord de ce ruisseau, jusqu'à ce que le Sommeil ramené par l'Amour, vienne me surprendre par un songe agréable.

O vous qui connoissez la véritable volupté, vous qui sacrifiez volontiers les plaisirs de la ville à des amusemens plus doux ! Venez ! ce n'est pas pour long-tems que le Printems fugitif visite la terre, jouissez des momens précieux qu'il vous accorde !

Et vous, beautés charmantes, venez aussi ! venez visiter les bruyeres ombragées, où vos jeunes amans soupirent & vous cherchent ! venez, par les roses de votre teint, faire honte à toute la magnificence du Printems, & que tant d'appas, tant de charmes soient le prix des cœurs tendres & soumis.



L'ÉTÉ. A un AMI.

O MON Ami ! qu'eſt devenu le Printems, qu'eſt devenu le céleſte Adoleſcent? Hélas ! pourquoi s'eſt-il ſitôt retiré de la terre ? Depuis long-tems je le cherche & ſon aimable cortege, la troupe enjouée des doux zéphirs.

Je le trouverai peut-être, me diſois-je, dans les campagnes où il folâtre avec les Nymphes : peut-être s'amuſe-t-il à y cueillir des fleurs nouvelles ; mais les campagnes étoient auſſi triſtes que moi.

O campagnes ! le Printems ne s'eſt-il pas retiré dans ſes verts bocages, invité aux danſes des Nymphes & des Dryades ? Là, ſans doute, il oublie le reſte de la terre ! Chênes ſacrés, répétez ſon nom, & ſi vous le recelez dans votre feuillage, agitez vos cimes !

Mais les chênes n'agiterent pas leurs cimes : il n'étoit pas dans leur feuillage. Leur verdure étoit plus ſombre ; ils ſembloient en deuil. Ah ! Philomele, découvre-nous ton tendre amant ! où eſt-il ! Philomele eſt affligée, elle ſe taît.

Je ſoupire : ah ſoupirez avec moi ! gémiſſez, campagnes délaiſſées ! Et toi bocage, entens-moi & répete mes plaintes. Il

s'est retiré ; je ne couronnerai plus desormais ma tête de roses, car depuis sa fuite, elles se flétrissent, elles meurent.

Depuis sa fuite, on ne voit que des jours tristes, enveloppés dans des nuages orageux. La terre l'a vu disparoître, elle commence à sourire avec plus de réserve, & à se dépouiller de ses vêtemens sereins.

On ne la voit plus, la terre, fécondée par la rosée du matin, exhaler de si douces vapeurs. Zéphir ne voltige plus sur les prairies émaillées, ni sur les moissons ondoyantes.

Il est venu, l'Eté, les champs l'ont vu, ce frere redoutable du Printems : ils l'ont vu s'avancer, semblable à un Monarque sévere, qui marche avec une gravité majestueuse : il est aimé, mais il est aussi craint.

Les vallées & les collines l'ont vu : elles l'ont salué avec un respect silencieux. La forêt a célébré le retour du Printems par des concerts harmonieux ; mais ses chants ne se sont pas faits entendre à l'aspect de l'Eté.

La terre se réjouit maintenant ; mais avec plus de retenue : telle une Veuve, dans les bras d'un second Epoux, reçoit avec joie ses caresses, mais elle songe encore aux embrassemens du premier.

Qu'il étoit beau, mon premier Epoux! ah qu'il étoit beau! Ce n'est plus mon premier Epoux qui m'embrasse! celui qui me serre maintenant dans ses bras, n'est pas mon doux ami qui m'a rendue sensible à l'amour.

C'est ainsi qu'elle s'entretient en secret, mais le puissant Amour triomphe de son chagrin & l'excite aux plaisirs. Ainsi la terre se rejouit lorsquelle ressent l'Eté, mais sa joie est moins vive.

L'Eté, ce souverain formidable, fait alliance avec le soleil, qui redouble son éclat, & dont les rayons enflâmés entr'ouvrent les gras pâturages, & brûlent les champs que le Printems avoit ornés.

Les bêtes fauves quittent les campagnes chéries & se retirent dans les forêts voisines : on les voit haletantes & altérées, traverser les plaines & chercher les ruisseaux frais :

Les troupeaux abattus, oublient dans les vergers agréables, la pâture qui faisoit leurs délices : ils cherchent la fraîcheur des ombres. Le bœuf en ruminant, tient la tête baissée, & tout attend avec impatience que le soir arrive.

Le taureau lui-même, épuisé par l'ardeur du midi, ne fait plus retentir la vallée de ses mugissemens, Il voit avec indifférence,

ses genisses couchées autour de lui : il se couche lui-même auprès d'elles, semblable à une montagne qui s'affaisse.

Cependant le soleil, accompagné de tous ses feux, plane dans son midi sur les moissons. Il regne seul dans les cieux : des vents envieux ne poussent point de nuages ennemis devant son disque.

Le bled meurit paisiblement : la faucille à la main, le Moissonneur attend avec impatience. Et cependant la chaleur fait pancher les têtes des fleurs desséchées.

Viens, ô mon ami ! viens, avant que l'Eté se retire ! hâte-toi de voir les campagnes dans leur nouvel aspect ! L'essaim importun des insensés n'y viendra point t'étourdir. Ils ne sentent pas les plaisirs de l'Eté.

Le Moissonneur arme ses mains, & sous ses coups destructeurs, les épis tombent en foule : Tel dans l'orage de la bataille, le tonnerre de la guerre, fait tomber par files des peuples entiers, jusqu'à ce que les morts s'entassent par monceaux.

Le Laboureur rempli de joie, rend grâce au Ciel, par des cris d'allégresse : ainsi le Guerrier ravi pousse des cris de joie, lorsqu'il s'est emparé du butin de l'ennemi. Maintenant il voit venir tranquillement

l'Hiver, & il affronte la disette qui paroît avec lui.

Ami, peut-être aimes-tu mieux, à l'ombre des arbres, te mettre à l'abri des flâmes dévorantes du soleil! viens avec moi dans ce jardin : ce feuillage épais te présente un asyle assuré.

Vois! cet arbre, courbé sous le poids de son doux fardeau, te présente ses branches richement chargées. Il t'invite à goûter de ses fruits délicieux; ami, ne dédaigne pas les dons de cet arbre bienfaisant!

Mais, vois-tu plus loin la vigne entrelacée, s'étendre le long de l'espalier, exposé aux ardeurs du soleil. Que nous annonce-t-elle par ses grappes riantes? Ah quelles délices elles nous prépare!

Viens, mon ami, viens goûter la joie. Dérobe-toi aux affaires, suis la loi du sentiment! viens, jusqu'à ce que des nuages affaissés, s'avançant de l'occident, nous découvrent l'orage, ennemi du jour.

Lorsqu'une légion de corneilles s'élevera autour de nous pour se mettre à l'abri dans la forêt voisine, nous quitterons tranquillement le lieu champêtre, & accompagnés du tonnerre, grondant au loin, nous nous garantirons de la pluie.

L'AUTOMNE.

QUE mes chants te célèbrent aussi, ô bienfaisant Automne, pere de l'abondance! Les vallées te voient & poussent des cris d'allégresse. Elles te voient, ô pere du vin, régner sur tes côteaux fertiles, aux acclamations des Vendangeurs vigoureux.

J'ai chanté le joyeux Printems; couronné de jeunes roses, j'ai chanté ses louanges aux campagnes silencieuses. Retiré au fond des bois frais, j'ai chanté le puissant Eté, & j'ai fui son ardeur dévorante.

Maintenant ma Muse va couronner ma tête de pampres pour te chanter, bienfaisant Automne! Le Cultivateur enrichi t'exalte au milieu du tumulte des plaisirs rustiques.

Ranime toi-même mes chants, & fais qu'ils introduisent dans les ames autant d'enthousiasme que ton nectar délicieux: car le vin inspire le courage & la tendresse, lorsque le connoisseur des plaisirs, lorsque le Jeune-homme sensible le boit.

C'est pour toi que le Printems, semblable à un frere tendre & empressé, cultivoit ces vastes campagnes où tu devois régner. C'est ton retour qu'il annonçoit par ces tendres

fleurs dont l'éclat enchanteur couvroit les germes de la fécondité.

Alors l'Homme champêtre sortoit à l'aube du jour, & se promenant dans la rosée, il contemploit la bénédiction que la nuit avoit fait éclore. D'un regard avide, il comptoit les fleurs des arbres, il sourioit aux charmes du Printems, mais tout son espoir étoit en toi.

L'Eté aime à te servir; ce n'est que pour toi qu'il mûrit les fruits, ce n'est que pour toi que le soleil prolonge sa carriere. Ce n'est que pour toi que l'Eté envoie, dans des nuages féconds, les pluies rafraîchissantes.

Maintenant sois-nous favorable, charmant Automne, toi qui tantôt le front serein, te montres aux campagnes, dans l'éclat de la jeunesse, & tantôt, te revêtant d'un voile sombre & terrible, planes au milieu des nuages sur les prairies que tu inondes.

Maintenant sois-nous favorable, charmant Automne, ne cache pas sous les nuages le tendre sourire de ta belle face : ne te fais accompagner dans nos champs que par le doux zéphir; éloigne de toi les vents orageux!

Laisse, laisse encore aux beautés timides

le plaiſir d'habiter ces retraites, ces aſiles témoins de leurs jeux folâtres, lorſque, couronnés de fleurs, elles danſoient ſur le gazon & ſe précipitoient dans les bras des jeunes-hommes pour s'en échapper ſoudain.

Ces arbres, ces berceaux peuvent encore prêter leur ombre à l'amant heureux; il peut, dans nos vergers, cueillir des fruits mille fois plus doux encore que ceux que tu lui as offerts.

S'il veut en choiſir pour ſon amante, c'eſt l'amour lui-même qui lui dicte ſon choix; & ſi c'eſt elle qui les lui préſente, mille baiſers amoureux ſont la récompenſe de ſa main bienfaiſante.

Queſt-il de comparable aux jours de plaiſirs qu'un ſoleil tempéré a parés pour toi, doux Automne, d'une délicieuſe ſérénité? Tes zéphirs alors ſe pourſuivent & ſe careſſent en traverſant les campagnes.

Les Belles ne te fuient plus, ô Soleil! elles te vont chercher dans les jardins: là, tu leur ſouris, là tes rayons adoucis, baiſent amoureuſement leur gorge ſans défenſe.

Envain une armée de nuages envieux combat le ſoleil, & répand l'ombre nocturne ſur les guérets. Elle combat ſans ſuccès: il triomphe. Les ombres craintives fuient ſoudain devant ſa tête victorieuſe.

D'un air tranquille & pensif, accompagné de tout le cortege des Muses, un Poète traverse la vallée riante : tel que *Tompson* qui a visité la nature dans tous ses aspects & qui a chanté tous ses charmes.

Tu vois le Poète, ô Automne, tu es attentif à ses chants, aux chants pleins d'enthousiasme de ton favori. Tu le remercies par un doux tressaillement ; tu frémis dans le feuillage des arbres, tu murmures dans les ruisseaux serpentans ;

Jusqu'à ce que le soleil fugitif, se cache derriere les bocages. Le pere du jour sourit encore une fois aux vallées, & fuit comme une beauté modeste fuit les embrassemens d'un amant.

Des portes de l'orient, la lune au front d'argent, considere en silence les vastes campagnes. Elle s'avance accompagnée des planettes ; mais il n'en est point qui soit plus qu'elle affectionnée à la terre.

Toute la nature se taît maintenant, rien ne trouble le saint silence qui y regne, à moins qu'un jeune-homme amoureux ne fasse entendre ses complaintes. Rempli de mélancolie, il gémit sur la rive d'un ruisseau solitaire, où il enfante des fantômes sinistres.

Protégé par la nuit, le cerf avec sa compagne, accourt sur ses côteaux chéris. Là il est sans crainte & il se repaît avec délices

dans les champs de son ennemi qui s'est endormi, fatigué de le poursuivre.

Veux-tu chanter, ô Muse! les plaisirs sanguinaires de la chasse, inventés par quelque Guerrier oisif? Veux-tu chanter, aux sons farouches du cor-de-chasse, retentissant dans l'épaisseur des forêts, ou aux aboiemens terribles des chiens, ces cruels plaisirs.

Ah, n'immortalise pas les cruautés de l'homme, qui par ses meurtres, s'est rendu le tyran de la création : l'homme a eu l'audace de rompre la paix qui réunissoit les créatures, avant qu'elles fussent exposées à ses persécutions.

Il excite par ses horribles clameurs, le sanglier pacifique, dont la noble fureur qui l'enflâme, devient souvent funeste à son ennemi. A la mort d'un cerf timide, il pousse des cris de joie, & décore ses murs de son bois.

Il attire dans des filets perfides la tendre espece des oiseaux; il égorge les chantres des bois : il les égorge par milliers pour sa table sanglante; l'épervier est moins cruel que lui.

Non, ma Muse, ne chantes pas ces cruautés! Du haut de ses côteaux rians, le Pere des vignobles demande tes chants. Là, tout éclate d'allégresse; car désormais la bonté du Ciel a couronné toutes nos espérances.

Les Vendangeurs, accompagnés des Vendangeuses, poussent des cris de joie; le jour leur échappe trop-tôt. Ils amassent, ô fécond Automne, ils amassent avidement tes dons, encouragés par l'exemple de leurs Belles.

Un Vendangeur robuste, dérobe des baisers sur les joues colorées d'une jeune fille; il la presse avec joie sur son cœur palpitant, & il rit, en voyant de loin son rival dont les yeux étincellent de jalousie.

Enivré de son vin, le Dieu du pampre s'en retourne au crépuscule du soir en poussant des cris d'allégresse. C'est ainsi qu'il s'en retournoit jadis de la fête annuelle, & qu'il trouva la fille de Minos abandonnée.

Il te trouva, ô Ariadne, sur un rivage inconnu, où ton infidele Thésée t'avoit laissée endormie. Il ne fut point assez cruel pour passer outre. Il commanda aux tigres légers de suspendre leur course: ils s'arrêterent à la voix de leur maître.

Alors il s'approcha de toi; il plaignit tes malheurs & parut les partager; il essuya les larmes de tes joues par ses baisers, il te reçut, ô Déesse, sur son char divin: dès ce moment tu ne soupiras plus pour Thésée.

L'HIVER (1).

RECEVEZ-MOI, campagnes ſacrées; après une trop longue abſence, recevez-moi dans votre ſein paiſible. Je ſoupire après vous, quoique vos ſurfaces dépouillées ſoient engourdies ſous les traces terribles de l'Hiver.

Quoique la voix du plaiſir, avec les chants du Printems, ne reſonne plus ſous les verts boſquets : quoique le zéphir folâtre, ne voltige plus ſur les dons de Cérès, ni dans le feuillage du pommier chargé de fruits.

Aſſez & trop long-tems, j'ai été privé de ton aſpect divin, ô ſoleil vivifiant, & de ton haut éclat, ô Ciel ſerein. Recevez-moi campagnes ſacrées, je ſuis las de la ville & de ſes triſtes plaiſirs;

Je ſuis raſſaſié, de ſes feſtins inſenſés qui conſument les jours & les nuits? C'eſt-là que la joie languit; on bâille, on s'endort, à moins, qu'excité par la coupe profanée, l'eſprit faux n'anime des railleurs inſipides.

Dans l'impatience qui me guide, je vole

(1) Ce morceau, quoique verſifié ſur le même rhytme que les précédens, n'eſt pas de M. *Cramer*.

vers vous comme un captif, qui, après avoir rompu ses fers, fuit de sa sombre prison. Mon œil bénit la clarté de ce jour; & toi, ô soleil bienfaisant! il boit à long-trait ta lumiere restaurante.

Mon sang circule avec plus de legéreté; mon cœur se dilate & sent l'influence d'un air plus pur. Je respire, je sens renaître en moi une nouvelle vie! l'Amitié consolante me reçoit dans ses bras & son sourire déride mon front.

O Hiver! qu'est-ce qui égale le vêtement lumineux & la blancheur éclatante dont tu couvres la terre? L'œil s'arme envain pour fixer ta splendeur, il recule & il en est ébloui.

Et le soleil victorieux lance sans obstacle ses rayons sur ce vêtement lumineux qui les reçoit avidement, & qui, embelli par leur lumiere, les renvoie avec un nouvel éclat.

Les forêts sont ensevelies dans le repos. Il y regne un vaste silence, & un calme profond en a écarté le bruit. Rarement on entend le ramage de quelqu'oiseau solitaire, qui, errant à l'avanture, cherche sa nourriture dans la neige.

La hâche soulevée pour la destruction retentit horriblement: sous ses coups redoublés tombe un arbre antique, qui va ré-

chauffer par son feu bienfaisant le fils, après avoir souvent reçu le pere sous son ombre épaisse.

Assailli par l'Aquilon qui traverse en mugissant les forêts, chaque arbre se courbe & gémit. Il gémit & secoue la neige de ses bras étendus, sur les arbustes ses enfans.

Que cette parure des arbres est belle! Avec quelle magnificence voit-on briller le cristal suspendu à leurs branches. Le soleil ne sauroit le fondre, quoique ses rayons pénétrent de toutes parts dans le bois dépouillé de son feuillage.

Cependant plus beau que jamais, le pin, conservant sa verdure, éleve sa tête altiere au-dessus du reste des arbres : sa chevelure verte que le froid de l'hiver n'a pas décolorée, se montre dans une jeunesse nouvelle au milieu de la neige éblouissante.

Le fleuve qui n'aguere rouloit ses flots avec tant de fierté à travers la plaine, & qui, dans son cours incertain, paroissoit souvent infidele à sa rive fleurie : ce fleuve aujourd'hui oublie de couler & porte patiemment sur son dos cuirassé, l'homme, le cheval & le chariot.

Et un peuple d'Audacieux, arme ses pieds dispos, il vole à la descente du fleuve endurci : Tel ci-devant un navire voguoit à

voiles déployées vers l'embouchure du fleuve, vainement poursuivi par nos regards.

Qu'au milieu de ces divertissemens de l'Hiver, le jour s'échappe avec rapidité ! Je regarde, plein de surprise, ces spectacles, jusqu'à ce que le silence solitaire de la soirée me rappelle avec mes amis à de nouveaux plaisirs.

Ils nous rappellent auprès de la cheminée rustique. Là une chaleur, plus benigne que celle des foyers économes de la ville, nous pénétre. Assis tranquillement avec mes amis, nous formons un cercle à l'entour.

Nous discourons : notre entretien est l'amitié, notre amusement un esprit gai & ingénu. Jamais la rampante médisance avec son souris perfide, n'a osé paroître dans notre cercle.

Mais toi, vive plaisanterie, toi avec ton compagnon le fin badinage, tu ne crains pas d'entrer dans mon humble maison des champs. Tu t'établis au milieu de notre assemblée; & malheur à tout vice, à tout ridicule s'il tombe entre nos mains.

Cependant la contrée d'alentour est ensevelie dans le silence. Le calme habite le village & la maison, à moins que le cheval fougeux ne hennisse dans l'écurie voisine, &

que, secouant sa criniere & frappant du pied, il ne demande à manger.

Souvent la lune gracieuse, environnée des étoiles son cortege, attire dans le jardin nos pas audacieux : alors le Ciel majestueux, avec ses mondes innombrables, nous regarde dans un silence solemnel.

Que mon œil ne se lasse jamais, ô Ciel, de t'admirer ! toi l'édifice & le siege de ton maître ! Que mon oreille ne se lasse jamais de t'entendre, ô Héraut du Créateur, lorsque tu le chantes par des cantiques harmoniques.

Quand est-ce que ma vie s'écoulera toujours d'une maniere aussi tranquille, aussi heureuse, sans cesse consacrée à la méditation & à l'amitié? Jusqu'à quand, ô soirées solemnelles de l'hiver, me serez-vous ravies, à moi, à ma Muse & à mes amis ?

Si mon destin m'exauce & qu'il veuille me bâtir une demeure dans ces campagnes fortunées, pour moi & pour ma Daphné : avec quelle reconnoissance, je recevrai, aux côtés de celle que j'aime, l'Hiver solitaire dont l'aspect fait trembler l'habitant oisif des cités !

Que le jour s'échappe avec vîtesse! Car chaque heure s'écoule imperceptiblement dans des occupations utiles. Qui peut compter les heures rapides? Et toi, Amour, tu leur

prête des aîles, & les sentimens que tu fais naître, les sanctifient !

Que le jour s'échappe avec legéreté. Le soleil nous voit & se réjouit : il voudroit s'arrêter plus long-tems avec nous. Mais il est obligé de se hâter. Le soir le poursuit, le soir notre confident & l'ami de tous les amans.

Heures précieuses ! ici vous ne m'êtes point ravies par les importuns. Les plaisirs les plus purs vous remplissent entierement. Je te salue, ô solitude ! dans la compagnie de ma Daphné, tu combles de joie chaque minute.

Lorsqu'elle est occupée des travaux de son sexe, ses doits courent rapidement sur son ouvrage qu'elle interrompt souvent pour me donner des baisers. Recompensé par ses applaudissemens & même par ses caresses, je suis assis, & je chante l'amour & l'amitié.

Dans notre retraite, nous ne manquons pas de société. O vous, mes amis, vous êtes tous les jours l'objet de nos plus chers entretiens. Nous répétons toutes les hymnes que vous avez chantées à l'amour, à l'amitié & à la vertu.

Quelquefois un desir, inspiré par l'affection, conduit dans nos bras un de nos

chers amis, voituré dans un traineau léger. Que nous sommes heureux! Ici on ne voit point de *visiteur* importun, ni personne qui ne soit de nos amis.

Il est vrai que quelquefois d'un pied profane, un visage humain franchit le seuil de la porte avec un ami; mais il se trouve déplacé. O toi, mon humble chaumiere, ne loge jamais les sots, ne reçois jamais le fat ni le méchant!





Pensées sur la cloture de l'année 1759 (1).

....Quis talia fando
Temperet à lacrymis ?

Æneid. II.

Tu vas donc te plonger dans la vaste mer des tems passés, année féconde en malheurs, en meurtres, en désastres. Ah ! puissent s'y perdre dans un oubli éternel les derniers vestiges des plaies que l'humanité a reçues, des maux qu'a souffert la vertu opprimée !

Qui pourra compter combien dans ton cours infortuné l'innocence à versé de larmes ! combien de fois dans une guerre cruelle la soif barbare du carnage a fait répandre un sang qui crie encore vengeance !

Hélas ! quel douloureux spectacle, quelle effroyable scene s'ouvre à mes regards ! O Allemagne, ô ma patrie, je vois la fureur de tes propres enfans te remplir de meurtre & de pillage ; je vois de cruels assassins faire briller pour ta ruine le fer destiné à te protéger.

La force éleve sa tête menaçante : l'effroi

(1) Ce morceau, tiré du Journal étranger, Juillet 1760, a été attribué à M. *Cramer* ; il peut être considéré comme une Ode Pindarique. Les stances & les vers en sont libres, mais ces derniers sont tous iambiques & rimés.

& la dévastation marchent à sa suite..., Quelle tristesse, quel deuil dans cette plaine, où les moissons & les fleurs, flétries, languissantes, sont foulées aux pieds par des étrangers! L'espoir du laboureur, le fruit de ses soins assidus, n'échappe aux flâmes dévorantes, que pour tomber sous une faulx destructive.

Le Villageois qui se voit entouré d'assassins impitoyables, fuit à demi-nud de sa chaumiere, qui déjà commence à brûler. Il court chercher un asile dans la forteresse, dont les murs élevés ne lui donneront qu'un court répit: car bientôt, si le destin irrité l'ordonne, & si l'Ange de la mort, planant sur cette cité malheureuse, fait tonner contre elle un airain foudroyant, elle écrasera sous ses tours immenses, ceux qui les avoient prises pour réfuge.

Semblable à la contagion rapide qui frappe les troupeaux bondissans, ou tel que la gelée du Printems qui desséche les fleurs naissantes, le sort de la guerre flétrit en un instant la couronne de la prospérité, & détruit l'édifice précieux d'un bonheur qu'un siecle de travail avoit eu peine à former. Le Cultivateur infortuné n'a fait que détourner ses regards, & déjà il ne reste plus les moindres vestiges de sa fortune passée. On

diroit que la dévastation regne depuis longtems dans son héritage. Il voit les fruits de son industrie, confondus dans un désordre affreux, servir d'offrandes au Démon des combats ; il le voit & gémit. Il se lamente, il traîne une vie languissante, jusqu'à ce que le désespoir ou la faim en termine le cours.

Là, dans le fort de la mêlée, tombe le dernier rejetton d'une tige illustre, un jeune guerrier plein de courage, l'espoir de sa famille & de sa patrie. Il est bientôt suivi de ses assassins, qui, renversés à leur tour dans des flots de sang, frémissent encore de rage, & expirent dans des pensées de meurtre & de vengeance....

Muse, arrête, éloigne-toi de ces champs abreuvés de sang, détourne tes regards de ces objets d'horreur. O Muse, garde-toi de chanter le jour du combat, ce jour de la colere céleste ; ne prostitue pas ta voix aux louanges du vainqueur. Qu'un autre en vers fastueux transmette ses exploits à la postérité. Mes chants, dussent-ils en acquérir une gloire immortelle, ne se plieront jamais à la vile adulation, & jamais je ne profanerai l'autel des Muses, en y offrant aux tyrans un encens criminel.

Que le peuple entende stupidement ces noms fameux qui parcourent notre hémis-

phere. Si la trompette les annonce; si des Poètes flatteurs répétent que tel a conquis une Province, tel autre a défait une armée: combien de ces hommes orgueilleux, enivrés de succès & de gloire, seront un jour nommés avec horreur par la postérité! Alors lorsque le tumulte des armes sera appaisé, & qu'ils seront jugés dans le silence, la vérité les appréciera sur le mérite de leurs actions, & ne taira ni leurs vices, ni leurs foiblesses.

Qui est-ce en effet qui menace le monde d'une horrible destruction? qui le remplit de désordre & de carnage? Par qui les mains de cette multitude sont-elles armées?.... Eloignons le fantôme de la politique: que son faux brillant ne fascine plus nos yeux. O passions dévorantes, c'est à vos feux que la discorde allume son flambeau. Orgueil impérieux, barbare *égoïsme*, livide envie, desir implacable de la vengeance, c'est chez vous seuls que les hommes puisent ce qu'ils appelle droit-des-gens, de défense ou d'offense légitime. Fuyez, cachez-vous, pour ne reparoître jamais sur la surface de la terre; vous êtes la source de tous les maux, vous êtes le fléau du monde (1).

(1) Hoc fonte derivata clades, in patriam Populumque fluxit.

Hor. L. 3. Od. 6.

Cependant s'il est un héros, qui, forcé de prendre les armes, marche à regret au temple de la gloire; qui loin de se laisser entraîner par les séductions d'une ambition turbulente, déteste des lauriers souillés de sang; qui ne ferme point son cœur à la voix de l'humanité, ni son oreille aux cris de la misere; ennemi de la cruauté qu'il sait toujours arrêter; ami des malheureux qu'il console par sa bienfaisance; humble dans le succès; dans le sein de la victoire, triomphateur de lui-même;enfin dont la main terrible à celui qui résiste s'étend pour protéger celui qui s'est soumis. Alors je m'écrierai: « Ce Héros mérite véritablement la renom- » mée de la vertu! Son image sacrée brillera » à jamais dans le temple de l'Eternité ».

Devant celui dont l'entendement infini embrasse le passé, le présent & l'avenir, nulle pensée ne peut être cachée. O Dieux de la terre, il lit aussi dans le plus secret de vos cœurs. Ne voulez-vous jamais être que les instrumens de la colere céleste? Ah! plutôt, en affermissant les fondemens du repos public, rendez-vous l'image de la bonté divine. Que votre puissance ne se signale plus que par l'étendue de vos bienfaits. Quittez, quittez ces armes meurtrieres; venez recueillir nos louanges & nos bénédictions, en nous rendant la paix.

Et

Et vous, aimable Paix, revenez pour le bonheur de l'humanité : elle étend les bras, soupire, & vous appelle. Assez long-tems la cruelle Discorde a regné sur la terre. Ne souffrez plus que sa rage en trouble la tranquillité ; arrachez le monde à son pouvoir barbare. A l'ombre de vos oliviers chéris, le repos & l'innocence vont resserrer leurs liens sacrés. Tout ce qui respire se rejouira d'un si grand bonheur & ce bonheur sera durable.

(1) « On ne verra plus les Nations s'élever » contre les Nations, ni des Guerriers furieux se mesurer par des regards menaçans. Les champs ne seront plus couverts » d'un acier éteincelant, & les trompettes » d'airain n'exciteront plus au carnage. Mais » des lances devenues innutiles, se courberont en forme de faulx, & le large cimeterre se changera en soc de charrue ».

(1) No more shall Nation against Nation rise,
Nor ardent Warriors mat writh hatefull eys
Nor fields with gleaming steeal be covered
The brazen trumpets shall kindle rage no more
But uselefs lames into sithes bend
And the broad falchion in a plow share end.





ODES

DE M. UTZ.

M. *Utz* est né dans le Marggraviat de Brandebourg-Anspach où il occupe maintenant la place de Secrétaire du Gouvernement ; il a fait ses études à Halle, & c'est-là qu'il a lié avec M. *Gleim* une amitié que le tems n'a fait que cimenter. Dès 1749 il a donné un Recueil d'Odes & de Chansons qui a fait concevoir de lui la plus haute opinion : mais ce qui a mis le sceau à la réputation dont il jouit parmi nous, ce sont ses Odes philosophiques qu'il a publiées depuis. A la sublimité du génie, M. *Utz* joint la douceur des mœurs ; la plupart des gens de Lettres qui fleurissent aujourd'hui en Allemagne, se font un plaisir & une gloire de son amitié & de sa correspondance. La Muse de ce Poète a célébré par les accens les plus touchans la perte de deux de ses illustres amis, de M. le Baron de *Cronegk* & de M. de *Kleist*. Elle ne s'est jamais déshonorée par l'adulation ; elle ne chante que la vertu, que l'amitié, que la volupté pure : elle poursuit, avec

une noble liberté, les vices jusque dans les palais des Grands.

On sent la difficulté qu'il y a de transporter dans une autre langue les beautés d'un Poète lyrique, chez qui on admire l'heureux choix du rhytme & l'harmonie de la versification. Il est impossible de rendre dans une traduction en Prose, les beautés mécaniques de la Poésie; ainsi les talens de M. *Utz* ne peuvent se montrer dans cette foible Copie que par la noblesses des images & par l'esprit philosophiques de ses Poèmes. Du reste, ces Odes paroissent ici pour la premiere fois, à l'exception de deux que j'ai données autrefois dans le Journal étranger, Avril 1761.



A la MUSE *Lyrique.*

QUELLE fureur inconnue, m'élevant sur les aîles audacieuses de l'Ode, m'emporte loin de l'onde paisible qui coule au pied de l'Hélicon, & loin de ses collines revêtues d'un laurier toujours vert!

Je fuis les régions des Mortels: je m'élance à des hauteurs immenses: voyez l'oiseau de Jupiter *haleter* derriere moi, honteux de ne pouvoir me suivre.

Muse dont le vol hardi s'écarte souvent, mais ne s'égare jamais, conduis mon essor dans des régions où l'harmonie des spheres frappe mon oreille ravie !

Tantôt tu me conduiras jusqu'au sein brûlant de l'astre qui nous éclaire, tantôt, accompagné de la Prêtresse de Bacchus, je pénétrerai avec toi dans ces bois sacrés, où aucune Muse n'a encore frayé de routes, où des astres nouveaux frappent nos regards.

O Muse, quand tu guides mes pas, & quand Bacchus m'appelle qui pourroit m'intimider ?... Dans quel antre éloigné, les accords de ma lyre réveilleront-ils les échos endormis !

Je ne veux point chanter le tumulte de la bataille, ni l'arêne jonchée de cadavres, ni la Victoire couronnée de laurier & couverte de dépouilles sanglantes : je ne veux chanter que le plaisir.

Hélas ! ces tems ne sont plus, où dans le sein de la joie, la Muse, couronnée de laurier comme son Héros, buvoit le nectar à ses côtés, & le faisoit briller d'un éclat immortel :

Tel est l'éclat dont brille l'Aurore, lorsque pour respirer la rosée du matin, elle s'arrache des bras de Thiton, & que, répandant un doux éclat dans la voûte azurée ;

elle laisse tomber ses regards du haut de l'Olympe.

Toute cette légion d'Astres qui forme le dernier chœur de la Nuit, ne jette plus qu'une lumiere foible, & bientôt se dissipe à son aspect : le jour naissant se réveille : l'ombre & le sommeil disparoissent sur la terre.

L'ALLEMAGNE désolée.

JUSQUES à quand la Germanie déchirera-t-elle de sa propre main ses entrailles ? jusques à quand une nation indomptable, se subjuguant de ses propres armes, préparera-t-elle des triomphes à ses ennemis jaloux.

Les rives du rapide Danube, les campagnes où l'Elbe & le Mein roulent plus lentement leurs flots argentés, retentissent partout de cris terribles & lugubres ; & toi, dont les ondes chéries se mêlent aux sources de ton Nectar, ô Rhin, tes côteaux chargés de pampre, sont souillés par le meurtre & le carnage.

Chaque plaine, chaque rivage porte l'empreinte de nos fureurs. Où le sang Allemand n'a-t-il pas coulé à grand flot ! Hélas ! ce

n'eſt pas pour la gloire de l'Allemagne que ce ſang a coulé !

O Allemagne ! de qui n'es-tu pas devenue l'eſclave ! Des armées innombrables ſont nourries dans ton ſein : la deſtruction trace leurs ſentiers, & le luxe inſolent acheve de conſumer ce qui reſte à l'indigence.

A l'aſpect des farouches Guerriers les plaiſirs prennent la fuite : & ces bocages fleuris où jadis le Berger, couché ſur le ſein de ſa Bergere ſoupiroit des airs amoureux, hélas ! ils ſont devenus l'aſyle du crime & de la fureur.

L'Aigle demeure ſpectateur oiſif ! Déſarmé, apprivoiſé par de perfides careſſes, il ſe livre à un lâche repos ; ſon courage ne l'enflâme point aux cris de tant de Provinces déſolées.

O ignominie ! ſommes-nous donc vos deſcendans, ô Germains de ce tems plus heureux, où nos ancêtres, nourris dans le ſein de la liberté, craignoient moins la mort que les fers peſans de la ſervitude !

Affoiblis par le poiſon des mœurs efféminées, énervés par les plaiſirs diſſolus, nous voulons être les deſcendans de ces hommes reſpectables, qui barbares, mais libres, combattoient en Héros pour d'arides forêts !

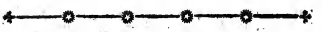
Pour ces forêts où leur renommée vole

encore autour des chênes couverts d'une mousse antique, de ces chenes, témoins de leurs victoires, lorsque leurs bras d'airain triomphoient de l'impérieux, de l'orgueilleux Romain.

Nous dormons, tandis que la Discorde veille & qu'elle secoue son funeste flambeau : environnée de Furies, elle se traîne sans cesse sur les pas de Bellone qu'elle a conduite dans nos contrées.

La perfide! pour envenimer nos cœurs fait siffler à nos oreilles ses affreux serpens, & s'il ne paroît point d'Arminius pour s'opposer à ses fureurs, elle érigera un monument honteux dans la patrie même d'Arminius.

Mais à quels dangers vais-je m'exposer? O Muse! dans ces tems de servitude, garde-toi d'entonner les airs belliqueux d'Alcée, le fléau des Tyrans : monte ta lyre sur un mode plus doux, & ne chante que les jeux & les ris.



Le Sage à la Campagne

Bois chéris, ombrages délicieux, campagnes riantes, décorées de toute la pompe du Printems! Un destin favorable, m'arrachant au tumulte de la ville, me ramene dans vos retraites fortunées : c'est-là seu-

lement, c'est-là qu'après tant d'heures de travail & d'ennuis, je trouve enfin le repos qui rit au Sage dans le sein de la nature.

Je me sens renaître, je commence à revivre, depuis que, loin du Riche présomptueux, je puis respirer ici en liberté. Que ceux qui aspirent aux honneurs rampent servilement au pied de l'aveugle faveur; pour moi je ne deviendrai jamais un Grand; je sais trop peu l'art de m'avilir.

Laissons au stupide vulgaire les fureurs de l'ambition: qu'affamé de richesses, il gémisse sous le joug des affaires! Jamais, jamais je ne fléchirai le genou devant la tyrannie! Laissons ces forçats se disputer & leurs rames & leurs fers.

Brillante chimere! vaine fumée de la gloire! jamais je n'acheterai tes biens factices par des maux réels. Je veux, que docile aux leçons de la sagesse, mon esprit soit calme comme les eaux de cet étang, & que, dans la jouissance des plaisirs, il soit aussi paisible que ces innocens agneaux qui bondissent sur le trefle fleuri.

Voyez, comme l'Aurore, couronnée de roses, s'avance au dessus de ces côteaux verdoyans! les zéphirs la rafraîchissent en agitant leurs aîles embaumées. Mille nouvelles fleurs, naissant sous ses pas, ornent leur sein de la rosée du matin. Comme

Flore folâtre dans ces agréables campagnes! L'alouette sortant des moissons humides, s'éleve & chante dans les airs.

A l'ombre de ces hêtres élevés prés de ce ruisseau qui gazouille en fuyant à travers les prés fleuris, je vois la Muse s'avancer vers moi, & ses chants me ravissent de joie. Elle chante aux accords de sa lyre dorée, tandis que sa longue chevelure flotte sur ses épaules.

Mais quels sons plus touchans encore, lorsque qu'assise à l'ombre d'un bosquet de rosiers, elle enfle ses tendres chalumaux: l'amour accourt lui prodiguer ses caresses, & chaque son, ravit son oreille attentive. Il essaye d'en former à son tour: l'instrument resonne foiblement sous sa main enfantine.

Allez, vous qui n'aspirez qu'aux richesses! allez chercher des plaisirs que mon cœur dédaigne! n'épargnez ni crime ni trahison; moissonnez où la Veuve a semé! afin que quand vous étalerez le faste & les richesses, le stupide vulgaire soit assez vil pour vous porter envie.

Sans cesse les pâles soucis se traînent à la suite des richesses: ils pénetrent, tels que de fougueux Aquilons, jusque dans l'intérieur de vos palais. Le doux sommeil fuit vos superbes demeures, il voltige auprès des

ruisseaux argentés, il aime le souffle des jeunes zéphirs.

Il me suffit de posséder un cœur pur & tranquille, mon seul nécessaire, &, s'il se peut, un ami sage, & une amante naïve: il me faut encore cet asile agréable, où, sans les embarras du superflu, je chante, je badine, j'aime & je dors.

La VOLUPTÉ.

C'EST ici, c'est dans ce bosquet que mollement étendu sur le sein embaumé de Flore, j'attend la plus charmante des Muses! Ah! pourquoi se dérobe-t-elle à mes desirs! Mais elle vient, elle vient! déjà j'entens retentir au loin dans les airs les sons harmonieux de sa lyre.

Mortels qui accusez le destin, lorsque le repos que vous poursuivez, fuit loin de vous, c'est envain que vous le cherchez parmi les épines où vous entraîne souvent la sombre Philosophie. Eh! quel plaisir prenez-vous à tourmenter votre esprit? Sachez être heureux, écoutez la Volupté qui vous appelle.

Non cette Volupté que recherche le vulgaire qui dans sa joie brutale ne consulte

jamais la raiſon, & qui profane tous les plaiſirs par les excès : mais celle que la nature nous offre & que la ſageſſe approuve.

Je la vois : ſon front ſerein eſt couronné de roſes : ſes doux regards lancent le plaiſir, mais le plaiſir le plus pur & le plus inaltérable. Elle rend aimable juſqu'au fougueux Bacchus, qui folâtre à ſes côtés avec une des Muſes.

Toujours la joie la couvre de ſes aîles dorées, même lorſque la fortune ſe retire. Non, il n'eſt point d'affreux déſerts, il n'eſt point de rochers arides où il ne fleuriſſe encore quelque roſe pour la Volupté. Sa préſence fait taire l'impétueux Borée ; le ſeul zéphir murmure autour d'elle.

Eh ! comment tout ne s'empreſſeroit-il pas de te rendre hommage, toi qui ſeule rends les Mortels heureux ? Le chagrin pâle & rongeur eſt enchaîné à tes pieds : tu domptes les deſirs dévorans, qui ſans toi régneroient en deſpotes.

Ainſi, lorſque l'Aquillon ſecoue ſon noir plumage, & qu'il promene ſes fureurs ſur la mer, l'Océan ébranlé juſque dans ſes fondemens, & couvert d'un écume blanchâtre, s'élance juſque dans les nues : une nuit profonde voile l'œil brillant du firma-

ment, & le vaiſſeau tourmenté s'égare, échoue & périt.

Telles les paſſions que la nature bienfaiſante à miſes au fond de nos cœurs, lorſqu'elles nous agitent avec violence, obſcurciſſent la lumiere ſacrée de la raiſon: la juſtice, l'humanité, toutes les vertus ſont foulées aux pieds ſans pudeur, mais non pas ſans remord.

Les furies, dont les ſanglantes mains font ſans ceſſe retentir leur fouet vengeur, pourſuivent l'eſclave des plaiſirs juſque dans ſes palais de marbre, où il dévore ſes biens preſque toujours injuſtement acquis. Son œil s'endort; mais le remord veille & rend ſon ſommeil plus affreux que la mort.

Bonheur funeſte! vie odieuſe! Tous les tréſors de l'univers compenſent-ils un pareil ſupplice? La vraie félicité, celle qu'accompagne la prudence, celle que le repentir n'empoiſonne jamais: voilà l'unique objet des vœux & des ſoupirs du Sage. Dieux! conſervez-moi la ſanté du corps & de l'eſprit, & vos bontés auront aſſez fait pour moi.

Malheureux que vous êtes! pourquoi offenſez-vous la nature, en créant des beſoins qu'elle ne donne pas! Ne puis-je donc pas me raſſaſier & rire avec mes amis, quoique

ma table n'étale point le faste des Monarques? Le vin n'est-il délicieux, n'étanche-t-il la soif & ne ranime-t-il les sens que lorsqu'il est versé dans des coupes d'or?

La fortune dispense les richesses : elle en comble les insensés. La sagesse dispense le bonheur & nous enseigne le mépris de l'or: elle nous apprend à vivre heureux, tandis que mille soucis tourmentent au sein de l'opulence le favori de Plutus. Etre en effet ce que mille autres cherchent à paroître: voilà le vrai bonheur, bonheur digne du Sage.

TEMPÉ.

QUELLE force secrete réveille mes chants assoupis? je ressens l'empire des Filles de la sagesse! Quel feu impétueux embrâse mon sein, & verse dans mon ame la fureur de l'ivresse!

Est-ce une agréable illusion? Quelle vallée délicieuse m'invite à me reposer sur sa molle verdure, & à respirer ses vapeurs embaumées? Comme les échos réveillés resonnent dans les antres de ces montagnes! Les oiseaux font retentir les airs de leurs chants amoureux!

C'eſt ici que Zéphir pourſuit Flore à travers les frais bocages : les ruiſſeaux d'alentour font entendre le plus agréable murmure : le doux ſommeil & les ſonges légers voltigent ſous les arbres. Région enchantereſſe ! c'eſt toi, ô céleſte Tempé, c'eſt toi que je vois !

C'eſt ici, où le Pélion, où l'Olympe, ſiege des Immortels, s'élance du ſein de ces prairies couvertes de troupeaux, & va ſe perdre dans les nues : à l'ombre de ces verts lauriers, je vois briller, comme un lac limpide, le Penée, qui traverſe l'émail de ces vallons.

Les Muſes, les Muſes elles-mêmes viennent ſouvent viſiter cette délicieuſe contrée. Là, je vois Thalie cueillir des roſes armées de leurs épines : la fineſſe perce dans ſes regards, & ſa bouche eſt animée d'un ſourire qui fait le ſupplice des ſots.

Et celle qui folâtre à ſes côtés ?... N'eſt-ce pas Clio, dont la robe légere flotte négligemment, & ne brille point par l'éclat de l'or ? Jadis l'immortel la Fontaine, chanta ſur ſon ſein les tourmens de l'hymen & les plaiſirs de l'amour.

Mais toi, ô Uranie ! tu erres ſeule à travers les vallons & les bocages ! Ta lyre ſacrée repoſe ſous un paiſible berceau, juſqu'à ce que ton eſprit ſe dégageant de cette

vile poussiere, prenne son essor vers le Ciel dont il tire son origine.

D'un vol rapide tu t'éleves jusqu'aux Cieux, tu pénetres dans le terrible attelier, où se préparent ces foudres vengeresses, dont s'arme Jupiter lorsqu'il veut châtier les coupables Mortels.

Elevée sur les cimes azurées, tu vois briller la terre d'un éclat argenté. Tantôt ton essor te transporte hors des limites de notre tourbillon, & dans l'empire où régnent d'autres soleils.

Dans ces contrées de lumiere, où tes regards perçans se promenent sur des mondes étrangers, la terre ne te paroît qu'un atôme. C'est-là, conquérans du monde, que vous ne pouvez porter vos armes victorieuses ! c'est-là le désespoir de votre orgueil.

Essor divin ! ah ! mes aîles ne sont pas assez fortes, ô Muse, pour te suivre sur le sentier de Newton ! Je veux chanter à l'ombre des humbles bocages, où Erato se repose ; & folâtre avec les Amours.





La vraie GRANDEUR.

A M. GLEIM.

Le feu dont Juvénal fut animé, brûle encore dans mes veines : l'indignation a monté ma lyre sur le mode le plus austere. Eh quoi ! les préjugés d'un peuple stupide, usurperoient-ils l'empire de la raison !

Sois mon juge, ô Gleim ! le peuple n'est pas fait pour juger, toi qui embellis la raison des prestiges de la Poésie, & qui joins aux grâces de l'agrément la noblesse des sentimens.

Vois cet homme superbe, qui heureusement téméraire, éleve sa tête au dessus de ses semblables ! par combien de bassesses, par combien d'humiliations n'a-t-il pas acheté sa fortune ?

Et c'est cependant ce même homme qu'un stupide vulgaire décore du nom de Grand ; comme si la bassesse de son cœur ne paroissoit pas encore à travers l'or de ses habits.

Mais le juge incorruptible s'approche à pas lents ; la postérité lui assignera le rang qu'il mérite. Qui mit un prix à ses services, dira-t-elle, fut très-près d'en mettre un à la trahison.

La baſſeſſe des vues avilit les grandes actions : celui-là méritera-t-il le nom de Grand, à qui l'avarice & l'ambition ont fait entreprendre les travaux d'Hercule ? jamais il ne ſe dégagera du limon où ſe traîne le vulgaire.

Accélere ta courſe, ô Alexandre ! pénetres juſque chez les Scythes bazannés : traverſe les climats arroſés par le majeſtueux Euphrate, & les déſerts brûlés par les rayons du ſoleil : traîne ton armée murmurante juſqu'aux rives du Gange, juſqu'aux mers les plus éloignées :

Chaque jour tu combats, & chaque combat eſt une victoire pour toi : tu renverſes les Tyrans, tu punis l'orgueil des Barbares, enflé toi-même d'un orgueil plus grand.

Tu n'as pas reſſenti la pitié, tu n'as pas connu la nature, tu as fait gémir l'humanité ſous le poids de tes armes.... Au milieu de tes triomphes, au ſein de la gloire, l'auſtere vertu viendra arracher le laurier qui couronne ton front ſuperbe.

Tandis qu'elle l'offre d'elle-même à ce Guerrier généreux, qui, s'armant pour une défenſe légitime, eſt prodigue de ſon ſang, & ne verſe qu'à regret celui de ſon ennemi.

Elle couronne encore ce Philoſophe inébranlable qui, tandis que l'erreur répand

ses ténebres & que le fanatisme aiguise ses poignards, ose couvrir d'un égide impénétrable la vérité opprimée, & rendre à l'humanité des services dont la haine des hommes doit être le prix.

Qui plus que toi dut prétendre à ses faveurs, ô Timoléon, modele des Héros vertueux! Le farouche Denis régnoit sur des ruines & des débris arrosés du sang de ses Concitoyens: tu parus, le fer sacré de la liberté brilla dans tes mains, le Tyran fut renversé....

Syracuse fut affranchie de la servitude, la joie & l'abondance revolerent dans ses murs: mais toi, ô Timoléon, quelle fut ta récompense?

Le noble plaisir d'avoir rendu un peuple heureux! récompense bien supérieure aux présens des riches Citoyens! Créateur d'un âge d'or, digne de toutes les grandeurs, tu choisis l'obscurité!

Mais les justes louanges qui te sont dues ne périront pas: car la gloire, les portant sur ses aîles dorées, les a confiées aux Muses, dont les chants resonnent encore parmi les lauriers dont ta tombe est ombragée.



La FÉLICITÉ.

LA voix févere de la vérité rétentit dans mon fein : Mortels écoutez votre Inftitutrice! c'eft elle-même qui m'a nommé, afin qu'élevé fur les aîles des Mufes, je vous inftruife de fes loix.

Des légions de mondes brillent dans les limites affignées ; & dans l'efpace éthéré où des aftres innombrables fe meuvent dans leurs orbites, tout eft affujetti à l'ordre.

C'eft pour l'ordre que tout ce qui exifte a été formé : il gouverne les doux zéphirs & les vents orageux : fa chaîne lie tous les Etres, depuis l'infecte jufqu'à l'homme.

Notre premiere loi, c'eft le bien de toute la création : je ferai heureux fi je n'enfreins par aucune action coupable, le bonheur univerfel, unique fin de mon exiftance ;

Si mon cœur ne fe révolte point contre mon devoir, fi le vil intérêt qui, en irritant les paffions, en détruit l'harmonie, ne domine pas en fecret dans le fond de mon cœur.

La fource fale & bourbeufe des coupables plaifirs, répand un poifon amer fur les plus riantes fleurs. Des heures d'ennui acca-

blent le voluptueux : le repos fuit son palais de marbre.

La joie pure ne prend sa source que dans un cœur pur; & le témoignage d'une conscience tranquille, répand un jour serein jusque dans les plus affreux cachots.

Pourvu que la mienne ne me fasse point de reproche, que m'importe que mon domaine, devienne la proie de la fraude? que traîné dans la poussiere, l'aveugle fortune me foule à ses pieds?

Je n'aurai point la lâcheté d'implorer la pitié de l'orgueilleux, ni la clémence de l'injuste : le repos me suivra jusque sous l'humble chaumiere, où, dans les bras d'une volupté pure, je serai heureux par l'innocence.

Que manque-t-il à ma vie, sinon ce superflu que tant de gens prennent pour un besoin? Ce n'est qu'à la débile enfance que les chagrins coutent des larmes.

Le destin dispense toujours avec sagesse; les peines & les plaisirs : tantôt il nous fait traverser la carriere de la vie sur des routes semées de roses : tantôt pour nous arracher des bras du vice, il nous conduit par un sentier hérissé d'épines.

Quand un jour nos yeux découvriront le systême de l'ordre universel, ce vaste plan qu'une sainte obscurité dérobe main-

tenant à nos téméraires regards, quels seront alors nos transports de joie, à la vue de nos peines passées !

La GROTTE *de la nuit.*

Où vont se perdre mes chants ? L'Océan n'est plus qu'un vaste brasier : le Dieu du jour commence à paroître, & son char rayonnant plane tout en feu sur l'onde azurée :

Cependant sur des aîles couvertes de rosée, la sombre Nuit se retire d'un pas tranquille, & ses Nymphes la conduisent dans sa grotte, où l'œil d'aucun profane n'a jamais pénétré.

Mais je vois la mer m'ouvrir ses profondeurs, & le sanctuaire de la Déesse se dévoiler à mes regards ! Les ombres effrayées se dissipent par légions & me font place en fuyant !

O quel calme profond ! Quel vaste silence regne dans cette région sombre ! j'entrevois des sycomores dont les rameaux touffus ne retentissent du chant d'aucun oiseau.

La lueur foible & tremblante de mille pâles flambeaux éclaire ce séjour ténébreux, où les Songes légers, qui, portés sur des

aîles plus rapides que celles des éclairs, voltigent sans cesse.

Qu'il est charmant, ce Songe du matin que je vois folâtrer ! Mais qu'est-ce que j'apperçois? L'imagination s'enveloppe d'une rude écorce, & reverdit comme un arbre couvert de feuillage.

Cependant aux sons harmonieux, mais foibles & lents d'une lyre, j'entens les Nayades unir les accens de leurs voix, & adresser cette hymne à la Nuit :

« O Nuit! ô Déesse bienfaisante, goûte » le calme que tu fais naître! Le tumulte » s'endort lorsque tu montes sur l'hémis- » phere : la seule sœur de Progné veille » encore.

» Que les vents traversent doucement les » bocages humides & les sombres forêts! » Le repos veut rafraîchir tout ce qui res- » pire ; mais les hommes peuvent-ils goûter » le repos ?

» Envain leurs membres fatigués sont » étendus sur la pourpre de Sidon : envain » Morphée couvre le marbre des palais de » ses aîles assoupissantes :

» Que servent la pourpre & le duvet à » celui qu'agitent des passions tumultueu- » ses! pendant que tout repose, son ame » gémit dans des fers qu'elle traîne sans re- » lâche.

» L'homme fuit les sentiers fleuris, où la » joie paisible l'appelle. Le bien même lui » devient fatal, il en abuse : il fait un poi- » son du bien que la nature lui présente.

» Lorsque Tantale, assis à la table des » Dieux, goûte le bonheur suprême, lors- » qu'il savoure la liqueur céleste, son cœur » ne medite-t-il pas le plus noir des for- » faits ?

» Les decrets immuables de Jupiter le » bannissent loin de la voûte étoilée de l'O- » lympe : l'infortuné, quel supplice l'attend ? » Un supplice plus affreux que tous les » tourmens du Tartare.

» Ses richesses sont la source de tous ses » maux. Indigent, affamé, au milieu de » l'abondance, il possede tout & ne jouit » de rien. «

O Muse, féconde en prodiges, si jamais les passions tumultueuses voilent de leurs nuages mon esprit & ma raison, viens les dissiper, & rendre à mon ame sa premiere sérénite, par ta douce harmonie !

La Poesie.

J'AIME les campagnes & les ruisseaux ; j'aime les rayons matineux du soleil, les vallées ombragées, & cette forêt de lau-

riers, où resonne la flûte des chastes Muses? Je me mêle dans leurs chœurs : elles m'ont établi le Prêtre de leurs Autels ; eh ! pourrois je m'abaisser à des desirs moins ambitieux ?

O Poésie, Fille de Vénus-Uranie, ne détourne pas de moi tes regards éclatans! Car ce fut parmi d'humbles Pasteurs que tu vis le jour pour la premiere fois ; tu naquis de Vénus & du Dieu du raisin, tu naquis à l'ombre du bocage délicieux qui sera toujours l'objet de notre culte.

Avec quels soins l'Innocence & la Nature t'éleverent au fond des vallons & au sein des prairies émaillées! Là, sans chercher encore de superbes ornemens, tu faisois entendre tes douces chansons. Les Bergers étonnés, écoutoient tes airs naïfs qui resonnoient souvent à l'ombre des Myrtes mystérieux, & quelquefois parmi les flots du jus délicieux de la grappe.

Alors, ô jeune Bergere, la sagesse te transporta sur l'Hémus inhabité ; elle t'enseigna le principe des choses, elle t'apprit comment l'univers s'étoit formé, & pourquoi le Printems aime les vertes collines, les tiédes zéphirs & l'aimable Flore ; elle te dit ce qui donne des aîles aux vents & de la force au tonnerre.

Elle t'enseigna enfin, ce qui est véritablement

blement bon, ce qui eſt véritablement grand : car ce ne ſont point les foibles échos d'une petite partie de notre globe qui peuvent nous donner de la vraie grandeur : elle n'eſt ni dans le nombre de nos ayeux, ni dans l'étendue de nos domaines.

Les vallons étonnés garderent un profond ſilence, lorſqu'on te vit deſcendre de l'Hémus & toucher une lyre plus ſublime. Le ſang des jeunes Paſteurs bouilloit dans leurs veines; ils éprouvoient une ardeur inconnue, tandis que tu faiſois entendre ces chants divins qui, verſant dans leurs cœurs une utile volupté, corrigeoient en eux la rudeſſe de leurs mœurs.

Tu chantas : aux accens de ta voix les rochers couverts de mouſſe, s'arracherent du ſein des montagnes ſourcilleuſes, & ſe roulant dans la plaine, vinrent former de redoutables murs. Les tigres les plus cruels, écoutoient tes accords raviſſans; & juſqu'aux chênes inanimés donnoient des marques de ſentimens.

La vérité nue & ſans ornement ne nous touche point : il faut qu'elle s'empare de nos ſens. Celui qui ſe rend une fois maître de notre cœur, gagne aiſément notre eſprit. De froids raiſonnemens ne frappent que foiblement nos oreilles : nous apprenons com-

ment nous devons vivre, & nous vivons comme auparavant.

Tu nous excites aux plaiſirs, aimable Poéſie, tu charmes nos douleurs, tu ſais ouvrir notre cœur à la vérité, à cette auſtere vérité, pour qui ta main a entrelacé des couronnes de myrtes & de roſes. La volonté indocile eſt contrainte de t'entendre: ennemie de l'eſprit ténébreux de l'école, tu nous fais ſentir ce que les Philoſophes nous enſeignent avec ſéchereſſe.

Tu parois : le ſanctuaire de la gloire s'ouvre, la renommée des Héros ſe confie à ta lyre qui la fait briller d'un éclat immortel; tandis que les ténebres & les froides ombres de l'oubli enſeveliſſent le courage que tu n'as point célébré, & que des Nations entieres avoient jadis admiré.

Remplie d'une ardeur guerriere, à travers le ſang & le carnage, tu ſuis le Héros dans les horreurs des combats; mais lorſque couronné par la victoire, ſa tête brille de ſuperbes lauriers, tes chants ſe réveillent, & ſur des aîles infatigables, ils le tranſportent du tumulte de la bataille, à la Poſtérité la plus reculée.

Tes ſublimes accords volent, avec le nom de ton Héros, aux extrémités de l'un & l'autre hémiſphere ; tandis que la Muſe

de l'histoire, rasant humblement la surface de la terre, ne peut jamais atteindre à la hauteur de ton vol.

Aux ALLEMANDS.

ALLEMANDS, qui cédez en gloire à vos Peres plus illustres, si vous desirez d'être grands, si vous cherchez à leur ressembler, que ce ne soit pas par leur antique rudesse! Car ce n'est pas dans la rusticité des cabanes, ce n'est pas dans la barbarie des mœurs que consistoit la vertu héroïque de ce tems:

C'est dans l'amitié & dans la droiture; c'est dans le courage d'airain, qui, au milieu des combats, consacroit à la patrie chaque goûte de sang: c'est dans ce courage inébranlable, qui, sourd au vil intérêt, ne connoissoit que la voix de la gloire, & ne brûloit que pour la liberté de son pays:

Voilà ce qui rendoit l'Allemagne formidable: voilà ce qui doit enflâmer votre émulation: c'est alors que vous serez véritablement de race Allemande. Vous restez interdits! vous tremblez, vous pâlissez! Pourquoi ces regards incertains. Hélas, le pressentiment ne m'a point trompé! votre

éducation ne tend qu'à faire de vous des esclaves.

O source de notre ignominie, ô éducation de la jeunesse Allemande! s'attache t-on à faire germer dans son cœur ces sentimens de vertu, cet amour pour la patrie qui brilloit sur le front de notre illustre Arminius! s'applique-t-on parmi nous à former les ames encore tendres, avant qu'elles soient subjuguées par les armes du vice?

On ne forme que le corps : le jeune-homme apprend à plaire, à figurer des danses voluptueuses, à balbutier dans une langue étrangere, à se livrer à l'amour avant l'âge, à tromper celle à qui il vient de faire des sermens, & à s'abandonner lâchement à des mœurs corrompues & efféminées.

Avili par la débauche, comment peut-il penser noblement? comment, parvenu à l'âge d'homme, se soumettra-t-il aux loix austeres de la vertu? Comment, vivant dans le sein de la débauche, sera-t-il fidele à son devoir & ne trahira-t-il jamais, par des forfaits, le bien de la patrie?

Epuisé par des plaisirs prématurés, il transmet à la Postérité des enfans qui lui ressemblent, des enfans, conçus dans le sein d'une femme frivole, qui, entraînée dans le tourbillon des vains plaisirs, n'aime

que ſa parure & les modes, & qui n'exerce ſon eſprit qu'aux combinaiſons du jeux.

C'eſt du ſein de meilleurs parens que ſont ſortis ces Héros dont les annales de la Renommée célebrent encore la gloire! Redoutés dans tous les climats, ils étoient, entre les mains du deſtin, l'inſtrument redoutable deſtiné au châtiment de l'orgueilleuſe Rome, & à la vengeance de la terre, qu'elle avoit opprimée:

Race mâle, aſſez robuſte pour ſurmonter tous les obſtacles, également intrépide, ſoit que le vent du Sud abandonnât les déſerts de la Lybie, ſoit que le vieux Borée fît entendre ſes ſifflemens, & que, ſecouant ſes aîles orageuſes, il entaſſât des montagnes de neiges.

A quelles viciſſitudes ne ſont pas ſujetes les proſpérités des Nations! Un peuple barbare, mépriſé, mais enflâmé d'un noble courage, ſe rend redoutable à l'univers. Bientôt il ſe livre à la diſſolution, il s'énerve, & après un bonheur d'une courte durée, il retombe dans ſon premier néant.





SENTIMENS pendant une matinée du PRINTEMS.

QUEL air frais s'exhale de cette colline revêtue de bosquets! quel agréable zéphir traverse, d'une aîle légere & humide de rosée, ce vallon délicieux tout émaillé de fleurs!

Ici, où les Grâces viennent cueillir leur parure, ici, je vois sourire l'Aurore qui s'est réveillée au milieu du parfum des violettes, & du ramage des oiseaux.

Comme cette rosée colorée fait briller le trefle naissant! De quelques côtés que je porte mes regards étonnés, soit sur ce bocage, soit sur cette verte prairie, par-tout je vois sourire la nature parée d'un éclat céleste!

Toute la création porte l'empreinte d'une sage bonté : notre monde resplendit de magnificence. Ah faut-il que l'homme seul profane la création, l'homme qui se regarde avec tant de complaisance comme son plus bel ornement.

Ah! l'homme pour corriger son orgueil n'a qu'à s'examiner lui-même : nourri au sein de la folie, entraîné dans le tourbil-

ſon des plaiſirs effrénés, il ſe montre tantôt ridicule, tantôt haïſſable.

Pour des chimeres, pour des jouets d'enfant il troque ſes droits à l'immortalité la plus brillante : il avilit ſon eſpece, il cherche de courts plaiſirs & trouve d'éternelles peines.

Eh quoi! un être penſant peut faire un choix auſſi pernicieux que de ſe ravaler à la condition des brutes? Tant de ténebres regnent elles dans des ames où brûle l'étincelle de la Divinité?

Hélas! ce rayon qui ne brille qu'aux yeux d'un petit nombre de Sages, n'a pas encore eu le tems de paroître dans ſon éclat, qu'il eſt déjà obſcurci par la cupidité & par l'illuſion :

Ainſi, quand le cours intermédiaire de la lune opaque, vient nous cacher la face radieuſe du ſoleil à peine ſorti du ſein de l'Océan, & que de noires ombres s'élevent devant le trône du Dieu du jour :

Les oiſeaux interrompent tout-à-coup leurs chants mélodieux : le voyageur incertain dans ſa route frémit de crainte, tandis que la nuit ſoudaine, déployant ſes aîles effrayantes, parcourt la terre & les cieux :

Mais bientôt les regards ſereins de Phébus, diſſipant les ténebres importunes, bril-

lent d'un nouvel éclat, &c, se repandant dans les vallons, vont ranimer les brillantes filles de Flore.

De même, quand les rayons de la sagesse ont dissipé les ténebres de l'erreur, la céleste flâme dont notre ame est animée, brille d'une splendeur nouvelle.

Parois dans tout ton éclat, regne avec gloire, ô sagesse, regne sans partage de l'un à l'autre hémisphere; regne par-tout où il y a des hommes qu'éclaire notre soleil!

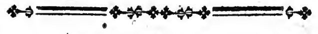
Ah! jusqu'à quand les ténebres couvriront-elles cet univers! Que celui qui erre dans les vallons obscurs de l'incertitude, monte sur tes cimes brillantes, ô sagesse, sur ces sommets élevés, où tu fais passer dans son ame la clarté la plus vive!

Alors cette ame, qu'aucun éclat étranger ne peut plus séduire, pénetre dans l'essence des choses : car elle ne peut goûter de véritable satisfaction, que lorsque les objets qu'elle envisage, sont grands, nobles & digne d'elle.

Ce n'est point dans les fardeaux brillans des honneurs & des richesses qu'elle cherche son bonheur : ce n'est pas dans l'assouvissement de ces plaisirs effrénés qui nous rendent semblables à la brute :

C'est dans les bras d'une vertu pure qu'elle le cherche & qu'elle le trouve : dans

cette vertu qui se sacrifie pour le bien-être d'autrui, & qui, remplie d'une bonté divine, tire son origine du Ciel dont elle porte le caractere.



L'INNOCENCE tranquille.

C'EST vainement qu'au milieu des ténebres perfides, l'affreuse calomnie fait siffler ses serpens, jusque dans les bras même du malheur, un rayon de joie brillera encore sur mon front.

Cette horrible Déesse, silencieuse comme la nuit, médite des embuches : son carquois s'épuise de traits embrâsés du feu des enfers, mais dont les étincelles brûlantes viennent mourir à mes pieds.

L'Innocence, s'armant pour ma défense ; fait briller son bouclier flamboyant ! C'est vainement que le monde m'a condamné : absous par la vertu, que m'importe que la calomnie, cette fille de l'odieuse envie, se traîne lâchement sur mes pas.

Sa dent aiguë n'ose toucher aux trésors du Sage, elle n'attaque que ces *poupées*, jouets de notre enfance : elle cherche à nous écarter de la carriere de la gloire, & ronge le laurier qui ceint notre front.

Conduit par ta main, ô sagesse, je m'é-

m'ouvre le ſanctuaire du deſtin, & ſes traces ſont éclatantes comme celles de Phébus qui vient de quitter les rives orientales.

Diſparoiſſez, ténebres épaiſſes, qui, des bords de l'Acheron & des déſerts Stygiens, vous répandez en horrible brouillard ſur la route que je parcours, dans cette route, où plein d'orgueil un eſſaim d'Inſenſés erre à l'avanture; où le ſage même ne marche qu'avec crainte, s'arrêtant ſouvent & chancelant quelquefois!

Je vois à découvert les ſiſtêmes qui s'étoient offerts aux yeux de la Divinité à l'inſtant de la création: l'empire du poſſible ſort de la nuit profonde où il eſt enſeveli. Mille projets ſpécieux qui n'ont beſoin que d'un ſigne pour prendre l'exiſtance, préſentent l'univers ſous divers aſpects & dans une pompe toujours nouvelle.

Ici on ne voit point un infâme Sextus contraindre une généreuſe Lucrece à ſe rendre célebre, en ſe plongeant le poignard dans le ſein. Rome, jonchée de cadavres, Rome ce théâtre des lâches fureurs d'une longue ſuite de Tyrans, regne ici dans le plus beau des plans ſans craindre la deſtruction.

Mais de profondes ténebres & de froides ombres ſe répandent ſur des mondes qui m'avoient ſéduits: le Créateur ne les choiſit

point! Il choisit notre monde, séjour des Crimes & des Vertus, des Héros & des Tyrans, des Bienfaiteurs & des Fléaux de l'humanité.

Avant que les étoiles du matin célébrassent les louanges de l'Etre suprême, & que la parole créatrice ébranlât les abîmes du chaos, Dieu avoit choisi le plan que nous voyons exécuté, & toutefois dans notre téméraire aveuglement, nous prétendons avoir droit de blâmer son choix, & du sein de nos ténebres, nous voulons gouverner l'univers.

Quels rayons lumineux dissipent les noires vapeurs qui offusquoient ma vue! De même qu'un voyageur matineux qui gravit le sommet d'une haute montagne, & qui voit soudain un nouveau monde se former à ses yeux : de quelque côté qu'il promene ses regards ravis, il découvre une vaste étendue, décorée de tous les attraits de la nature :

Là, s'offrent à ses regards des prairies qui exhalent le parfum des fleurs, des campagnes qui retentissent du chant des oiseaux; des pâturages couverts de troupeaux : ici ce sont des ruisseaux limpides, & plus loin des tours éclatantes qui vont se perdre dans les nues : de même dans mon vol audacieux mon esprit est transporté de joie.

J'ai pris mon essor! Que l'univers s'a-

grandit à mes yeux! La terre disparoît : elle n'est plus à mes yeux l'unique objet de la création. Que la sombre maison de Rhéa forme une petite portion de l'univers! Et vous Mortels! vous n'êtes qu'un essaim d'insectes qui bourdonne dans ce petit jardin.

Pourquoi refusez-vous les mêmes prérogatives aux autres créatures ? leur Auteur ne les aime-t-il pas toutes ! la sagesse elle-même a tracé le bonheur de la plus petite mouche. Son destin est aussi bien fixé que celui de Rome, que la durée d'un soleil qui regne avec splendeur dans les régions de délices.

Voyez dans ces distances immenses, comme Orion & son cortege, composé d'innombrables étoiles, toutes habitées, s'empresse devant son Créateur dans un ordre éclatant. C'est lui, c'est lui seul qui sait par quels liens les soleils tiennent aux soleils, par quelles causes un mal dont nous murmurons, sert souvent au bien-être de plusieurs mondes.

Plein d'une sainte satisfaction, il voit que jusque sur notre sphere, toutes les parties sont liées, tous les systêmes s'engrainent les uns dans les autres, & que l'ordre regne partout, lors même que la vertu gémit opprimée ; ses regards, pénetrant dans le systême

univerfel, voient que tout ce qui arrive, arrive toujours pour le mieux.

Qu'animé d'une vertu héroïque, l'époufe de Collatin fouffre l'outrage & la mort! fon fang fera germer la liberté d'un peuple héroïque qui doit un jour produire des Regulus & des Catons : jufqu'à ce que la tyrannie altiere, régnant à fon tour, venge la vertu abandonnée, & puniffe Rome par Rome elle-même.

Chargée des fers qu'elle a mérités, comment fe défendra-t-elle du joug étranger? Voyez! Rome enervée, tombe enfevelie fous fes ruines! Le nord glacé vomit un peuple de Barbares, que les arrêts du deftin font triompher du Romain amolli, peuple, qui dans le fein même des ténebres, trouve la lumiere & la vérité.

O Vous qui féparez une des parties de ce tout général, de cet univers que vous ne connoiffez que par le cercle étroit de vos idées! téméraires que vous êtes, vous blâmez ce que les Sages même ne comprennent pas! Ah! fi nos regards pouvoient faifir l'univers dans fon enfemble, comme toutes les taches obfcures difparoîtroient à nos yeux plus éclairés!

Pour que le mal eût été banni de notre monde, il eût fallu que le fouffle de la

Divinité n'eût jamais animé la poussiere: car tout mal prend sa source dans le cœur de l'homme : il eût donc fallu que l'homme n'eût pas existé. Quelle perte ! toute la création eût été plongée dans le deuil, & la vertu fugitive eût pleuré son ami.

Et vous, Sages illustres, qui ornez plus l'univers que mille soleils éclatans, vous n'eussiez jamais fait l'admiration des siecles à venir ! La chaîne des êtres eût été interrompue, & la nature, dont la marche est égale & successive, n'eût pas trouvé l'homme au centre de l'échelle d'or où sont marqué les rangs de la création.

L'homme, également éloigné du vermisseau qui se traîne sur la terre, & de l'Ange qui approche du trône de l'Eternel, participe également de l'un & de l'autre. Son libre-arbitre se trompe dans son choix, son intelligence céleste, ne s'éleve jamais au-dessus de son étroite sphere : sans cesse l'homme est enchaîné par la pesanteur de son corps.

J'entens des railleries ameres bourdonner autour de mon oreille qui les dédaigne : de subtils raisonneurs refusent d'accorder à l'homme le libre-arbitre. Vils esclaves ! ils méconnoissent les prérogatives de l'humanité, ils aiment mieux s'abaisser au rang de la brute.

Flattez d'abord vos passions, bientôt elles régneront sur vous : vainement vous chercherez alors à les captiver : une chaîne de diamant les attache à votre cœur. Ce n'est pas sans douleur que l'esprit né libre se voit dans les fers : il n'est esclave que pour n'avoir pas résisté lorsqu'il en étoit tems

Dans l'ordre des choses que Dieu vit possible, l'intelligence de l'homme étoit de peu d'importance : rempli d'imperfection, l'homme étoit toujours homme. C'est par la vertu qu'il doit se tirer de son indigne bassesse & s'élever à un plus haut éclat : après une courte vie, il doit aspirer à l'immortalité.

Mon destin ne fait que commencer ici-bas, où ma vie n'est encore qu'à son crépuscule : mon ame se prépare à passer des jours plus brillans, & elle ne murmure pas contre celui qui m'a voulu former de limon, mais qui daigne m'aimer dans cette enveloppe abjecte, & qui ne refuse pas de m'élever un jour à un rang plus glorieux.

Sur la mort de M. de KLEIST. (1760).

KLEIST n'est plus ! Muses des rives de l'Oder, faites rententir au loin : « Un Guer» rier généreux est tombé dans la bataille ;

» Il eſt tombé, en combattant pour ſa » patrie » !

Son ſang héroïque a coulé ſur ſa lyre d'or, ſur cette lyre qui, dans ſes mains, rendoit des ſons ſi touchans, lorſqu'animé d'un feu céleſte, il chantoit les attraits de la vertu.

Kleiſt n'eſt plus! Muſes, faites retentir à travers le monde déſolé que votre favori eſt tombé, qu'un Héros, qu'un ami de l'humanité eſt tombé!

L'amitié en ſilence & les cheveux épars, arroſe de ſes pleurs l'ame de Kleiſt : ſes ennemis même en ſont touchés, des Barbares même pleurent le triſte ſort d'un ennemi.

Mais des louanges éternelles attendent les grandes ames, qui, deſtinées à l'immortalité, choiſiſſent la belle mort des Héros, la mort pour la patrie.

Elles s'élancent vers l'Empirée, ces ames, elles ſont reçues dans les demeures de la félicité, où habite le grand Guſtave-Adolphe, la merveille de tous les âges.

C'eſt dans ce ſéjour que Kleiſt a été admis! Loin d'ici, indignes regrets, mon Héros marche déſormais au milieu des aſtres avec Schwerin, Keit & Winterfeld.

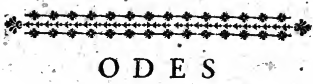
Les Héros de Frédéric jettent avec ad-

miration leurs regards inquiets sur ce Monarque : puis ils les tournent sur leurs freres, & ils implorent le Dieu des batailles:

Ils lui demandent qu'il daigne renvoyer sur la terre la paix, cette fille du Ciel, & que la furie qui ravage l'Allemagne, soit enchaînée dans une nuit éternelle.

Cette furie marche encore sur des cadavres entassés, & sur des ruines embrâsées, jusqu'à ce qu'enfin celui à qui les Cieux rendent hommage, la plonge dans les enfers.





ODES
DE M. DE KLEIST.

La Résolution.

Emporté par ton ardeur, comme le coursier dont l'éperon déchire les flancs, pourquoi voles-tu jeune Héros, aux portes de la mort ? Eh quoi, c'est pour te repaître de l'illusion de la Renommée, que tu cherches la route du tombeau !

Sur des aîles éternelles, le tems a beau transporter tes hauts faits dans les climats les plus reculés, les échos des champs Elysées ne répétéront point ces sons frivoles.

Et toi, sordide Avare ! tâche de découvrir ce que les montagnes ont caché sagement dans leurs profondes entrailles ! Brave les vents & les flots, va sur les côtes brûlées du Mexique, charger ton vaisseau de trésors & de crimes.

Et toi, Peuple couronné, fais briller dans tes superbes appartemens le jaspe, le cristal & les riches tapis ! Souvent une troupe

de chagrins, sous l'habit de la joie s'introduit dans les palais de marbre.

Couché au bord d'un clair ruisseau dans le sein du repos, je me rirai de vos vains efforts, comme mon cher *Utz*, que la Poésie couronne du lierre sacré, lorsqu'il fait éclore ses chants sublimes.

Dans le saint enthousiasme qui le transporte, il s'élance au delà de l'athmosphere qui nous environne & s'éleve jusqu'aux spheres célestes. De cette hauteur immense, il laisse tomber ses regards sur la terre, & lorsque des légions de farouches Guerriers se choquent dans le combat, il ne voit que des essaims de frelons.

Les vastes Provinces paroissent à ses yeux comme des *journaux de terre*, & les villes comme des fourmillieres : il voit sur ces petites surfaces des troupes de taupes fouiller la terre pour assouvir la faim de l'avarice.

Alors, il s'écrie en soupirant : « Que faites vous Insensés ! quelle fureur vous transporte ! Prétendez-vous habiter à jamais ces Zones étroites ?

» Pour les vains honneurs du triomphe, vous lancez sur vos freres la terreur & la mort ! Dans le nombre de vos Provinces, l'espace est-il trop resserré pour votre orgueil ?

» Ne faites-vous briller des édifices d'une

» éternelle ſtructure que pour les renverſer » dans un inſtant ? La mort viendra tout-à-» coup fondre ſur vous, & vous préparer une » foſſe pour votre demeure derniere «.

Bientôt d'une main ſavante, il ſaiſit ſa lyre d'or; il chante la vertu dont les louanges ſublimes reſonnent dans les airs, & il pourſuit par ſes chants le monſtre déteſtable du vice.

Ainſi mon eſprit franchira les nues, ainſi les cordes de ma lyre rendront les ſons les plus touchans. O mon ami, je ſuis las de ramper ſur cette terre, éleves-moi ſur tes aîles & fais-moi atteindre aux régions ſublimes de la ſageſſe.



A M. Adler, Capitaine d'Houſſards, 1739 (1).

Une éternité de Gloire
Vaut-elle un jour de bonheur ?

Greſſet.

On n'entend plus gronder les tempêtes; on ne voit plus à travers les frimas vitrifiés

(1) M. *Adler*, aimé des militaires & des gens de Lettres, a été auſſi chanté par M. *Gleim*. Voici ce qu'en dit M. de *Kleiſt* : Cet excellent homme, qui, pour la gloire des armées Pruſſiennes & des Belles Lettres auroit dû vivre longtems fut percé de coups de lançes par les Uhlans-Saxons, dans un eſcarmouche qui ſe paſſa en 1745, près de Landshut en Siléſie.

les rameaux des sapins: déjà l'on apperçoit au fond du ruisseau dégagé de la glace des coquilles, des plantes & des fleurs naissantes: un feuillage sombre & agité, remplit d'une nuit agréable la forêt de hêtres. Ici les accens du rossignol charment par les modulations les plus variées; & dans ces bosquets de rosiers, l'haleine du zéphir, répand les plus doux parfums sur les prairies d'alentour. Là, brille dans le sein de cette riviere l'image des arbustes fleuris, qui fuit, ainsi que la rive, à l'approche de la barque vacillante du Pêcheur. Ami, fuis le bruit des armes! Voici le tems de la joie. Goûte à l'ombre des forêts des plaisirs ignorés du Guerrier & du Courtisan. Que te sert-il qu'enivré des vapeurs de la gloire, que chargé de ces rubans bigarés, chaînes honorables & pesantes que la vanité a su t'imposer, tu caches sous un visage riant la crainte que t'inspire les caprices d'un tyran! Que te sert-il qu'un jour ton tombeau soit entouré de trophées, & que ton image soit relévée en marbre sous l'armure terrible de Mars? Achille & Annibal dorment ensevelis dans la nuit de la mort, qui, selon la loi du destin, m'enveloppera un jour des mêmes ténébres. Plus heureux que le Héros pendant ma vie, je serai son égal après mon trépas. Il ne voyoit que des plaines

couvertes de sang, il n'avoit en dormant d'autre toît que le Ciel, il n'entendoit qu'un éternel fracas de boucliers, de lances & de javelots; le plaisir, les jeux & les ris le fuyoient, ainsi que l'aimable fils de Cypris. Sur ces prairies émaillées je vois le balancement des ormes ombragés, la parure des bosquets rians, le feuillage touffu des peupliers argentés, le ruisseau qui serpente à travers le vallon. Couché sous un berceau de rosiers, je prête l'oreille au chant de Chloé, & le rossignol se taît pour l'entendre. Tout ce qui m'environne, respire la joie. Dès que la jeune Philis m'apperçoit, elle se cache dans le bocage; je la cherche sans pouvoir la trouver, jusqu'à ce qu'au fond d'un buisson touffu qui la met à l'abri des regards de Phébus, un rire malin me la découvre.



A l'armée PRUSSIENNE.

En Mars 1757.

ARMÉE invincible qui portes la mort & la destruction au milieu des légions ennemies! Armée sur qui la victoire étend ses aîles dorées! Armées toujours prête à vaincre ou à mourir!

Regarde! des ennemis dont le poids af-

faisse les collines & fait trembler la terre ; marchent contre toi & te menacent d'une nuit éternelle : l'eau manque pour abreuver leurs chevaux.

Du levant au couchant, l'envie aux yeux louches, met en mouvement les rampantes légions ; & les cavernes du nord ainsi que celle du midi, vomissent des barbares, des monstres pour t'engloutir.

Redouble ton ardeur ! Frédéric, & ton bras formidable mettra une digue au débordement impétueux de tes ennemis : la justice de ta cause dissipera cet essaim insensé. Elle t'arme de son glaive, & leurs fronts baiseront la poussiere.

La Postérité étonnée te regardera comme son modele. Objet de la vénération des Héros futurs, ils te préféreront aux Romains, & placeront Frédéric au-dessus des Césars. Les roches surmontés de la Bohème seront pour toi d'éternelles trophées.

Toutefois dans la course de tes grands exploits, épargne, comme tu as toujours fait, le Laboureur qui n'est point ton ennemi ! Soulage sa misere quand tu jouiras de l'abondance ! Laisse le pillage aux Lâches & aux Croates.

Déjà je vois.... réjouissez-vous, ami de la Prusse !.... je vois s'approcher les jours de ta gloire. Semblables à des nues orageuses,

tes, les ennemis impétueux s'avancent: Frédéric te donne le signal: où sont-ils désormais, les ennemis?

Tu voles à leur poursuite, & ton fer pesant fait descendre la mort sur leurs têtes: couverte de gloire, tu reviens réjouir les tiens qui te reçoivent en poussant des cris d'allégresse, & en exaltant leurs Libérateurs.

Et moi.... daigne, ô Ciel, m'accorder cette faveur!.... Et moi je marcherai aussi à la tête d'une petite troupe de Héros. Je te vois, fier Ennemi! je te vois fuir devant ma petite troupe.... Ah! je trouverai la gloire ou la mort dans le tumulte du combat.

A M. EWALD, en l'invitant de venir à la Campagne.

LES Zéphirs ont quitté les prairies & les vallons flétris: les Jeux & les Ris, ô Thyrsis, fuieront-ils avec les Zéphirs?

Non, le souffle impétueux des tempêtes déchaînées qui mugissent désormais autour de ma demeure champêtre, ne sont point des obstacles pour l'amitié.

Tu viendras avec moi dans nos bruyeres désertes fouler l'herbe couverte de frimats: nous poursuivrons les traces du gibier dans

la forêt enduite d'une couche épaisse de neige.

Tu entendras resonner les voûtes des bois du bruit des cors. Tu verras la chasse rapide descendre du haut des montagnes.

Puis fatigué de ta course tu viendras dans ma demeure : nous chanterons des airs enjoués au milieu des plaisirs de la table.

Chloris, qui par le charme de son luth a captivé ton cœur, accompagnera, d'une main habile, les chants de Licoris.

Regarde! déjà les étoiles commencent à paroître & la lune s'avance au milieu d'elles : elles semblent se disputer à qui l'emportera pour l'éclat.

Pour abréger la longueur des soirées, loin des regards de l'envie, il est tems d'allier au badinage les transports de l'amour.

Viens! Que la sérénité se répande sur notre ame ravie! Que celui pour qui l'or a des charmes, aille échouer contre des écueils inconnus.

Renommée, Richesse, Pompe, embarras de la Cour révérés par le Peuple, vous n'êtes pas dignes du Sage, le seul maître, le seul possesseur de la terre!



ODES

D'ANNE-LOUISE KARSCH.

Sur la mort du Prince Henri *de Brunſwic*.

(Berlin le 12 Septembre 1761.)

« Où eſt-il, mon fils, que je l'arroſe de » mes larmes?... où eſt-il? que je le voye » encore! » Ainſi s'écrie en ſanglottant la Princeſſe! ainſi gémit ſon cœur déchiré!

Hélas! dans le tumulte de la bataille, animé de la gloire des Héros, emporté par l'ardeur de la jeuneſſe, il a oublié le danger: il eſt tombé!... Ainſi vers le ſoir tombe une fleur,

Qui, ferme ſur ſa tige, levoit n'a gueres ſa tête vers le Ciel, & qui maintenant eſt panchée contre terre. Henri, dont le cœur brûloit du deſir de ſe ſignaler, voloit ſur les traces de ſon vaillant Frere;

Et combattoit comme un Guerrier, qui, blanchi ſous le harnois, a déjà vu trente fois le champ de bataille; ſes cheveux,

couverts de poussiere, flottoient sur ses épaules.

L'ennemi prit la fuite. Lui, jeune & déjà vainqueur, ressentit la joie de la victoire, & vola à sa poursuite. Ainsi le courageux lion poursuit le tigre blessé!

Cependant la Mort perfide, l'arrêtant dans sa course, l'atteignit d'un plomb funeste. O toi, place où son sang généreux a coulé, prens à jamais la teinte de la pourpre!

Pleurez ce jeune Héros, vertes colines; agréables vallons! déplorez son destin, forêts de Ham! Il est tombé : ainsi tombe la tige d'un jeune cedre, choisie par le Sculpteur:

Après sa chute, l'Artiste en compose une statue, objet vénérable d'un culte religieux. Ainsi meurt un Héros, & la renommée le place dans le Temple de l'Immortalité.

C'est avec cette ardeur de courage, qui, dans le combat, dominoit son ame, qu'il envisagea la mort, cette ennemie implacable, qui n'épargne nulle condition, nulle vertu!

Couronné du laurier des Héros, il est mort pour la Patrie! Que le Poète qui a trouvé la lyre de Moschus, la saisisse d'une main hardie,

Qu'il chante la mort de ce jeune Héros;

& qu'il répete à haute voix sur les airs des Filles du pays : Ici est tombé dans le Printems de ses jours, un Adonis belliqueux !

Sur la levée du SIEGE de Brunswic.

(A Halberstadt le 18 Octobre 1761.)

DONNEZ-MOI des lauriers frais, je veux en décorer ma lyre ; car je brûle du feu des Guerriers ! Que le plus jeune des Héros de Brunswic soit l'objet de mes chants ! Frédéric, l'intrepide vengeur de son Frere, volant sur les aîles de la victoire, renverse les destructeurs des murailles : la fureur d'un lion brûloit dans son cœur !

Ainsi brûloit le cœur du jeune Cyrus, à la nouvelle qu'une troupe de Brigands étrangers venoit d'enlever les troupeaux de ses fideles Medes. Furieux, il vole sur les traces des ravisseurs, il les atteint, & il leur fait sentir la pesanteur de son jeune bras, en leur arrachant leur proie.

Frédéric, marchant pour la premiere fois dans l'armure de la bataille, vit en esprit la ruine des combats de ses Peres. Les foudres de la guerre, semblables à des Dragons qui vomissent un feu destructeur étoient rangées dans un ordre redoutable, & menaçoient de renverser ses superbes remparts.

Cependant les triſtes clameurs des meres & des enfans, pénétrerent au trône de l'Eternel, qui d'un ſigne diſſipe les tempêtes dans les plaines du firmament. Du haut de la voûte azurée, il jetta un regard propice : alors l'ame du jeune Héros fut remplie d'un nouveau courage !

Tel un Aigle, prêt à combattre un ennemi plus fort, ſe balance dans les airs, & cherche à ſe ſervir avec avantage de ſes aîles agiles : de même Frédéric diſpoſe, ébranle ſes forces pour le plus intrépide des combats. Il fond ſur l'ennemi, il le combat, & l'ennemi prend la fuite.

Tranſportés de joie, les Citoyens auſſitôt accourent ſur les ramparts délivrés, & font retentir les airs de cris d'allégrſſe, qui pénetrent juſque ſous les voûtes du tombeau de Henri. Mille voix confuſes ſe ſont fait entendre : Vive Frédéric ! Et les échos du Harz ont répété : Vive Frédéric !

Sur la cime de Brocken les chevreuils ont entendu ces cris ; & ſoudain les cerfs ont levé leur ramure fourchue : les bêtes fauves ſont ſorties de leurs retraites, & dans la vallée deux taureaux ont interrompu leur combat pour prêter l'oreille à ces accens d'allégreſſe.

Ainſi retentit la vaſte forêt, lorſque le lion, vainqueur du tigre, rugit ſes chants

de victoire. Le tygre dévoré de la soif du sang, s'étoit avancé témérairement jusqu'à l'entrée de la caverne de son ennemi qu'il croyoit surprendre, livré au sommeil: aussitôt le lion s'est élancé, & a mis en piece son cruel adversaire.



Sur le passage de la REINE *d'Angleterre.*

(Août 1761.)

L'ASTRE du jour, suspendu dans la voûte azurée, jettoit des regards bienfaisans sur la terre, lorsque la Reine des Anglois, sillonnant les ondes de l'Elbe bordé de roseaux, saluoit d'un air affable les peuples accourus sur le rivage.

Les zéphirs se jouoient dans les tapis de pourpre qui décoroient son navire. A la vue de la Princesse, les cœurs sensibles, pénétrés par ses regards gracieux, semblables aux regards d'une Déesse, ont tressailli de joie.

Cléopatre, lorsqu'elle sillonnoit les flots de la mer sur un vaisseau doré & qu'elle méditoit la conquête de Marc-Antoine, étoit moins attrayante, assise sur son trône superbe, que l'aimable Charlotte, parée des charmes de la nature & de l'innocence.

Une troupe de Nayades, le respect dans les yeux, la montra aux Divinités de la mer. La fille d'Agenor fut moins admirée, lorsqu'elle traversa les flots sur le dos de Jupiter transformé en taureau.

Les Dauphins bondissoient devant sa flotte, & Neptune étonné s'écria : Elle a les yeux de Junon, & le port majestueux de Minerve ! auprès de quel Dieu va-t-elle fixer sa demeure ?

Les Tritons joyeux sonnoient de leurs trompes, les vagues même rendoient des sons, comparables aux airs les plus mélodieux. Les Dieux marins félicitoient le peuple pour lequel elle traversoit hardiment les flots impétueux.

Et Neptune enferma les vents de la tempête ; l'air & la mer demeurerent calmes & tranquilles comme l'ame de la Princesse. Mais pour hâter sa navigation, les vœux les plus ardens voloient au devant d'elle de Londres.





Aux Mânes de son ONCLE *qui avoit formé son enfance.*

(1761.)

SORTEZ du sable qui vous couvre, ossemens chéris, qui reposez dans la terre de ma jeunesse! Ranime tes membres, généreux vieillard, & vous, douces levres qui me donnâtes à sucer le miel de la sagesse, que je vous entende encore parler!

Ou toi, Ombre sage, toi qui habites desormais les sommets de l'Empyrée, jette tes regards sur ta niece! elle ne conduit plus des genisses aux pâturages! Vois! ces hommes supérieurs (1) répetent tous mes chansons; écoute leurs discours, ils chantent tes louanges.

Qu'une éternelle verdure couvre le vaste tilleul, à l'ombre duquel, semblable à l'enfant chéri du meilleur des peres, j'étois tendrement suspendue à ton cou, lorsque, fatigué par les travaux de la journée, tu venois te reposer sur le banc de gazon formé par mes mains!...

O toi, digne Citoyen des demeures cé-

(1) Elle fait allusion à la société où elle se trouvoit lorsqu'elle composa cette Ode.

lestes ! Vois ! souvent les larmes paisibles de ma joie coulent le long de mes joues. Parle, Ombre chérie, ton cœur eut-il jamais osé espérer tant de fortune, tant de gloire pour les jours de ta niece ?

Lorsque les yeux attachés sur un sage écrit, elle étoit attentive à tes leçons ; lorsque, cueillant des fleurs dans la prairie, elles les apportoit dans ses petites mains, &, qu'assise à tes côtés, elle en ornoit tes cheveux grisonnans ?

Je te salue, Ombre sacrée, dans le séjour des délices ! Pour tes bienfaits, sois environnée de gloire, rassasie-toi des regards de la Divinité ; pour toutes les gouttes que je bois dans la coupe de la joie, puisses-tu être abreuvée d'une mer de béatitudes.



Chanson à des ALOUETTES *emprisonnées,*

Adressée à M. le Baron Spiegel de Diesemberg, Doyen du Chapitre de Halberstadt. 1761.

QUE je vous plains, petites Alouettes ; enfermées dans cette cage ! Vous chantiez du haut des airs, & vos chants remuoient le cœur du Juste, pendant qu'ils ne frappoient que l'oreille de l'Impie.

Charmantes Messageres du printems !

vous faisiez entendre votre ramage au Laboureur qui préparoit sa charrue, & qui, voyant la terre se dépouiller de ses glaçons, commençoit à se promettre de l'herbe pour ses troupeaux.

Lorsque long-tems après les premiers regards du soleil, les habitans de la ville, appesantis par les vapeurs du repas de la veille dormoient encore, déjà le Berger vous écoutoit & chantoit comme vous, la joie & le bonheur.

Tandis que les genisses paissoient l'herbe haute, le Pâtre s'arrêtoit au pied d'un chêne pour vous entendre, & la vallée voyoit une multitude d'enfans accompagner vos concerts de danses & de chants.

La belle Galatée, prenant le Berger Mirtile par la main, lui disoit : Les Alouettes chantent, mon Bien-aimé ! viens les écouter, &, si tu peux, imite leurs doux chants !

Le Berger, favorisé de la Muse sacrée qui avoit inspiré l'aimable chantre d'Abel, prenoit sa lyre, chantoit, & ses chants ressembloient aux vôtres.

Alors le long des joues vives de Galatée, couloient des larmes aussi brillantes que les gouttes de rosée, qui tombent dans une belle matinée du printems ; cependant vous

ne cessiez de saluer les fleurs de la prairie par votre ramage.

Les Moissonneurs allant aux champs vous écoutoient pleins de gaieté, en se tenant par la main; & au milieu du tumulte des armes, le Héros tout couvert de sueur & de poussiere, prêtoit l'oreille à vos chants.

Souvent vous abaissiez vos aîles grisâtres & vous veniez chercher votre pâture dans le creux des sillons. C'est ainsi que les soins de ma subsistance m'ont souvent arraché des chansons foibles & rampantes, & m'ont fait adresser mes vers à des ames abjectes.

Vous ne chantiez plus, lorsque la récolte étoit faite: vous vous tailiez alors, petits Oiseaux, &, entiérement livrés à l'oisiveté, vous vous laissiez attirer dans les filets perfides qui vous ont ravis votre liberté.

Soyez à jamais un exemple pour moi. Toujours mon ame détestera l'oisiveté. Il ne se passera point de jours que je n'exalte mon Créateur par des chants nouveaux!

Il me donne à manger le suc du pays: il me rend la vie douce comme le miel. Et moi, trop rassasiée, j'oublierois ce Dieu fidéle qui ne m'a jamais oubliée, qui ne m'a jamais délaissée!

Je veux lui chanter un cantique sublime : déjà mes larmes préludent à mes chants ! Ah ! puissé-je dans mon ravissement en répandre en abondance, lorsque mon cœur voit la Divinité dans mes amis.



A M. Gleim, le jour de la naissance d'un Ami des hommes.

(Halberstadt 1762.)

Lorsque la Nature laisse échapper de ses mains un Conquérant, la terre consternée tremble dans l'attente que la mort & la destruction viennent fondre sur ses plus florissantes régions !

Lorsqu'un Tyran futur, ouvrant à peine ses yeux louches, verse des larmes de rage, les Anges regardent en gémissant le jeune allié des Enfers, & se taisent.

La face du soleil se couvre de pâleur à l'aspect de l'hypocrite dont le sang est corrompu par le venin le plus subtil, & dont le souffle empoisonne quand il vous tend une main amicale.

A la naissance d'un Usurier, l'Avarice fait un sourire amer ; elle écarte dédaigneusement la Volupté du berceau de son favori, & elle a soin d'exposer de l'or à ses regards.

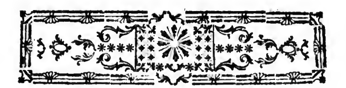
La Pareſſe adopte l'Imbécille, & à la premiere larme qu'elle lui voit verſer, elle le ſerre mollement dans ſes bras, & elle lui dit : Demeure tranquille, végete & engraiſſe, du reſte bâille ſur le bonheur & ſur le malheur de tes ſemblables.

L'envieux, en venant au monde, jette des regards louches, & ſemble être jaloux de voir que ſa mere prodigue plus de careſſes à ſon pere qu'à lui-même.

O Muſe, n'interroge pas la Divinité pourquoi elle envoye ſur la terre tous ces êtres odieux ! Nôn, non, chante l'ami des hommes, dont les yeux brillent de l'éclat de la vertu.

La Nature en formant l'ame de Spiegel, lui avoit empreint ſon caractere de douceur & de bienfaiſance. Au ſortir de ſes mains ſçavantes, elle lui avoit dit: Que ton oreille ſoit ſenſible aux accords magiques de ton ami !

O Gleim, ſi ta lyre qu'Apollon lui-même t'a montée, n'a point été égarée dans le tumulte de la guerre, pince ſes cordes ſonores, & chante ce jour où nous eſt né un ami !



CHANTS
DE GUERRE PRUSSIENS,

Sur les Campagnes de 1756 & de 1757, par un Grenadier.

CES chants de guerre ont été imprimés à Berlin avec des airs notés, sous le nom d'un Grenadier Prussien; mais le déguisement n'a servi de rien, on a su bientôt qui en étoit le véritable Auteur. M. *Gleim* qui jusqu'alors avoit été regardé comme l'Anacréon de l'Allemagne, fut reconnu pour être aussi le Tyrté de son pays. Ces Poëmes, dès leur naissance, ont eu le plus grand succès; jamais on n'avoit vu dans des chansons, réunir tant de noblesse & d'héroïsme avec tant de simplicité. D'après ses qualités, on ne peut comparer ce Poète qu'aux Bardes des Germains, & aux Scaldes des Scandinaves, qui suivoient toujours leurs Chefs à la guerre, pour être témoins de la valeur de leurs compatriotes, & pour chan-

ter ensuite leurs exploits. Les Bardes & les Scaldes étoient donc les Poètes & les Historiens de leur nation. Le tems a détruit les chants des premiers; mais les précieux restes des derniers, conservés par quelques Scavans Danois, suffisent pour nous en donner une idée, & pour montrer combien ils ont d'analogie avec les chants de notre Grenadier.

Plusieurs de ces chants de Guerre sont déjà connus en France, par une traduction insérée dans le Journal étranger, Novembre 1761. L'Homme de lettres qui l'a faite, a bien voulu que j'en ornasse mon Recueil. Je rapporterai ici les paroles des Auteurs du Journal en question, paroles qui roulent sur la difficulté de transporter en François les beautés de ce Poète, & qui se rapportent parfaitement aux traductions que j'ai faites de quelques-uns de ces Poèmes. «Le mérite des Chants de Guerre, disent ils, » consiste dans une extrême » simplicité, unie à beaucoup de verve, » d'harmonie & de force. Ce n'est point » un Poète qui chante, c'est un Grena» dier : l'Auteur n'a pas oublié son rôle » un moment. Le Traducteur a tâché d'ê» tre littéral, souvent au risque de n'être » pas François ; il est convaincu d'avoir » défiguré son original, il en demande

» pardon à l'Auteur, & il saura gré aux
» Lecteurs, qui à travers sa froide péri-
» phrase, sentiront l'enthousiasme & l'é-
» nergie de ces Poésies, & voudront bien
» rendre à M. *Gleim* la justice qui lui est
» due». Aussi dans les morceaux que j'ai traduits, je me suis entiérement conformé au procédé du premier Traducteur. Dans le chant de la bataille de Rosbach, jai supprimé tous les couplets qui m'ont paru indécents, & dans celui de Lissa, j'ai adouci plusieurs traits qui m'ont semblé trop durs. Du reste il faut toujours se souvenir que le Poète est Prussien, & qu'il parle en homme qui est persuadé de la justice des armes de son Roi.

J'ai trouvé dans un de nos Ouvrages périodiques une petite piece, faite à l'imitation d'une Ballade Angloise intitulée, *Chevy-Chasse*. Elle a beaucoup de rapport avec les Chants de Guerre de M. *Gleim*; & le rythme est le même, à la différence près que les vers ne sont pas rimés. Cette piece, dont j'ignore le nom de l'Auteur, m'a paru si remplie de beautés simples, que je n'ai pu résister à l'envie de la traduire & de la mettre à la tête des chants de guerre : elle a été faite pendant la guerre de 1740, & le Héros est aussi le roi de Prusse.

CHANT de GUERRE d'un Anonyme. 1746.

L'ENNEMI approche! la bataille commence! Courage, amis! courons aux champs de la victoire! Notre Conducteur est le plus grand, le meilleur des hommes de tout notre pays.

Comme le Coursier du Roi se câbre; comme il porte son Maître d'un air superbe! Je te salue, Frédéric! je te salue, Héros, dans les champs hérissés de fer!

Sa face, embrâsée du feu de la gloire, commande impérieusement à la victoire.... Déjà l'étoile qui brille sur la poitrine du Roi, est teinte de sang.

Répands autour de toi des rayons redoutables, étoile qui brilles sur la poitrine du Roi, afin que tous les foudres mortels passent sans l'atteindre.

O toi qui marches en tonnant dans les Cieux, Dieu & Maître des batailles! pose tes carreaux! Frédéric étend sur l'arêne les légions ennemies.

Et toi, ô mort pour la patrie, je te salue! Quand un beau sang couvrira nos têtes panchantes, nous mourrons avec gloire pour la patrie.

Quand un vaste champ s'offrira à nos

regards, & que de toutes parts nous ne verrons que des morts & des mourans, nous triompherons avec gloire pour la patrie.

Alors nous marcherons d'un pas ſuperbe ſur des monceaux de cadavres ! & dans les transports de notre joie nous ferons retentir les airs des cris de la victoire !

Nos Concitoyens empreſſés de nous revoir, nous exalteront à l'envi : l'Epoux, à la vue de nos drapeaux déployés, preſſera tendrement la main de ſon Epouſe & lui dira :

Les voilà qu'ils viennent, ces Dieux de la guerre ! dans les horreurs de la bataille ils ont auſſi combattu pour nous deux.

Les yeux remplis de larmes de joie, la mere nous montre & nous vante à ſon fils. Elle preſſe ſon enfant contre ſon ſein, & ſuit de l'œil ſon Roi.

Une gloire qui ne périra pas, nous ſuivra quand nous ſerons morts ! quand nous ſerons morts de la mort glorieuſe pour la patrie.



CHANT de guerre à l'ouverture de la Campagne de 1756.

LA guerre eſt ma chanſon. Puiſque tout le monde veut la guerre, qu'il y ait guerre. Que Berlin devienne Sparte : que le Héros

de la Prusse soit couronné par la Renommée & par la Victoire!

Je chanterai volontiers ses exploits, la lyre à la main, tandis que mes armes sanglantes reposeront attachées à la muraille.

Et ma voix entonnera avec ses Guerriers le chant sublime des batailles, au son des trompettes & des timbales, au milieu du tumulte des hommes & des chevaux.

Et en brave Grenadier je combattrai, rempli de l'esprit de Frédéric. Que m'importe que le tonnerre du canon gronde sur ma tête!

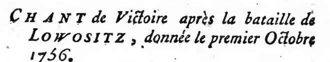
Je tomberai en Héros; & en mourant, mon sabre sera encore menaçant dans ma main. La mort du Héros rend immortel, mais sur-tout la mort pour la patrie....

Cependant si je ne dois point mourir ainsi en Héros, ô Mars! si je ne parviens point à l'immortalité, c'est pour Apollon que je vivrai.

Qu'alors le Grenadier de Frédéric, de l'appui qu'il étoit de l'Etat, en devienne la gloire : qu'il apprenne les grâces du langage d'Allemagne : qu'il en devienne l'Horace.

Alors, chant superbe, tu ne chanteras rien moins que Dieu & Frédéric. Eleve-toi, comme l'aigle qui fixe le soleil.

.... Mares animos in martia bella
Versibus exacuo.



CHANT de Victoire après la bataille de LOWOSITZ, donnée le premier Octobre 1756.

DIEU tonna, & l'ennemi s'enfuit. Chantez, Freres, chantez : car Frédéric, l'ami des hommes, a vaincu avec Dieu.

C'est près d'Auſſig que nous vîmes le Héros. De quel feu nous fûmes embrâſés avec lui en marchant au champ de la Victoire! & nous y voilà.

Accompagné d'une petite troupe, il nous précéda dans le chemin de la gloire : il vainquit par-tout où il y avoit à vaincre, & nous nettoya la route.

Nous eûmes la nuit, mais il ne l'eut pas. Toi, ô ſublime Paſchkopoll, tu le vis avec ſon air de Héros, où les traits de Mars & d'Apollon ſe confondent.

Le Héros, aſſis ſur un tambour, méditoit ſa bataille, ayant le firmament pour tente, & la nuit autour de lui

En méditant, il dit : « Ils ſont en grand » nombre : leur confiance, il eſt vrai, eſt » preſque fondée; mais fuſſent-ils encore » plus nombreux, je les battrai. »

Ainſi penſoit il, il vit l'aurore, & il vit nos viſages enflâmés de deſirs. Ah, com-

bien le bon jour qu'il nous donna étoit ravissant!

Et sautant de dessus son siege de Héros, il dit: « Avant que le soleil se leve, » venez, Héros, venez derriere Lowositz, » pour voir mon ennemi. »

A ces mots vinrent Guillaume, Bevern, Keith & Ferdinand de Brunswick, quatre Héros connus dans tous l'univers par leurs talens & leur courage.

Et d'autres Guerriers s'empresserent après ces grands hommes, pour être à côté de Frédéric, pour entendre ce qu'il disoit.

Libre, comme un Dieu, de crainte & de terreur, plein de sensibilité, il est là, & distribue les rôles de la grande tragédie.

« Là, dit-il, qu'il y ait de la Cavalerie; » ici de l'Infanterie! » Tout se tient en grand ordre, exempt de frayeur, pendant que le soleil se leve.

Ainsi, lors de la création l'armée des étoiles étoit autour de Dieu: docile à sa voix, elle attendoit en ordre.

Cependant le soleil se montra tout-à-coup sur la carriere du firmament, & tout-à-coup nous pûmes voir devant nous;

Et nous vîmes une armée innombrable qui couvroit les montagnes & les vallées; des Pandoures aussi nombreux que le sable de la mer, & des canons sans nombre.

Et (ce qui eſt bien permis à des Héros) nous fûmes étonnés pendant un clin-d'œil, & nous reculâmes la tête de l'épaiſſeur d'un cheveux, mais pas un ſeul pied ne recula.

Car auſſi-tôt nous penſâmes à Dieu & à la patrie : ſoudain Soldat & Officier furent remplis du courage des lions, & tinrent.

Et nous nous approchâmes de l'ennemi à grands pas égaux. « Halte, cria Frédéric, » halte », & ce ne fut qu'un même pas.

Il s'arrête : il conſidere l'ennemi, & ordonne ce qu'il faut faire. Auſſi-tôt, comme le tonnerre du Très-haut, on vit la Cavalerie s'élancer.

Huy ! (c'étoit le cri de l'homme & du cheval) & ils volerent avec fracas, & laiſſerent le terrein derriere eux, juſqu'à ce qu'ils ſe trouverent coup contre coup, cuiraſſe contre cuiraſſe.

Et l'ennemi deux fois fuyant, fut pourſuivi avec trop d'ardeur & trop loin : alors il compta nous vaincre par la ruſe, ne le pouvant par la valeur.

Car, trop-tôt pour l'ardeur des nôtres, la force de leurs ſabres eſt arrêtée par le feu à cartouche qu'on leur lance d'une embuſcade.

Quelle fut la joie maligne du Hongrois, à qui la ruſe, & non le courage réuſſit !

Notre Cavalerie fuit en arriere, & Frédéric en fait la revue.

« Ah, Pere Bevern, nous écriâmes-nous » alors, à nous, à nous des cartouches ! car » déjà ton pauvre Grenadier a vuidé sa gi- » berne.

» Et si tu ne lui rends pas la poudre, il » aura ici son tombeau : car ils font pleuvoir » une grêle de balles du haut de leur tour ».

« Allez, dit-il, précipitez-les de leur tour » à coups de bayonnettes » : nous montâmes à l'assaut, nous les précipitâmes.

Nous abattîmes tes murailles. Nous escaladâmes ton asile, ô Pandoure farouche, & nous te bravâmes en face !

Et tu te mis à fuir de toutes tes forces, & tu te cachas dans la ville. Alors nous nous écriâmes : « Que tout ce qui a du cœur nous suive. »

Mais le vaillant Guillaume te prit & te conduisit par la main, toi Muller, & aussitôt la ville fut embrâsée avec les Pandoures.

Alors le prudent Braun fit retraite, le cœur rempli d'une jalousie héroïque : il prit la fuite & laissa le champ de bataille à nous & à Frédéric.

Mais, ô Braun, & toi Pandoure, dis qui est celui dont la force t'a réduit à cette extrêmité !

extrêmité ? qui eſt celui qui t'a mis en fuite ? C'eſt Dieu, porté ſur les nuées.

Son tonnerre punit ta guerre juſques bien avant dans la nuit noire : mais nous, nous chantons notre victoire, & nous louons ſa puiſſance.

CHANT de BATAILLE, avant la bataille de PRAGUE, le 6 Mai 1757.

QUE peux-tu, Talpatſch, Pandoure ? Soldat & Officier, que pouvez-vous ? Vous ne ſavez que fuir, & nous, nous ſavons vaincre.

Nous avançons. Tremblez. Homme & cheval annoncent votre trépas. Nous avançons, & notre guerrier Frédéric, le Héros, eſt à notre tête.

Et le vaillant Schwerin, avec ſa troupe héroïque, n'eſt point éloigné. Nous le voyons : ſa chevelure blanche brille comme une étoile.

Que te ſert, ô ennemi, cette artillerie dont tu t'es environné ? Que te ſert d'avoir retranché ton camp à force d'art & de ſcience ?

Dociles au génie impétueux & à la ſageſſe âgée, nous voilà les armes à la main, prêts à faire des exploits.

Et nous allons braver ſur ces rochers eſcarpés tes forces & tes coups que tu nous deſtinois, & ta ſcience militaire.

Et ta fierté & tes inſultes : car c'eſt toi qui as enfanté cette guerre maudite. Voilà pourquoi Dieu eſt avec nous & nous donne la victoire.

Et il nous fait entonner des chants ſublimes après la bataille. Lyre, tais-toi. Ecoutez le ſon de la trompette. Silence, freres, écoutez.

CHANT de VICTOIRE, après la bataille de PRAGUE, le 6 Mai 1757.

VICTOIRE! Dieu eſt avec nous. Le fier ennemi eſt couché là. Il eſt couché là. Notre Dieu eſt juſte. Il eſt couché là. Victoire!

Notre pere, il eſt vrai, n'eſt plus; mais il eſt mort en Héros, & maintenant il contemple notre armée victorieuſe du haut du firmament.

Il marcha devant nous, ce généreux Vieillard, plein de ſon Dieu & de ſa patrie. Sa tête étoit encore moins blanche que ſa main n'étoit vaillante.

Avec la vigueur d'un jeune Guerrier, elle ſaiſit un drapeau & le tint élevé ſur

son bâton, afin que nous puissions tous le voir.

Et il dit: « Enfans, montez, escaladez » les retranchemens & les batteries » ! Et nous le suivîmes tous homme par homme, plus prompts que l'éclair.

Mais hélas ! notre pere tomba, & le drapeau s'inclina sur lui. Ah, quelle fin glorieuse ! O Schwerin fortuné !

Ton Frédéric te pleura en nous commandant; mais nous nous précipitâmes sur l'ennemi pour venger ta mort.

Toi, Henri, tu devins Soldat, tu combattis comme un lion. Nous eumes tous les yeux sur toi, ô jeune Héros, & nous comptâmes tes exploits

Le Poméranien, le Brandebourgeois combattit avec un courage héroïque: son glaive étoit rouge; le sang du Pandoure coula à chaque pas.

Les bonnets d'ours furent chassés de sept retranchemens. Là, marcha ton Grenadier, Frédéric, sur des monceaux de cadavres.

Là, au milieu du carnage meurtrier, il pensa à Dieu, à la patrie & à toi: il vit son Roi au milieu de la poussiere & de la fumée noire.

Avec un visage guerrier, étincelant de courage, il trmbla; il trembla pour tes jours, mais non pas pour les siens.

Et méprisant la pluie des balles & le tonnerre de canon, il combattit avec plus de fureur & fit des actions héroïques, jusqu'à ce que tes ennemis prissent la fuite.

Maintenant il chante sa victoire & rend grâce à Dieu de sa puissance, & envoie couler tout le sang de cette bataille sur l'ennemi (1).



CHANT de BATAILLE, *avant le combat de* COLLIN, *le 18 Juin 1757.*

VOYEZ comme les vaincus sont encore dévorés de vengeance & de fureur! voyez comme ils sont là sans trembler & nous crient: « Va, Prussien, va donc à Vienne ».

Ils sont là sur des rochers élevés, comme dans des nids d'aigles. Ils osent nous insulter. Oui, freres, ils rêvent des fêtes de victoire.

Cent mille hommes! ils comptent nous vaincre. Allons, Frédéric, allons, attaquons-les, la victoire est à nous.

(1) Nous supprimons le dernier couplet qui nous a paru indécent, même dans la bouche d'un Poëte, à qui l'on sait que tout est permis.





CHANT de BATAILLE, après la bataille de COLLIN, le 18 Juin 1757.

« RETIREZ-VOUS, cria le pere Fré» déric, retirez-vous, cria-t-il, retirez» vous » ! Car il vit que Dieu donnoit fortune à l'ennemi.

Mais nous attaquâmes encore leur nid ; nous voulûmes encore l'escalader. Nous grimpâmes & nous nous tînmes fortement attachés les uns aux autres.

Et nous dîmes à celui qui y étoit parvenu : « Comment faire pour y monter » ? Nous nous mîmes bravement mains dans mains & nous nous aidâmes à monter.

Et soudain une troupe de héros qui avoit déja gagné la hauteur à moitié, fut renversée par une décharge à cartouches, sans avoir pu faire d'action glorieuse.

Frédéric le vit. O ! comme son cœur en saigna ! Comme il éleva vers le Ciel son œil rempli de compassion !

Que les regards du Héros étoient pleins de douceur ! « Cessez, enfans, cessez, dit» il : Dieu n'est point avec nous ».

Alors nous laissâmes l'ennemi dans son nid de rocher. Maintenant il triomphe & célébre sa victoire.

Mais comment peut-il la chanter ? Non ; freres, il ne le peut : car ne l'avons-nous pas chaſſé auſſi loin qu'il pouvoit l'être ?

Nous n'avons pas combattu contre des hommes & des chevaux, nous avons combattu contre des rochers. Qu'il s'attaque ici à nous, freres, qu'il triomphe ici.

Deſcend, ennemi, dans la verte plaine ; montre ta poitrine à découvert ; combats, triomphe & meurs en Héros : c'eſt ici qu'il y a du plaiſir à mourir.

Mais il n'oſe s'expoſer, nous l'attendrions en vain. Allez, enfans, dit Frédéric. Allons.

CHANT de DÉFI, avant la bataille de ROSBACH, le 4 Novembre 1757.

SORS de ta taniere, armée redoutable ; ſors, viens au combat en raſe campagne, avec courage & avec tes armes de bataille.

Nous petit troupeau, nous ſommes déjà debout, nous chantons déjà le chant de bataille. Nous t'éveillons par notre bruit guerrier & par le cliquetis de nos armes.

Pourquoi ſommeilles-tu ? Ce repos convient-il à des Héros ? Si ta cauſe eſt juſte, pourquoi n'oſes-tu te montrer,



CHANT de VICTOIRE, après la bataille de ROSBACH, le 5 Novembre 1757.

RESONNÉ, sublime chant de victoire, resonne au loin ! Que l'ennemi dans sa fuite t'entende derriere lui !

Frappe, chant audacieux, frappe celui qui dans son cœur pervers, tramoit notre ruine ! frappe-le, comme Frédéric l'a frappé.

Tel un jeune lion se tenant couché, épie son ennemi, qui, enflé d'orgueil, triomphe en idée & se flatte de le vaincre aisément.

De même, vaillans compagnons, nous étions couchés dans la vallée, ramassés en un petit troupeau. Le soir vint, & nous dormîmes enfin après une longue marche !

Bercés par le tonnerre de la poudre, fatigués par le poid des armes, nous dormîmes contens, & nous goûtâmes le repos le plus doux.

Frédéric seul qui veille toujours, Frédéric notre héros plein du projet pour la bataille, parcourt les campagnes & prend de justes dimensions.

Schwerin & Winterfeld regardent du haut du Ciel étoilé : d'un air de réflexion, ils admirent le plan que le Héros a formé.

Dieu cependant, entouré des spheres har-

monieuses, pese de sa main redoutable le destin des armées : il souleve la balance, le bassin de la Prusse baissa & celui de l'Autriche se leva.

L'envie, assise auprès du thrône dans la perfide Vienne, grince des dents, la vengeance éteincelle dans ses yeux enflâmés.

C'est l'envie, ô Frédéric ! qui a soulevée contre ta puissance & contre ta sagesse les Princes de la terre ; mais Dieu ne t'a point abandonné.....

Ce grand jour parut avec éclat : il nous fut annoncé par des coups de tonnerre. Nous nous levâmes sans y faire attention & sans songer à la mort.

L'ennemi approche, nous dit-on ; & nous restâmes immobiles : ils vinrent, ils s'approcherent tout près de nous ; & nous restâmes encore immobiles !

Car nous ne vîmes pas encore Frédéric : mais lorsque Maurice nous eut crié : Marche ! alors nous vîmes tous Frédéric & nous criâmes tous : Marche !

Vous eussiez vu des rayons de joie sortir de nos yeux : nous ne songeâmes plus qu'à la victoire, & nous nous moquâmes de leur nombre.

Nous courûmes tous les rangs serrés ; chaque Soldat étoit un Héros ! Il sembloit que nous voulussions franchir les monta-

gnes & les vallons, & parcourir toute la terre.

Que pensoit alors l'ennemi abusé? il croyoit que nous prenions la fuite; il se communique cette pensée, & il s'anime de l'ardeur de la victoire;

Il forme une grande demi-lune autour de notre fuite; il crie à haute voix: N'épargnons pas le Prussien! Qu'il étoit abusé!

Nous courûmes la carriere de la victoire que Frédéric avoit tracée pendant la nuit, & dont lui seul avoit formé le plan.

Il sembloit que nous nous fussions défiés à la course; mais tout-à-coup nous entendîmes: Halte! remettez-vous! marchez en avant! arrêtez-vous! soudain nous nous arrêtâmes.

D'un regard, l'ennemi posté vis-à-vis, pouvoit nous parcourir. Il vit, d'un air moqueur, notre petite troupe formée & se tenir sous les armes....

Mais sitôt que Keit l'Anglois nous eut crié *feu!* & que nous eûmes fait feu: ah! soudain il prit la fuite.

Cependant que pensoit-il dans sa course! Interdit, confus, il croyoit que les abîmes de l'enfer s'étoient ouverts: il redoubloit le pas sans regarder derriere lui.

Quelle victoire, ô Frédéric! tu nous as

donné avec l'aide de Dieu ! Quelle fut prompte ! huit Brigades seulement ont combattu pour toi, les autres sont restées spectatrices.

Elles combattirent, enflâmées par la présence de leur Roi & par le courage héroïque de Henri, dont le sang coula; nous le vîmes couler & nous le vengeâmes.

Ah quel fracas ! quel carnage ! nous vomîmes la flâme & la mort : Noirs comme les Ministres des enfers nous marchâmes au milieu de la fumée & de la vapeur....

Müller fit gronder son tonnerre, & celui de l'ennemi se tut : il foudroya sa colonne menaçante, elle fut soudain étendue sur l'arêne.

Seidlitz avec sa petite troupe de Cavalerie, taille en pieces tout ce qui lui résiste; quelle boucherie ! quels cris ! sauve qui peut !

Le Housard voltigeant poursuit avec ardeur l'ennemi : il lui lance des regards farouches, il le menace, & l'ennemi se rend par légions son prisonnier

Il épargne le suppliant, il frappe l'audacieux : il est content, lorsque pour sa gloire il n'est pas obligé de verser le sang humain.

O quelle déroute ! quel champ de bataille !

Où eſt leur grande demi-lune? où s'écrient-ils, enflés du deſir de la victoire: N'épargnons pas le Pruſſien!

Que l'obſcurité de la nuit vint à propos pour le Cavalier & pour le cheval! Que l'ennemi fut heureux d'avoir commencé tard ſa bataille, & de ce qu'elle finit promptement!...

Le grand Frédéric triomphe!... Chant guerrier arrête, nous avons encore à faire: tu reſonneras de nouveau lorſque nous nous repoſerons de nos travaux;

Lorſque Frédéric, ou Dieu par ſes mains, aura achevé ce grand ouvrage; lorſqu'il aura dompté l'orgueilleuſe Vienne & délivré l'Allemagne;

Lorſque, la tête couronnée de lauriers, il repoſera dans le ſein de la paix, ſans reſter oiſif; lorſqu'il fera tous les jours des prodiges ſans croire aux prodiges;

Lorſqu'il veillera pendant les nuits pour méditer ſur le bonheur & ſur la proſpérité de ſes peuples, qui verront dans le regard perçant de ſes grands yeux bleus la douceur & la bienfaiſance;

Lorſque, tout grand Philoſophe qu'il eſt, il lira à Poſtdam de grands Philoſophes, & qu'il meſurera toutes les actions d'après les regles de la ſageſſe:

Alors, Muſe belliqueuſe! tu nous chan-

teras les exploits que nous aurons faits avec lui! que le jeune-homme y prête une oreille attentive & qu'il nous regarde avec admiration!

Maintenant nous allons suivre l'ami des hommes, la vue tournée du côté de Vienne. Laissons fuir cet ennemi pour en aller dompter un autre.



CHANT de VICTOIRE, après la bataille de LISSA, le 5 Décembre 1757.

QUE mon chant de victoire soit sublime comme le Pseaume! qu'il retentisse comme la trompette guerriere! Car l'ennemi est vaincu, il est étendu dans la poussiere:

L'ami des hommes qui porte la vengeance de Dieu, est glorifié; l'orgueilleuse Vienne est domptée, elle est plongée dans les horreurs de la nuit. C'est Dieu, ô mes freres! qui a donné la victoire à la justice & non à la force.

C'est pourquoi chantons une Hymne solemnelle! que Vienne en tremble! Triomphe! Grâces soient rendues à Dieu, & louanges au grand Frédéric!

Un Fort, un Tout-puissant a gagné pour lui la bataille. « Je suis un Dieu vengeur

» a dit le Seigneur, & je briserai leur puis-
» sance.

» Que ma foudre les frappe! qu'ils tom-
» bent sous le tranchant de l'épée mortelle,
» la tête séparée de leur corps! Je veux
» anéantir leur alliance : descens, Ange ex-
» terminateur! Reçois, enfer, reçois dans
» tes abîmes les légions des morts!

» Pourquoi les Princes de la terre m'ont-
» ils méprisé dans leur orgueil? Pourquoi,
» pleins de leur vaine puissance, s'élevent-
» ils contre Frédéric?

» D'où vient la haine qu'ils ont conçue
» contre la grande ame que j'ai placée en
» lui? pourquoi forcent-ils l'ami de l'huma-
» nité à porter les armes meurtrieres?

» Qu'il soit donc le Ministre de ma ven-
» geance»!... ainsi parla le Seigneur; les
Cieux l'entendirent, son tonnerre le répéta.

Et Frédéric fut rempli d'un nouveau cou-
rage & d'une nouvelle sagesse. Cependant
il voit avec douleur, qu'il ne peut, qu'il
ne doit pas épargner le sang humain.

Que pensez-vous qu'il ait fait, ô mes
Freres, pendant la nuit qui suivit notre
derniere victoire? Il s'est privé des douceurs
du repos pour méditer de nouveaux succès.

Son bras ne fit que toucher, dans les
plaines de Rosbach, cet ennemi qu'il ne

voulut point écraser, & qui éprouva sa clémence ;

Et cet essaim de Soldats, ramassé par les vains décrets du conseil aulique, cet essaim, qui, ô malheureuse Saxe, loin d'être ton libérateur, fut ton plus cruel destructeur !.... Frédéric laissa fuir tous ces ennemis !

Il partit devant nous des champs de Rosbach : la terreur précédoit sa marche ! Le jour qu'il nous accordoit au repos étoit pour nous & non pas pour lui.

Il poursuit sa carriere glorieuse sans que rien l'arrête, il marche incessamment, & jusqu'à ce qu'il soit arrivé au but, il croit n'avoir point avancé.

Nous le joignîmes à *Grossenhayn*, & nous entendîmes devant lui le Fuyard s'écrier & lui demander la vie, & Frédéric lui donna la vie.

Nous vîmes, mes Freres, nous vîmes fuir ce même Haddick qui avoit porté jusqu'à Berlin les horreurs de la guerre : le cœur lui battoit dans sa fuite.

Nous ne pûmes joindre le brave Marschal & ses Guerriers, à qui la terreur avoit prêté des aîles plus rapides que celle de la victoire.

Nous arrivâmes auprès des nos Freres ;

en chantant notre victoire ! Comme le sang de ces Guerriers bouillonna, en voyant l'Ami des hommes ! Leurs yeux s'enflâmoient & cherchoient l'ennemi !

Jusque là nous l'avions toujours trouvé sur des rochers escarpés, dans des camps inaccessibles, défendus par une nombreuse artillerie.

O funeste Collin ! dequoi servit au Grenadier son courage plus qu'héroïque ! Nous prodiguâmes, mes Freres, avec trop d'ardeur notre sang à des rochers !

Mais, à présent, fiers de leur nombre, ils nous bravoient, & pour la premiere fois, ils choisissoient la rase campagne pour champ de bataille.

Ils comptoient célébrer, à Vienne, de grandes fêtes de reconnoissances : Demain, disoit Charles, ce reste d'armée sera détruit !

Il se met en marche avec sa grande armée qui triomphoit de nous dans ses vaines pensées : elle s'avance d'un air menaçant, semblable à des nuages chargés de tonnerre :

Elle s'arrête au soleil couchant & campe tranquillement : alors Charles, fait sonner par ses trompettes la retraite du soir.

Enflée de l'orgueil de la victoire, elle appuye la masse énorme de sa droite, sur toi, ô *Niepern !*

Et toi, *Golau!* accablé de sa gauche; tu tremblas, lorsque le lendemain, tu vis ce reste d'armée, posté vis-à-vis de toi!

Car nous nous avançâmes au grand pas de la guerre, nous fûmes rangés avant que l'ennemi s'y attendît, nous nous présentâmes comme une longue muraille.

Quel éclat merveilleux remplit toute la plaine, & nous frappa d'admiration, lorsque l'Oint du Seigneur y parut.

Lorsque l'ame de notre armée en ordonna les mouvemens, & prévit, comment, avec un petit nombre d'hommes, elle vaincroit une multitude.

Sitôt que l'ennemi le vit comme nous, il resta les yeux immobiles. Qu'étoit-ce donc qui frappoit ses regards! ô Frédéric! un Ange planoit-il au-dessus de ta tête?

Dans l'orage du combat, étoit-il ton génie? te mettoit-il à l'abri? ô toi, délices du Genre humain! toi, notre Frédéric!

Avoit-il rempli ton cœur d'une sage intrépidité! ou Dieu lui-même, enveloppé dans un nuage éclatant, étoit-il avec toi dans le combat?...

Dix mille coups de tonnerre éclaterent; dix mille autres les suivirent. Que la moisson de la mort fut grande! que les cris, que les gémissemens de tant de milliers de blessés & de mourans, furent lamentables!

Nous fûmes épouvantés par le feu terrible de leur artillerie : tu le vis, & tu nous menas à ces foudres redoutables ! Ni le brillant des éclairs, ni les coups de tonnerre, rien n'arrêtoit tes Héros.

Ton vaillant Ferdinand nous suivoit aussi au milieu des dangers & du carnage; il étoit prêt à mourir avec toi, pour la patrie.

Nous vîmes, comme une troupe d'Anges de la mort, les Héros, dont l'emploi étoit de nous porter tes ordres; leurs yeux paroissoient enflamés.

Un seul mot, & aussi-tôt l'homme & le cheval exécutent la parole de la mort ! C'est alors que nous attaquâmes des retranchemens remplis de foudres, nous en chassâmes l'ennemi !

Le cruel plaisir du carnage ne s'étoit pas encore emparé de notre cœur; il n'avoit pas encore enflâmé notre visage.

Mais maintenant, ô notre Pere ! nous nous sentîmes animés, non de courage, mais de fureur : nous regardâmes l'ennemi avec une joie barbare, nous eûmes soif de son sang.

Impatiens d'avoir la victoire sanglante, nous frappâmes du pied les champs jonchés de morts : pourquoi toute la terre se souleve-t-elle contre toi ?

Rouges comme du feu, nous brûlions tous & nos cœurs battoient haut ! Nous ne respirions que la mort qui n'étoit pour nous qu'un objet de raillerie.

Pour venger chaque goutte de sang qui avoit coulé sous Bevern, tout écumoit de rage : l'homme & le cheval respiroient également la vengeance !

Devenus barbares, nous ne prêtâmes plus l'oreille aux prieres & aux pleurs des vaincus prosternés à nos genoux, nous ne pardonnâmes plus comme autrefois.

Nous joignîmes l'ennemi dans sa fuite ; nous suivîmes ses traces : pourquoi étoit-il enflé de confiance en la victoire ? Il fallut qu'il fût châtié !

Hommes barbares ! non les tigres ne sont point acharnés les uns contre les autres comme vous l'êtes ! Nous, nous avons pu dans la mêlée plonger le fer dans le sein de notre semblable qui nous tendoit les bras !

Cependant, ô Muse guerriere, ne chante pas toute la bataille des hommes ! Termine ton chant terrible, & dit : la nuit vint !

Et dis : Frédéric le Heros pensa en lui-même : « O grande victoire, persuade donc » toute la terre de mettre fin à cette guerre » funeste ! »

Puisque Dieu est visiblement avec moi ;

en faisant gagner la bataille à mon armée, & puisque les nations aussi nombreuses que le sable de la mer, ne sont pour lui que comme la menue paille au vent!



CHANT de la Nymphe PERSANTIS. *A* COLBERG, *ce 24 Septembre 1761* (1).

IL est victorieux! Persée, mon Héros est victorieux!... O vous, larmes de joie, n'étouffez point mes chants de louanges!... Ondes de mon fleuve, racontez à toutes les mers la défaite du Dragon!

Ici où la Baltique borde le rivage de hautes dunes, pour mettre à l'abri Colberg, ma ville chérie, j'étois assise, &, transportée de joie, je chantois aux Tritons attentifs une hymne en l'honneur de mon ami.

« Le bras victorieux de mon ami vient de » terrasser le monstre farouche que le Riphée

(1) Ce petit Poëme parut dans le Journal étranger, Janvier 1762, sous le nom de M. *Gleim*; mais j'ai su depuis qu'il étoit de M. *Ramler*. J'y ai fait quelques corrections qui m'ont paru nécessaires. On sait que pendant la derniere guerre les Russes furent obligés de lever deux fois le siege devant la ville de Colberg, & qu'ils ne s'en rendirent maîtres qu'après l'avoir assiegée une troisieme fois. L'époque de ce Poëme allégorique se rapporte à la levée du second siege. Du reste, la ville de Colberg est située à l'embouchure de la Persante; & le nom de cette riviere a donné occasion à la fiction ingénieuse qui regne dans ce petit morceau de Poésie.

» couvert de neige à vomi sur mon rivage ;
» abandonnée des Dieux, j'allois devenir sa
» proie. »

C'est ainsi que je chantois, lorsque je vis un Dragon s'élancer du fond des abîmes azurés : il avoit cinquante gueules ouvertes qui vomissoient la flâme : foible & tremblante, j'étois étendue sur le rivage.

Quand tout-à-coup Persée descendit de son séjour céleste, & fit briller son fer glorieux : pendant trois fois neuf jours il tint la mort arrêtée dans la mer.

O ! quels torrens de flâmes l'Hydre lança contre sa vie !... Enfin mes accens plaintifs trouverent l'oreille des Dieux : ils firent tomber des armes là où combattoit mon Héros.

Porté sur les aîles d'Hermès, sa tête couverte du casque de Pluton, sa main droite armée de la lance de la terrible Minerve, il précipita le monstre dans les abîmes de la mer.

Sans cesse mes levres feront retentir ses louanges : tant que dans le bras de ce port on verra flotter les voiles enflées par les vents, je célébrerai mon Héros.

Et quand il viendra lui-même saluer mon rivage, je répandrai des coquillages sur son chemin : car mon fleuve est pauvre, & il ne roule ni l'ambre, ni des sables d'or.

Et toi, mon Barde, toi qui jadis devant les portes de ta ville maternelle balbutiois des chanſons : ah ! ſi celle qui t'a vu naître a encore ton amour :

Chante mon favori, chante mon libérarateur, ſur ce luth que tu viens de monter, & ſur lequel tu chantes le combat des Dieux avec les Titans.





CHANTS
D'UNE AMAZONE.

The Sex is ever to a Soldier Kind.

Pope's Homer.

Les chants d'une Amazone moderne peuvent-être regardés comme faisant *Pendant* avec les chants de guerre d'un Grenadier Prussien. L'Auteur est M. *Weisse*, né en Saxe, & Receveur de la Steuer du cercle de Leipzig. Ce Poète, qui est encore à la fleur de son âge, s'est déjà fait connoître par plusieurs Ouvrages de réputation. Ses chansons badines sont pleines d'esprit & de saillies heureuses; & ses Pieces dramatiques font aujourd'hui le charme du théatre Allemand. Il a cherché, en homme de Génie, à donner un caractere national à la tragédie Allemande, en essayant d'y réunir la régularité des François avec le haut tragique des Anglois. M. *Weisse*, en qualité de critique, tient encore un rang distingué; il est Auteur d'un excellent Journal, portant pour titre: *Bibliotheque des beaux Arts & des Belles-lettres.*

Les Chants d'une Amazone ont eu le plus grand succès en Allemagne; ces Poëmes offrent une suite de tableaux où sont représentées toutes les situations de la guerre. L'Auteur cherche à exciter l'amour de la Patrie dans les ames des Citoyens; mais pour faire goûter ses chants à tous les Allemands, sous quelque gouvernement qu'ils soient, il n'a pas pu donner à son héroïne un caractere national. Delà les chants de l'Amazone sont plus intéressans pour les Allemands en général, que les chants du Grenadier; mais ils ont un air romanesque que n'ont pas ces derniers. Du reste la Poésie de style est plus riche & plus brillante dans M. *Weisse* que dans M. *Gleim*; d'ailleurs le Grenadier ne réveille guères qu'un sentiment, mais l'Amazone en excite toujours plusieurs à la fois.

Le Public François connoît déjà une grande partie de ces Poëmes par les traductions que j'en ai données, soit dans le Journal étranger (1), soit dans la Gazette littéraire (2). Je citerai ici le jugement qu'en a porté M. l'abbé *Arnaud*. Voici ses paroles:

« Les chants du Poëte que nous allons

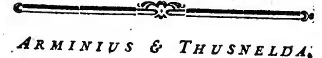
(1) *Avril 1762.*

(2) *Tome II & III.*

» traduire nous ont transportés au milieu » de l'ancienne Sparte ; nous avons cru » voir une Lacédémonienne presser d'une » main son amant contre sa poitrine, de » l'autre lui montrer l'ennemi, applaudir » à ses triomphes & verser des larmes de » douleur & de joie, en le revoyant percé » de coups & étendu sans vie sur le bou» clier dont elle l'avoit armé. Quant à » ceux de nos Lecteurs qui ne porteront » sur ces morceaux de Poésie qu'un œil » purement critique, ils y verront briller » tous les caracteres auxquels *Longin* re» connoît le *sublime*, & seront également » frappés & de la force des images & de » l'art avec lequel notre Poète a su les » faire contraster. »

Je rapporterai encore un morceau que j'ai trouvé dans un de nos Ouvrages périodiques ; il m'a frappé par la ressemblance qu'il a avec les chants de M. *Weisse*. Le nom de l'Auteur m'est inconnu, mais il a su se transporter dans les tems de son Héros, & prendre le caractere des Bardes qui célébroient les actions signalées de leurs compatriotes. Pour l'intelligence de ce morceau, il faut se rappeller la fameuse défaite de *Varus*, par *Arminius*, Prince Germain & Chef des Etrusques ; On sait que le Général des Romains, pour ne pas tomber

tomber entre les mains du Vainqueur, fut obligé de se tuer, & que *Sigmar*, pere d'*Arminius* périt dans la bataille.



ARMINIUS & THUSNELDA.

Thusnelda.

AH ! le voilà, couvert de sueur, couvert du sang des Romains & de la poussiere du combat ! Jamais, jamais je n'ai vu Arminius si beau ! jamais ses yeux n'ont été animés d'une ardeur si vive !

Approche !..... je tressaille de plaisir ! Donne-moi cette aigle ; donne-moi cette épée dégoutante de sang ! Approche, respire & repose-toi dans mes bras du tonnerre de la bataille.

Repose-toi sur mon sein ; que j'essuie la sueur de ton front, que j'essuie le sang de tes joues !.... Qu'elle est brûlante, cette joue !... Arminius ! Arminius ! jamais ta Thusnelda ne t'a aimé d'un amour plus vif !

Pas même en ce jour, où, rempli de l'audace de la jeunesse, tu vins m'enlever dans le bois de chênes & me serrer dans tes bras nerveux ! Dès-lors je lisois dans tes yeux l'immortalité qui est maintenant ton partage.

Et vous, Bardes, racontez aux bois ſacrés, qu'Auguſte dévoré de chagrin, boit déſormais le nectar avec ſes Dieux! dites, qu'Arminius eſt plus immortel qu'Auguſte!

Arminius.

Pourquoi ranges-tu en boucles mes cheveux? ne vois-tu pas le vénérable Sigmar mon pere tout ſanglant, étendu ſans vie ſur l'arêne! O! qu'Auguſte n'a-t-il mené lui-même ſes cohortes! il y ſeroit étendu plus ſanglant encore!

Thuſnelda.

Laiſſe, Arminius, laiſſe-moi ranger en boucles ta chevelure flottante, afin que ſous cette couronne de laurier, elle deſcende en cercle! Sigmar eſt parmi les Dieux; il vaut mieux le ſuivre que de le pleurer!





ADIEUX d'une AMAZONE moderne, à l'ouverture de la Campagne.

Jam nunc minaci murmure cornuum
Perstringis aures, jam litui strepunt,
Jam fulgor armorum fugaces
Terret equos, Equitumque vultus.

Hor.

C'EST assez, jeune Guerrier, c'est assez jouir de l'amour & du repos : jusqu'ici tu mettois ton devoir à me plaire, & tu m'aimois d'un amour extrême !

Tantôt un vin excellent, tantôt mes levres brûlantes réchauffoient ton ardeur : tu t'endormois au son des flûtes : tu reposois dans mes bras.

A présent le son des timbales & des trompettes te réveille : les sublimes chants de bataille te rappellent aux exploits guerriers.

Le fier drapeau se déploie & flotte à la tête de l'armée. Mars fait entendre son tonnerre : il met en arrêt sa lance redoutable & t'invite à combattre.

Déjà ton Coursier est tout prêt : il frappe du pied & dresse sa tête superbe : il respire après les combats, & ses narines lancent le feu.

Il agite son mord doré & secoue sa

criniere : il ronge ſon frein plein d'écume ! Ne l'entends-tu pas qui hennit & t'appelle ?

Le Guerrier appuyé ſur ſes armes s'impatiente. Une mere lui apporte encore une fois ſon enfant : elle ſanglotte : elle ne peut proférer un ſeul mot. Il prend l'enfant, le preſſe contre ſon ſein paternel, & les renvoie bruſquement l'un & l'autre.

Que tardes-tu ? ... Ceins ton épée : elle eſt altérée du ſang ennemi. Ah ! quand elle ſera ſortie du fourreau, qu'elle frappe des coups ſûrs, & qu'elle ne tombe jamais de la main qui en ſera armée ! qu'un jour la patrie la révere & qu'elle diſe : Cette épée fut portée par un Héros....

Que ton cœur dans les champs de Mars palpite du deſir de la gloire, comme le mien palpite d'amour ! ah ! ne le ſens-tu pas battre, ce cœur fidele ?

Par tes baiſers tu eſſuies les ruiſſeaux de larmes qui coulent de mes joues brûlantes. Ah ! que ne puis-je dans les combats eſſuyer par les miens le ſang & la ſueur de ton front !

La gloire t'attend aux combats, elle te demande à ma tendreſſe : la gloire, ô jeune-homme, eſt la ſeule rivale que je ſouffrirai.

Va, marche ! ſignale ta valeur, & ſuis

les sentiers qui te conduiront à la gloire des Héros !

CHANT d'allégresse de l'AMAZONE, au retour de son Amant de la guerre.

Longâ fessum militiâ latus
Depone sub laura mea !
Hor.

IL vient ! sois attentive, ô mon oreille ! il vient mon jeune Guerrier : le soleil se leve & éclaire le champ de bataille ensanglanté.

Oui, déjà les timbales & les trompettes retentissent sous nos portes ceintrées : à ces sons mon cœur tressaillit de joie, mon sein palpite.

Une forêt d'armes étincelantes s'avance dans un grand ordre, & l'étendart, percé de coups de feu, flotte glorieusement à la tête.

Déjà je vois cette longue marche de Guerriers poudreux s'approcher. N'est-ce point-là le Coursier qui portoit mon amant dans le sentier de la gloire.

Mais je le vois : c'est mon amant, c'est lui-même. Comme le feu de ses yeux perce les nuages de poussiere ! Un rameau vert pare son chapeau, & la sueur couvre son visage....

Remets, remets ton épée étincelante; cette épée si fatale à l'ennemi : Viens te précipiter de ton cheval fougueux dans mes bras.

O plaisir! ô volupté! Presse-moi hardiment contre ta poitrine : que dans le transport de nos baisers mon ame passe dans la tienne.

Le fils de Latone étoit moins beau après le triomphe des Cyclopes : tu l'emportes sur Achille devant Ilion, & sur Mars dans les bras de Vénus.

Que ton visage mâle & brûlé par les rayons du soleil est éclattant! il avoit moins de charmes lorsque tu ne fréquentois que les ombrages frais.

Tes cheveux en désordre exhalent l'odeur de la poudre : ils sont mille fois plus beaux que quand ils étoient arrangés & parfumés.

Tu m'entoures d'un ruban doré! D'où vient-il ce ruban? O fortune propice!.... Il ornoit le drapeau enlevé par tes mains.

Par ce lien tu attaches en moi la gloire à l'amour. Comme son or brille au soleil! ainsi mon ame est enflâmée pour toi.

Ta poitrine se découvre.... Voyons? ne sont-ce pas là des cicatrices!.... Ah! laisse-moi les contempler, les compter & les couvrir de mille & mille baisers.

Que n'ai-je pu voir ce beau sang couler de tes blessures ! que n'ai-je pu l'étancher, tandis que tu aurois reposé sur mon sein !

L'amour grave profondément dans mon cœur les marques de la gloire : elles y resteront comme les tiennes, jusqu'au tombeau.

CHANT de l'AMAZONE, pendant le tumulte éloigné d'une bataille.

Audire magnos jam videor Duces,
Non indecoro pulvere sordidos.

Hor.

OUI, oui, elle commence la bataille terrible.... Les fondemens de la terre s'ébranlent : le Ciel est en feu : le tonnerre gronde du fond des abîmes !

Les meres échevelées, les épouses en pleurs, sont saisies d'épouvante & d'effroi : elles frissonnent. A peine respirent-elles encore.

Elles poussent des cris lamentables ; toutes les fois que le bruit du canon, porté sur les aîles des vents, retentit à leurs oreilles.

Loin de moi, profane vulgaire ! loin de moi honteux gémissemens ! La valeur com-

bat, le triomphe est à sa suite; & toi mon jeune Guerrier, je te salue!

Qu'est-ce que je sens!.... quel frissonnement saisit tous mes membres? Je prend l'essor. Un tourbillon m'éleve au-dessus des nuées!

Ah! n'est-ce point les vapeurs de la poudre que je respire? La nuit s'étend sous moi: la nuit qui dans l'ardeur du combat rend la mort invisible....

Cependant je vois les deux armées rangées dans un ordre formidable: elles mesurent leur vaste tombeau; des lauriers sanglants seront le fruit de la victoire.

Et toi, Renommée, déploie tes aîles; dissipe les ténébres, afin que je voie les exploits de mon jeune Héros, afin que je le voie combattre.

Où est-il?...Ah! je l'apperçois-là-bas au premier rang des Guerriers: ils brûlent tous comme lui d'affronter la mort & de remporter la victoire.

Ils forment une ombre terrible qui va s'ébranler! Ainsi l'on voit les nuages chargés de tonnerres, s'étendre sur les montagnes, puis s'avancer dans les plaines.

O jeune-homme! toi que la gloire enflâme! sois un Alcide. Tu combats pour ta patrie, & moi je te regarde.

Oui, oui, je le vois animé d'une noble ardeur, ferme comme ſon deſtin. Déjà la mort eſt dans ſa main: malheur à celui qui voudra lui réſiſter.

Rempli d'impatience il, frémit que le combat ſoit différé, tandis que d'un autre côté le ſang ruiſſelle déjà.

Son courſier plein d'une noble impétuoſité enſanglante ſon mord: il brûle de partir, il s'agite, & frappe la terre de ſon pied.

Dix fois d'un air farouche & menaçant, mon jeune Héros enfonce ſon chapeau: il murmure en ſecret contre ſon Général de ce qu'on ne fond pas encore ſur l'ennemi.

Il tourne vers lui ſes regards.... Attend: quels ſons agréables ſe font entendre! La puiſſante trompette reſonne: déjà la tymbale fait entendre ſes roulemens.

La Diſcorde & Bellone accourent aux cris de guerre: elles ſont armées de torches enſanglantées, & enveloppées dans d'épaiſſes vapeurs:

Elles communiquent leur fureur à toutes les ames. Les cœurs palpitent ſous la cuiraſſe, & les Guerriers ne reſpirent que la mort.

Le feu de leurs yeux étincelle ſous leur front farouche: leurs levres ſe ferment avec force. Tous leurs traits expriment la fureur.

Enfin pour la derniere fois il enfonce son chapeau. Ah, voyez !.... mon jeune Héros leve l'acier, & fait signe à ses compagnons....

« Telle paroît la fille de Jupiter à la tête » de la jeunesse d'Argos : son épée resplen- » dit tout-à-l'entour, ainsi que sa lance re- » doutable :

» Les étincelles qui en jaillissent passent » comme des serpens dans le cœur des » Argiens ; leurs bras nerveux s'élevent ; un » plus long repos seroit un supplice ».....

Les rang se serrent, les chevaux se pressent avec fracas. C'en est fait.... Il prononce la parole du combat, il lâche la bride, & part comme un éclair.

Tel que le Dieu de la guerre, il s'avance, suivi de ses braves compagnons. L'ennemi tient ferme : mais bientôt l'épée de mon Héros, se fait un passage.

C'est ainsi qu'un torrent formé par l'orage se précipite du haut des montagnes, entraîne dans sa course les arbres & les troupeaux, & les ensevelit dans le creux des vallons :

Les montagnes qui menacent les cieux, ne peuvent résister à sa fureur : il emporte sur son dos liquide de vastes ruines.

Quels cris ! quel fracas ! Le lion combat avec le tigre. Ah ! c'est à présent que les

crimes des peres ne sont pas épargnés dans les enfans.

La forêt retentit : les antres des rochers resonnent par la bouche de l'écho : les bras & les épées remplissent l'air, les morts & les mourans couvrent la terre.

Mais quoi ! Des escadrons entiers se précipitent sur mon Héros, comme s'il étoit le seul ennemi à craindre.... Ah ! son coursier n'est-il pas déjà ensanglanté.

Il fuit ! il fuit ! malheureuse que je suis ! Loin de moi, vision affreuse ! mon œil se détourne à ton aspect & ne te connoît plus !

Hélas, s'il fuyoit !.... Il fuiroit, mon Amant, lui qui a brûlé constamment pour la gloire ! Cependant s'il fuyoit !... Par une prompte mort prévenez sa fuite....

CHANT de l'AMAZONE, pendant la fuite de l'ennemi.

Per obstantes catervas
Explicuit sua victor arma.

Hor.

LA puissante trompette retentit à nos oreilles. La victoire est à nous : la gloire resonne : mon courage se reveille : l'ennemi .... Ah ! le voila qui fuit.

Envain des nuages de poussiere couvrent son visage pâle & tremblant : les colombes effarées n'échappent pas aux regards de l'aigle.

Il fuit ! mais il tombe encore en fuyant, foudroyé par mon Héros, qui, passant sur les mourans, jonche la terre de cadavres.

Il fuit ! ainsi on voit fuir les nuages poursuivis par les vents de la tempête : ils sont dissipés : ils ne sont plus, & bientôt le soleil montre sa face riante.

Mon jeune Guerrier s'éleve & se courbe sur son coursier, il lance encore ses carreaux : son épée s'appesantit sur le crâne de ses ennemis....ah ! dérobez-vous à sa valeur.

Voyez, il abat sous ses coups vos plus vaillants Guerriers, & vos troupes nagent dans le sang.... Vous renouvellez le combat ? Oui, combattez & irritez-le encore !

Un orage d'airain se forme & creve sur vos têtes : nul Dieu ne vous en garantit : nul Héros n'est égal au mien !

La terre rougie de sang est devenue glissante sous vos pas : vous tombez ; vos coursiers s'abattent, & la mort est partout.

O jeune-homme ! si pour un instant tu peux oublier la fureur qui t'anime, tourne tes regards, & vois la route que tu as parcourue.

Ah ! quel vaste champ inondé de sang

& jonché de cadavres défigurés ! De toutes parts la mort a fait une ample moisson....

Qui vois-je là se débattre au milieu des hommes & des chevaux renversés ? Quels cris plaintifs ! hélas ! c'est un Guerrier mourant qui s'efforce de se relever.

Sa tête est entr'ouverte : il appelle d'une voix défaillante son ami blessé : « Aies pitié » de moi, & si tes souffrances te le per» mettent, donne moi la mort »....

Un beau jeune-homme ! .... ah ! peut-être étoit-il presqu'aussi beau que toi : Un jeune & vaillant Guerrier : peut-être étoit-il presqu'aussi vaillant que toi :

Au bord d'un ruisseau paisible, peut-être sa tendre Amante pleure à présent son absence, & mêle, dans le silence de la nuit, ses gémissemens aux accens plaintifs du rossignol....

Arrête, jeune Héros, arrête ! C'est assez élever de trophées sur ta carriere glorieuse : les larges blessures des Combattans implorent, en saignant, ta compassion.

L'ennemi foulé dans la poussiere baise ton épée victorieuse. Vois, ô mon Ami ! toi-même, tu es baigné de sang & de sueur.

Le Guerrier sent le poids de son épée, son bras fatigué demande le repos : le cheval essoufflé semble plier sous le puissant fardeau du cavalier.

Arrête ! .... la musique belliqueuse t'ordonne, la retraite ! .... Tes braves compagnons, marchant sur des cadavres, s'assemblent devant toi & s'arrêtent... Ah ! examine-les à présent....

Eh bien, jeune homme, les as-tu parcourus, les as-tu comptés ? Autant d'amis qui te manquent, autant de héros de moins.

Tu pleures ? oui pleure : coulez larmes généreuses : ces sentimens d'humanité te rendent plus grand que la victoire même.

Lave leurs blessures ; lave-les de tes larmes. Si je ne connoissois ton cœur sensible à la pitié, tu ne serois pas mon amant.

Mais pleure aussi sur ton ennemi : il est aussi tombé en héros : celui qui ne pleure pas sur le vaincu, mérite de tomber comme lui.

Il gémit, il implore tes secours. Hâte-toi de soulager ses souffrances, & il bénira son vainqueur : tu triompheras alors une seconde fois....

Et toi, Renommée, embouche ta trompette ! étonne l'univers ! dis-lui qu'un Héros a fait ces grandes choses, & que ce Héros est mon Amant.





Chants de l'Amazone, pendant les réjouissances d'une armée victorieuse.

Tuque dum procedis, Io triomphe!
Non semel dicemus, Io triomphe!
Civitas omnis; dabimusque divis
Tura benignis.

Hor.

Paroissez, magnanimes Vainqueurs! annoncez au bruit de nos foudres de guerres, annoncez à l'univers le jour qui nous a apporté la victoire.

O jour d'épouvante & de fureur! jour qui a brisé la force de l'ennemi! jour marqué dans ses annales par le sang de ses Guerriers!

Quelle immense carriere la mort a parcourue en ce jour! Aussi loin que l'œil humain peut atteindre, les campagnes sont inondées de sang.

Nos légions sont entourées de monceaux de cadavres où sont encore plongées des lances rompues.

C'est ici qu'enivrée d'orgueil, l'armée innombrable de l'ennemi vous bravoit: telle on voit une forêt de mâts ombrager au loin les mers.

Le peuple qu'elle menace se désole, & demeure immobile sur le rivage ; déja il croit éprouver la fureur de l'ennemi,

Quand tout-à-coup un Ange du Ciel ; porté sur des nuées orageuses, s'avance au-dessus du spectacle confus, & secoue de ses aîles les tempêtes furieuses :

Il voit d'un côté le desespoir timide, de l'autre la vaine arrogance : il rit de la foiblesse des mortels dont un souffle détruit en un instant & l'espoir ambitieux, & la folle terreur.

Où es-tu, forêt ombrageuse, qui flottois sur ces mers. Une planche rompue, un mât brisé qu'embrasse un Matelot tremblant : voilà tout ce qui reste de ton fastueux appareil.

Mais loin de moi, visions affreuses ! C'est la gloire du Vainqueur que je brûle de voir, & non le malheur du Vaincu.

C'est toi, mon jeune Héros, que je veux contempler, monté sur ce hardi coursier qui a souvent affronté avec toi une multitude de dangers.

Je veux te contempler couvert de sueur & d'une noble poussiere, ardent dans ta course comme Adonis, & non moins beau que lui.

Je vois étinceler son épée ; telle qu'un

météore elle glace d'effroi lorſqu'elle s'agite : ſa troupe eſt un volcan qui, lorſqu'il s'élance, conſume des Provinces....

Ebranle toi, ô formidable armée ! fais flotter tes drapeaux ! Avance ! que je puiſſe voir & admirer chaque Héros.

Préparez-vous. Que l'éclair puiſſant de la poudre s'élance avec éclat de vos armes : que le tonnerre s'échappe de vos bouches à feu, & parcoure les rangs.

Sonnez, perçantes trompettes ! & vous tymbales, mêlez votre murmure à leurs ſons gais & brillans ! Rétentiſſez, bruyans haubois ; clairons éclatans, joignez-y vos accords !

Qu'au milieu des accens aigus des fifres, le ſon des tambours ſe faſſe entendre de loin ! Enſuite, ô ſuperbes Vainqueurs ! répétez trois fois les cris de la victoire !

Oh quel friſſonnement délicieux ſe répand dans mon ſein ! Triomphe ! triomphe ! je vois ! je vois la victoire ! je la vois qui de joie bat des aîles.

La vapeur de la poudre s'éleve en nuage & envelóppe le char de la Victoire : elle me place en triomphe ſur ce char pompeux.

Je vous vois, je vous vois tous, ô Héros ! Mais qu'apperçois-je plus haut ? je vois les Dieux qui contemplent avec raviſſement la chute de Troie.

SENTIMENT de l'AMAZONE, après une bataille perdue.

..... Signa ego Punicis
Affixa delubris, & arma
Militibus....
Direpta vidi!

Hor.

O TERREUR! quel douleur profonde brise mon cœur & le déchire! Il saigne!... Ah! qu'il saigne, & qu'il épuise tout son sang!

Que mes yeux s'éteignent pour ne plus voir ces hauteurs, le tombeau de la gloire & des lauriers de nos Légions défaites!

Hélas! quel spectacle d'ignominie & de douleur! O armée! de quelle faîte te voilà tombée? Il n'y avoit donc point pour toi, de Termopyles, point de tombeau général?

Semblable aux feuilles flétries que chasse le vent d'Automne, tu cours çà & là: tu cherches, & hélas.... tu ne trouves plus tes drapeaux!

Tourne la tête, jette tes yeux sur ces hauteurs que tu as abandonnées: vois la cruelle Divinité de la guerre, parée des couleurs de l'ennemi!

Elle allonge son col élancé; elle déploie tes drapeaux à ta vue, elle te brave, elle t'insulte par ses cris;

Elle fait retentir ses chants de victoire : elle te lance les mêmes foudres, qui n'aguères allumées dans tes mains, avoient brisé ses forces !

Où sont-ils, tes carreaux ? Hélas tu en es consumé, comme l'audacieuse Sémélé qui, dans son imprudente curiosité, voulut voir Jupiter, environné de sa gloire !

Voilà donc, ô ma patrie, voilà donc tes enfans ? Meres désolées & confuses, venez dans ces lieux ! & vous, Guerriers malheureux, allez-vous réfugier dans leur sein, qui, avant que vous vissiez le jour, vous mit à l'abri des coups ennemis....

O ma patrie ! tu détournes la tête, tu fermes les yeux ! consternée, tu soupires, tu pleures !

Tes défenseurs même n'osent se regarder : ils sont interdits, désolés ! ils jettent la vue sur les campagnes, baignées de leur sang : malheureux ! pourquoi n'est-il pas répandu jusqu'à la derniere goutte !

Songez à votre ignominie !... Mais non, songez à vos lauriers, pour détester cet instant qui les a flétris.

Et toi, jeune-homme !... O comble d'horreur ! je ne peux plus t'aimer ! la honte couvre mon front de rougeur.

Où donc es tu ? Hélas ! as-tu pris la fuite ! Fuis-moi, fuis hors des limites du monde ! Puisses-tu désormais n'être pour nos ennemis qu'un objet de raillerie & d'insulte.

Es-tu leur prisonnier ?... Chargez-le de fers... Mais non, faites-les-moi porter ! & laissez fuir ce malheureux...

Un jour, peut-être, la vengeance, la confusion & la fureur lui feront soulever l'épée qu'il a laissé tomber de ses mains ; peut-être....

Mais n'est-ce pas son nom que ce Guerrier, assis sur un tambour, vient de prononcer ? Il porte sur sa face l'empreinte de l'honneur :

Couvert de sueur & de sang, il raconte la bataille : la curiosité forme autour de lui un cercle épais, & chacun prête à ses discours un oreille attentive.

On écoute en inclinant la tête ; à peine on ose respirer : Guerrier, qu'as-tu ? Hélas ! il se plaint, il désigne, il nomme mon Amant.

Malheur à moi !.... « Ah ! croyez mes » discours ; jamais Héros ne se signala par » de pareils exploits ! toujours terrible, il » voloit à notre tête ; dix fois il a mené sa » troupe à la charge :

» Il a franchi des remparts que défendoit

» le tonnerre des combats : il a gravi des » rochers escarpés, il a renversé dans sa » course des files entieres :

» Les épées soulevées fondoient sur lui » de toutes parts : son sang généreux a coulé : » son glaive s'est brisé, son cheval s'est abat» tu, & le Héros s'est relevé plus terrible » & plus fier que jamais ....

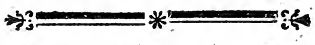
» Tels que les colonnes d'Hercule qui om» bragent la mer, il est demeuré inébranla» ble dans sa place, au milieu des cada» vres !

» Il combattoit encore .... lorsqu'atteint » d'un coup d'épée, je suis tombé, & je me » suis traîné jusqu'ici, ignorant sa destinée.

» Sans doute il est mort ! »... Mon Amant est mort ! Où suis-je ? Ouvres-toi, tombe ténébreuse ! viens ! ô mort, viens m'y précipiter !

Quel voile s'étend sur mes yeux ! Est-ce toi, doux repos ? je ne vois pas !... je n'entens pas ! .... je me meurs !...





L'AMAZONE sort de son évanouissement & voit son Amant blessé.

> Mersès profundo, pulcrior evenit
> Luctere, multa proruet integrum
> Cum laude victorem, geretque
> Prælia conjugibus loquenda.
>
> *Hor.*

QUI m'arrache à mon doux sommeil, au repos ou à la mort ? Si je ne vis plus pour toi, ô mon Amant, que m'importe la vie ?

Etoit-ce un songe ! Ah, puissé-je ne rêver jamais qu'à mon Héros !... Il vient de s'offrir à mes regards, porté sur un nuage de pourpre !...

Mais quel est celui que j'apperçois ! il incline son visage brillant sur le mien ? Est-ce lui ? suis-je transportée dans le ciel ? Mon rêve subsiste-t-il encore à mon réveil ?

Mes forces m'abandonnent une seconde fois ?... Ah ! quel bras m'environne ? qui me presse contre sa poitrine ? C'est son bras ! c'est toi, je te sens.

O joie ! ô délices ! ô transports ! Est-ce toi ? je me meurs ! oui c'est toi ! quel Dieu bienfaisant a brisé les portes de ta tombe ! quelle puissance a rompu le sceau du trépas posé sur tes yeux ?

La couleur de la mort est encore empreinte sur tes belles joues ; tels les lis, chargés de la rosée du matin, inclinent leur tête !

Viens reposer sur mon sein ta tête généreuse : mais arrache de ton front ce bandeau qui m'en cache les attraits ;

Je veux le couronner, ce front, de fleurs cueillies de mes mains .... Mais, ô Ciel ! ce bandeau couvre de profondes blessures !

Ah ! laisse-moi les voir & les compter ! O cicatrices glorieuses ! Que ne puis-je les porter à ta place ! ô mon Amant, elles ne me feroient point de mal !

Et ton vêtement ! .... il est tout rouge ... à peine le sang dont il est couvert, m'en laisse distinguer la couleur : telles dans le Printems les gouttes de rosée teignent de pourpre les fleurs du pêcher.

Mais que vois-je ! ce bras qui portoit la foudre & précipitoit l'ennemi dans l'abîme ! hélas ! il est fracassé ! Un plomb fatal a brisé la force d'Ajax ! Ce bras est immobile & suspendu ....

Mais tu souris ! il suffit, je respire ; Esculape te répond de ta guérison : tu vis & tu restes digne de moi.

Et tes blessures ?... Bellone a gravé sur ta haute poitrine, comme sur le faîte du

temple de l'honneur, & ta gloire & mes délices....

Il n'en est pas ainsi de cette armée!...: Garde toi de porter sur elle tes regards...: C'est alors que se feroit sentir la douleur de tes blessures.

Que fais-tu, trop sensible jeune-homme! La tendresse & la pitié t'emportent trop loin: tu contemples ces Guerriers! leur sort t'attendrit! ô Ciel! quelle foiblesse!

Mais ils arrosent ta main de leurs larmes? ils la baisent avec transports! Tu pleures toi même.... Oui, pleure sur ta patrie! ne verse jamais d'autres larmes!

Tu dis: « Ils ont combatu en héros dignes de moi: mais hélas, un Dieu, plus puissant que leur épée, a combattu contr'eux.

» Le vent & l'orage, excités par son ordre terrible, ont étendu le voile de la nuit sur les yeux de ces Guerriers:

» La mort descendoit du haut des monts en torrens de feu: alors nous attaquâmes.... Mais nos efforts tomberent sur des rochers & non sur une armée d'ennemis.

» Cependant nous combattîmes, nous lutâmes avec la mort: nous arrêtâmes souvent sa faulx, & nous portâmes des coups comme la mort:

» Jette tes regards sur ces collines, sur ces

» ces vallées ; vois ! elles n'offrent que de vaſ-
» tes tombeaux de nos ennemis !.... Mais
» le ſort nous a trahi....

» Cependant notre armée, après des ef-
» forts plus qu'humains, ne s'eſt retirée que
» par les ordres de ſes chefs ; elle n'a cédé
» que pas à pas, & ſouvent encore dans ſa
» retraite, elle a fait ſentir à l'ennemi la
» peſanteur de ſon bras.

» Telle dans Lisbonne une tour éleve ſa
» tête dans les nues ; la terre s'ébranle &
» gémit à l'entour : déjà les palais s'écrou-
» lent à ſes pieds :

» Long-tems elle réſiſte : cependant ſou-
» levée par une derniere ſecouſſe elle tombe,
» &, grande encore dans ſa ruine, elle
» écraſe tout ce qui l'environe.

» Mais, bientôt ſon orgueil ſe releve du
» ſein de ſes débris, & plus ſuperbe que
» jamais elle étend ſa tête au-deſſus des
» montagnes ; le front de l'ennemi vient s'y
» briſer, & couverte de ſon ſang, elle de-
» meure immobile....

» Je tombai : la nuit ſe répandit autour de
» de moi, & lorſque je r'ouvris les yeux, je
» me vis étendu ſur ces rameaux de ſaules.

» Douze Guerriers, après avoir combattu
» comme des lions autour de moi, m'ont
» arraché de la mêlée, & leurs généreux ſe-
» cours m'ont rappellé à la vie ».

Triomphe! triomphe! montre-moi ces généreux Guerriers! qu'ils jouiſſent de ma reconnoiſſace & de mon admiration.

O toi, armée de Héros! à quel indigne ſoupçon m'étois-je livrée! je n'oſe te fixer; je me déteſte autant que je te révére.

Je te ſalue, ô armée! toi qui dans ta chute, n'as point connu le deſeſpoir; toi qui as le courage de ſurvivre à ta défaite...

Et toi, ô mon Héros! viens te précipiter dans mes bras! Puiſſent mes ſoins te rendre bientôt ton ancienne vigueur! Alors marche contre l'ennemi & va le punir de ſa victoire.



CHANT de l'AMAZONE ſur le cheval de ſon Amant.

Præliis ferox...,
Quem juvat clamor, galeæque leves
Acer & Marſi peditis cruentum
Vultus in hoſtem.

Horat.

CRÉATURE formée pour les Dieux mêmes, ô gloire de ta race! l'homme te contemple avec plaiſir, & ton eſpece ne peut te voir ſans jalouſie!

Beau Courſier! image des chevaux d'Apollon attelés à ce char flamboyant qui éclaire notre globe;

A ton aſpect, le jeune-homme s'arrête pour te contempler, pour méditer ton prix ineſtimable, & dans ſon raviſſement il s'écrie : « O que n'ai-je un tel » cheval ! »

Tes yeux brillent comme deux étoiles ; & ta ſuperbe criniere flotte comme la chevelure de Bérénice.

Avec quel majeſté ton cou s'éleve en ceintre ! ta tête s'élance, telle que le cedre ſur une montagne.

Semblables à deux ouvertures du Véſuve, tes narines exhalent la fumée, elles ne reſpirent que le feu & le combat.

Animées par les Grâces, tes jambes jouent avec harmonie ! elles jouent comme les enfans de Flore quand un zéphir les agite.

L'image du ſoleil ſe répete ſur tes flancs ; on diroit que les Dieux mêmes te nourriſſent d'ambroſie....

Mais de quelle fierté ſublime le vois-je enflâmé, lorſque ſa bride dorée brille dans la main de mon jeune Guerrier !

Il ſent tout le courage du jeune-homme, il hennit après la courſe du Héros : plein d'une noble impatience, il enſanglante le mord.

Il renifle, il frappe du pied, il ſecoue la bride, il croit que ſon maître s'oublie, qu'il oublie quel cheval le porte.

La timbale roule!.... Comme il dresse son oreille attentive; comme il écoute!... voit-il l'épée de mon jeune Guerrier étinceler; plein de courage il se câbre.

O noble Coursier! tu t'élances en avant! Quoi! tu ne vois point d'un côté cette forêt formidable de pieux; de l'autre ces vastes précipices!

Tu ne vois ni les remparts, derriere lesquels la mort lance des regards terribles: ni les balles, ni les piques qui menacent ton cœur!

Vains obstacles! à peine as-tu reçu le signal, que, partant comme un rayon du soleil, tu cherches le sang & la mort:

Tu franchis les montagnes & les vallées; furieux, tu respires le danger, tu voles comme un trait.

A peine fais-tu plier l'herbe sous tes pieds, tu te portes par-tout.... Le tonnerre gronde!.... L'ardeur du combat s'accroît avec l'éclat de la foudre!

Tu vois dans une longue file la funeste bayonnette, ébranlée par une main vigoureuse, menacer ton cœur généreux.

Et cependant.... Mais déjà ta poitrine est ensanglantée en plus d'un endroit : il suffit, tu portes ton Maître à la victoire, & tu meurs avec plaisir.

Mais malheur à celui qui te la doit, la

victoire! malheur à son front superbe! Tu meurs, & sa cervelle fumante est attachée aux fers de tes pieds....

Mais non, glorieux, triomphant, la poitrine & les flancs décorés de nobles blessures, tu viendras à moi en hennissant de joie....

Alors je te caresserai, je t'ornetai de mon plus beau ruban; alors je te donnerai moi-même à manger de ma propre main.

Que ta crêche dorée repose ici sur des colonnes de marbre! Quand tes forces t'abandonneront, je soignerai ta vieillesse;

Et lorsqu'un jour une nouvelle constellation brillera dans le lointain azuré, nous y verrons une étoile qui portera ton nom!



PLAINTES de l'AMAZONE à la chûte de son Amant.

...... Graves
Excepit ictus pro pudicis
Conjugibus puerisque...

Hor.

QU'EST-CE que j'éprouve? Quel pressentiment s'empare de mon ame oppressée!... La terreur souleve son noir bouclier & me couvre de son ombre.

Et de sombres nuages, portant la mort

dans leur flanc, s'amaſſent à l'entour; ils vont crever.... tout ſe taît autour de moi, tout eſt morne !...

Tout-à-coup l'éclair ſerpente dans les airs, le tonnerre gronde! Le ſein de la terre s'entr'ouvre, le ſiege des Immortels ſe déchire !

Le globe de la terre tremble ſous mes pieds.... Quelle chute viens-je d'entendre ? ah c'eſt celle d'un Héros ! c'eſt la chute de mon amant!

Oui, oui, j'ai vu partir la foudre du ſein de cette nuit profonde!... N'entens-je pas les cris de la bataille? les gémiſſemens des mourans ?

Il eſt tombé! ah, malheur à moi! Couvert de lauriers, il eſt renverſé, mon ami! Le vainqueur eſt précipité! l'ennemi vaincu triomphe!...

Que je voie encore ſi ſa chute eſt glorieuſe! s'il tombe victorieux, s'il meurt en Héros, l'épée à la main!

Oui, il tombe victorieux, il meurt, l'épée à la main! Il tombe! que l'univers l'admire! que la patrie le pleure!...

Je vois les ennemis! je les vois à couvert derriere des remparts élevés, tandis que de toutes parts leurs foudres de guerre ſont embrâſées.

Vains obſtacles! mon Héros vole à la

tête de ses Escadrons ; tel Jupiter, agitant ses carreaux, vole sur son aigle :

Il se précipite par-dessus leurs fossés & leurs remparts : il éteint leurs foudres : ils résistent, ils combattent.... non, ils fuient, ensanglantés de ses coups :

Ils fuient, il les poursuit !... Arrête, arrête, reprime l'ardeur qui t'emporte ! Entens les cris de tes généreux Guerriers ! ton sang coule ! épargne ton sang !

Ton bras !... ton sein.... jette les yeux sur toi ! tu es blessé de toutes parts.... Il regarde en souriant ses blessures, & il poursuit les escadrons rompus....

Mais vois ! une armée, une nouvelle armée d'ennemis les prend sous sa protection !.. Rempli d'une noble audace, il se précipite au milieu, il se croit aussi une armée.

Quelle fureur transporte mon jeune Héros ! Il renverse des files entieres : Telle la grêle, ravageant les campagnes, abat les épis dorés !

Il sont ensanglantés.... Mais le Dieu de vengeance, la main armée d'une torche ardente, leur dessillant les yeux, leur montre la honte, & embrâse leur cœur :

Furieux, ils se précipitent sur lui, & bientôt il est entouré ! Il se défend, il combat ! son cheval se câbre, & celui qui s'approche, tombe sous ses coups :...

O Héros! regarde derriere toi! ah comme mon cœur, plein de détresse, palpite, frissonne! Un bras nerveux, armé d'un fer meurtrier se leve sur ta tête!

O aspect d'horreur! le bras tombe & frappe! Ah malheur à toi! malheur à moi!.. Il reçoit le coup mortel.... Malheur à toi, ô ma patrie!...

Le voilà étendu sur l'arêne sanglante! L'ennemi audacieux s'avance dans sa fureur: il veut être teint du sang de mon Héros.

Son Coursier tombe aussi percé de coups, fier de tomber avec le Héros qu'il portoit. Mon amant est étendu sur un monceau de morts que son fer a moissonnés.

Ainsi est tombé mon Héros, toujours grand même à la mort! & son ame généreuse, se dégageant de sa dépouille, s'envola dans des demeures plus heureuses:... Ainsi tomba *Kleist*, ce vaillant Prussien!

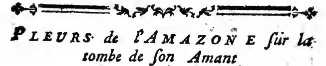
Où es-tu, troupe de mon jeune Guerrier? toi, dont le magnanime courage, fut rompu par les forces ennemies! Viens respirer la vengeance & la fureur!

Ici est étendu ton Patrocle! n'aguéres il étoit la terreur de l'ennemi, maintenant il est pour lui un objet de raillerie! lui, ton conducteur, ton pere, ton ami, ton génie tutelaire.

Et la patrie qui te l'a donné n'aura donc

pas la joie de posséder ses restes? Le tombeau de ses meurtriers sera le tombeau de cet intrépide Héros!

Courage! vaillans Guerriers! que vos épées vous frayent un passage jusqu'à lui! Rendez-moi mon amant! Peut-être qu'alors je pourrai pleurer; quel bonheur si jamais je le puis!



Pleurs de l'Amazone sur la tombe de son Amant.

..... Occidit, occidit
Spes omnibus & fortuna nostri
Nominis!

Hor.

Coulez, larmes délicieuses, coulez! mon cœur oppressé se résout dans une douce douleur: c'est l'unique bien que je pouvois encore desirer....

Oui, baignez mon sein, précipitez-vous de mes yeux: l'orgueil de la jeunesse, l'ornement des Héros, n'est que poussiere, & sa maison est une tombe.

Vous ne le reverrez plus, ô mes regards baignés de larmes! son visage si beau & si terrible, vous ne le reverrez plus.

Mon oreille ravie ne l'entendra plus: ses discours ravissans comme le chœur des Muses, comme l'harmonie des Spheres, elle ne les entendra plus!

Mes lèvres brûlantes ne se coleront plus sur les siennes : elles ne recevront plus ses baisers doux comme le parfum des fleurs & comme la rosée du matin.

Triste & solitaire, je vais errer dans la vallée : sa vue inopinée ne me causera plus une douce émotion : je ne le trouverai plus caché dans l'obscurité du bois....

Mais qu'entens-je ?... Quels accens lugubres se mêlent à l'expression de ma douleur ? Ils s'approchent : j'entens des cris entrecoupés de sanglots.

Je vois.... Une troupe de Guerriers, compagnons de mon Héros, s'approche à pas lents : elle est suivie d'une multitude de Guerriers.

Ah ! leurs joues hâlées brûlent d'une douleur profonde, & de grosses larmes coulent sur leur barbe épaisse.

O Guerriers ! que portez-vous sous ce manteau ?... Vous ne me répondez point !... Vous sanglotez ! Ah ! malheur à moi : c'est lui ; c'est mon jeune amant.

Otez, ôtez ce vêtement qui le dérobe à mes yeux. Je veux le voir : il est à moi & à ma patrie. O jeune-homme, que tu conserves encore de beauté !

Ah ! laisse-moi encore t'embrasser, aimable Héros ! Que mon baiser ne peut-il te ranimer, toi dont un regard me donnoit la vie !

Amis, ce cœur ne bat plus : l'amour & la gloire ne le font plus palpiter : ce regard ne défie plus l'ennemi : il ne se tourne plus avec un doux sourire vers moi.

Ce bras infatigable ne souleve plus l'épée : il ne s'entrelace plus avec ardeur autour de mon cou.

C'en est fait ! ces restes de mon amant vont donc tomber en poussiere !.... mais quoi ! ces blessures ne me disent-elles pas quel il étoit ?

Laissez-moi les voir !... j'y vois le triomphe & la gloire ! qu'elles sont profondes ! elles ne lui font plus de mal : mais elles t'en font, ô ma patrie !

Elles engloutissent mes larmes !... Mais tu ne veux plus être pleuré : la gloire me le défend :

Elle m'arrache d'auprès de ta tombe ! mon cœur s'agrandit : il s'éleve jusqu'à toi : l'amour & le desir m'avoient trop ravalée !

Heureuse que sa chute ait été si glorieuse ! ah ! que ne suis-je ce qu'il étoit, & que ne puis-je tomber comme lui !

Que mon ame ne peut-elle se dégager de sa dépouille, & que ne peut-elle animer ton corps pour devenir un être aussi grand que toi !

Alors d'une main courageuse je te vengerai ! & toi, ma patrie, que je me trouverai

heureuse de combattre, de verser mon sang, de mourir pour toi,

Et d'obtenir les regrets & les pleurs d'une troupe de Héros tels que ceux qui regrettent & pleurent mon amant!... Amis, venez le coucher dans la tombe.

Entassez les crânes des ennemis. Formez-en un monument à sa gloire, & arborez dessus le drapeau gagné par sa valeur!

Autour de la pyramide je planterai un bois épais de lauriers, & je lui consacrerai en silence mes soupirs.

O ma patrie! tes pleurs arroseront ce bois sacré, jusqu'à ce que mes os reposent avec mon amant dans la même tombe.



CHANT funebre sur un jeune GUERRIER tué dans une bataille (1).

Un Jeune-homme.

C'EST ici qu'est tombé le Jeune-homme, l'objet de notre amour! mais il est tombé en Héros. En mourant il a encore frappé son ennemi, & il est tombé sur lui en vainqueur.

(1) Ce morceau est antérieur aux chants d'une Amazone; je l'ai tiré des chansons badines de l'Auteur.

Une Jeune-fille.

Il excitoit les vœux secrets des Jeunes-filles, & l'envie des Jeunes-hommes. Paroissoit-il couvert de son casque & armé de sa lance, c'étoit le Dieu Mars : étoit-il dépouillé de ses armes, c'étoit Apollon.

Chœur des Jeunes-hommes & des Jeunes-filles.

Hâtons-nous de lui rendre les devoirs de l'amitié ! Plantons des cyprès funebres autour de sa tombe ! célébrons-le par nos chants, construisons des autels à sa gloire, & versons sur lui les saintes larmes de l'amour !

Un Jeune-homme.

La force de son bras a été fatale à plus d'un Guerrier de nos ennemis : il a versé son sang, il est tombé pour son pays & pour son Roi !

Une Jeune-fille

Son fier Coursier, animé de l'ardeur du Jeune-homme, le portoit d'un air superbe : son sang généreux a coulé pour nous & pour nos meres !

Chœur des Jeunes-hommes & des Jeunes-filles.

Touchés par le mérite & par les vertus de

ce Jeune-homme aimable, élevons-lui des Trophées & chantons ses exploits! Qu'il soit nommé le plus grand des Héros & le plus généreux des amis!

Un Jeune-homme.

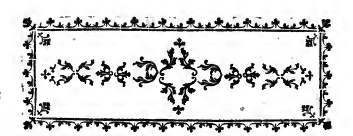
Il n'étoit effrayé ni par la profondeur des fossés, ni par la hauteur des remparts: plein d'audace il les franchissoit! Enfin au milieu de sa brillante carriere, son courage l'entraîna à sa perte.

Une Jeune-fille.

Quoique mort, quoiqu'étendu, nageant dans son sang, il étoit encore aussi beau que le fils de Maïa. Une renommée éternelle sera sa recompense: la postérité chantera, comme nous, ses exploits!

Chœur des Jeunes-hommes & des Jeunes-filles.

Cueillons des roses & des violettes pour en joncher sa tombe! Plantons des fleurs à l'entour & arrosons-le de vin! Entourons son urne de festons & de guirlandes! son nom brillera parmi les Immortels!



DITYRAMBES,

D'UN ANONYME

Le Dithyrambe étoit un ſurnom de Bacchus, & en même-tems la dénomination d'un Hymne chanté en l'honneur de ce Dieu, au milieu du tumulte, des tranſports, des clameurs, & de toutes les extravagances qui ſont la ſuite de l'ivreſſe. Il y a eu parmi les Grecs, pendant un certain tems, un grand nombre de Poètes Dithyrambiques; mais dont il ne nous eſt parvenu que des fragmens. Les Latins, peuple moins voluptueux, négligerent cette eſpece de Poéſie, quoique cependant les Vers Galliambiques, c'eſt-à-dire, les Vers que chantoient les Prêtres de Cybele, lorſqu'ils entroient en fureur, ſe rapprochaſſent beaucoup du Dithyrambe. Les Italiens, parmi les modernes, ont cultivé avec ſuccès la Poéſie Dithyrambique. Nous n'avions rien encore qui

approchât de ce genre, lorsque M. *de Gerstenberg* donna ses *Poésies*, qui, quoiqu'en Prose, portent toutes les caracteres du Dithyrambe. Divers morceaux de ce Poète avoient été insérés dans le *Journal étranger* (1), & le seul défaut qui lui fut reproché fut de les avoir écrits en Prose. Depuis peu il s'est élevé parmi nous un génie qui prenant en main la lyre, a chanté dans son enthousiasme : *Quo me, Bacche, rapis tui plenum* (1)? Cet Auteur anonyme, à l'exemple des Grecs, emploie les figures, & les formes les plus hardies; sa diction est animée, impétueuse, bruyante, excessivement métaphorique & remplie de mots imaginés, composés & tellement réunis, qu'ils offrent différens tableaux & réveillent plusieurs idées à la fois : il varie sans cesse & la mesure & le mouvement de ses Vers, enfin toute sa poésie respire le désordre & l'enthousiasme qui caractérisoient anciennement les fêtes, les danses & les chants consacrés à Bacchus. Il faut convenir aussi qu'il est quelque fois un peu trop Dithyrambique : car il y a dans ses Poèmes des endroits auxquels on peut ap-

(1) V. le mois de Décembre 1760. C'est à l'occasion de M. *de Gerstemberg* que M. l'Abbé *Arnaud* a fait sur le Dithyrambe une excellente dissertation, qui forme la base de cet avertissement.

(2) V. Gazette littéraire, Tome quatrieme.

pliquer le proverbe Grec : *Cela s'entend moins qu'un Dithyrambe.*

L'Auteur s'excuse de n'avoir pas chanté ce Dieu dans tous les Poëmes qui forment ce Recueil : « Les Hymnes bacchiques, » dit-il, ne sauroient nous offrir aujour- » d'hui le caractere de grandeur & de subli- » mité qu'ils avoient autrefois lorsqu'ils » faisoient partie de la Religion : je ne » pouvois donc espérer, ajoute-t-il, qu'en » me bornant à chanter le Dieu du vin, je » parvinsses jamais à produire l'effet de » l'ancien Dithyrambe». L'Auteur n'avoit pas besoin de chercher des excuses : quoique le premier objet du Dithyrambe fût de célébrer Bacchus, les Poëtes Grecs, ne tarderent pas à l'appliquer à toutes les Divinités, & bientôt après aux simples Mortels

Le Poëte anonyme, à l'exemple d'*Arion de Méthymne* & de *Stésichore*, a donné la forme de l'Ode Pindarique à la plupart de ses Dithyrambes, & les a coupés en Strophes, en Antistrophes & en Epodes. Cependant cet arrangement avoit été rejetté par le plus grand nombre des Poëtes Grecs, comme contraire, à la liberté, au désordre & à la pétulance de ces sortes de Poëmes.



A BACHUS.

Strophe.

J'ENTENS,... j'entens les cris des impétueuses Bacchantes, les sons perçans des clairons Phrygiens.... Comme le tonnerre des timbales roule majestueusement au milieu de ce tumulte! Ma poitrine s'éleve & palpite.... Il vient, le Dieu de la grappe; il vient, je le vois; il chancele sur son char orné de pampres: ses joues brûlent à l'ombre verdoyante du lierre.... la coupe flotte dans ses tremblantes mains, & la liqueur dont elle est pleine se repand.... Comme il sourit!... avec quel empressement il en avale les dernieres gouttes.... Quelle fureur vous agite? Faunes! Oréades, où courez-vous?... Mais quel transport me saisit moi-même! Evoé.... je te suis: oui, Dieu du vin, puissant Bacchus, je te suis....

Antistrophe.

Faites place à Silene!... je suivrai le Dieu du vin.... son thirse impérieux m'impose l'obéissance.... Enfermé dans des prisons de glace, l'Hebre, ce frere redoutable de l'hiver, fait retentir les airs de ses rugisse-

mens.... & toi, ſuperbe Rhodope, tu oſes confier ton front aux nues, & tes pieds au Tartare?... Ici l'île de Naxos frappe mes regards étonnés. Qu'elle eſt riante!... O Evan! je brûle d'y célébrer ton triomphe!... Je vous vois auſſi, côteaux fortunés de Tockai, où la grappe féconde, fait plier les pampres ſous le poids du nectar..... Mais quoi! préferes-tu les rives du Rhin, de ce fils des Alpes, de ce fleuve qui ſe précipite du haut des nues, & mugit de joie d'abreuver tes jeunes vignobles!...

Epode.

Tranſporte-moi, ſainte fureur! je ſuis, d'un vol impétueux, le Dieu qui dompte les lions!... Rempli de tes dons, ô Bacchus, je veux chanter les airs de l'ivreſſe..... Enſeigne-les moi, ces airs ſacrés, Dieu des cris & du tumulte! Qu'ils ſoient rapides comme les aîles des vents..... Prêtez-leur une oreille favorable! répétez-les, avec des cris d'allégreſſe, enfans de la poſtérité!



JEAN SOBIESKI.

UNE ſainte terreur, la terreur que fait naître la préſence d'une Divinité, ſouleve ma poitrine..... Aigle de Jupiter, à qui

portes-tu les foudres vengeurs que j'apperçois dans ta serre redoutable?... Le Héros Sarmate, le Dieu tutelaire de l'Europe, Sobieski va les lancer. Lui qui tant de fois a brisé l'arc des Sauvages de l'Orient; lui qui commande aux fleches empoisonnées : Passez, & les flêches passoient en sifflant par-dessus sa tête.... Lui qui, lorsqu'il se plaçoit devant la Pologne, formoit un rempart impénétrable. Le Taurus entendit son nom & trembla.... Esclaves de Stamboul, allez montrer au Bosphore consterné vos têtes ensanglantées. Viens, ô Vainqueur!... Il vient, il vient! Ménades, agitez vos thirses; livrez-vous aux transports de la joie; redoublez la vivacité de vos danses!

O Bacchus! nous frappons l'air de nos mains & la terre de nos pieds. Triomphe! triomphe! il vient, le vainqueur, le Héros, le Dieu des Sarmates. O Germanie, pousse des cris d'allégresse.... Le voilà!... Infatigable Renommée, dis aux Barbares, dis aux Chrétiens désolés qu'il vient, le redoutable Sobieski : la Renommée fend déjà les airs & les fait retentir du nom des Héros.

Lorsque devant Ilion, le Dieu des combats, atteint d'un javelot altéré de sang, poussa un cri semblable aux cris de dix mille combattans, la Terreur toute-puissante s'empara du cœur des Guerriers de la

Grece & de Troie : ainsi reveillée par le son de la trompette, une armée immense s'étonne, tremble & se dissipe : déjà elle sent fondre sur sa tête l'orage des combats.... Victimes de la mort, rassemblez-vous en tumulte. Javelots lancés, brisez-vous..... Que fais-tu dans les bras de tes femmes, superbe Tyran de l'Asie? As-tu donc oublié que tu veux enchaîner l'Europe? hâte-toi de lui donner les fers que tu lui préparois dans le sein des plaisirs.... Il apprend que Sobieski vient.... Voyez comme il pâlit, comme il frissonne, comme il fuit.

Barbares habitans du Bosphore, tremblez! voici votre Vainqueur. Que tardes-tu, magnanime Héros? Lance tes foudres!... Mais j'entens son Coursier qui hennit, je le vois qui plonge ses pieds dans les entrailles fumantes des Tyrans de l'Euxin. La victoire les dissipe comme le souffle de l'impétueux Eole dissipe un nuage de poussiere qui s'éleve audacieusement dans les plaines de l'air. L'étendart de Mahomet sanglant & déchiré est foulé aux pieds des hommes & des chevaux..... Semblables aux chars du Mede armés de faulx & chargés de la mort, les cris de victoire roulent, portent dans tous les rangs l'épouvante, & renversent l'ennemi tremblant & éperdu.... Tels que ces montagnes de neige qui, du haut des Pyré-

nées, se précipitent & se répandent dans la plaine, ces cris se répandent, & parviennent jusqu'aux oreilles du Tyran. L'insolent! il montroit déjà le joug d'airain qu'il avoit forgé pour l'Europe, quand l'invincible Sobieski l'a brisé dans ses mains.

Leve la tête, ô malheureuse Germanie; leve la tête & commence à respirer. Hélas! les horreurs de la mort l'environnoient de toutes parts. Le Danube, inclinant son urne qu'il arrosoit de larmes, rouloit ses flots en gémissant. Les meres éperdues poussoient des cris lamentables, & détournant les regards de dessus l'ennemi : Dieu puissant, s'écrioient-elles, ô si ton bras vouloit purger l'Europe de ces monstres cruels, s'il les transportoit au-delà de l'Océan!... Tu vins alors, ô Sobieski! leurs yeux prêts à s'éteindre se leverent sur toi pleins de reconnoissance.... Les torrens de la vie vinrent les ranimer....

Victoire! victoire! chantons à jamais notre Libérateur. Il vint, il vit, il triompha!

La Guerre.

Strophe.

Quels gémissemens s'élevent de ces profondes vallées & retentissent sur ces hau-

teurs escarpées ! Quels cris douloureux éclatent le long ces rives malheureuses ! Que ces accens sont lugubres ! Vengeance !.... vengeance ! Entendez-vous le sang tout fumant encore crier sur l'arêne. Les cheveux épars, voyez les Nymphes, les Nayades interdites, éplorées fuir en frémissant de leurs grottes obscures.... Tout est épouvanté, & le fleuve lui-même laisse tomber son urne..... O Mars ! c'est assez !.... c'est trop de carnage !

Antistrophe.

Semblable au Caucase, il leve sa tête audacieuse.... ses yeux lancent la flâme & respirent le meurtre, son front terrible est sillonné. Il s'avance en grinçant des dents.... sous ses pieds, il écrase des légions ; les traces du carnage sont attachées à ses talons d'airain.... son vêtement est trempé dans le sang de la jeunesse.... dans le sang qui en dégoutte & qui se fige en tombant. Une troupe de jeunes ames errent sur les rives du Styx en poussant des cris plaintifs.... : leurs lugubres gémissemens arrachent des soupirs de l'inflexible Caron..... son œil sombre verse une larme de pitié, la premiere qu'il ait jamais versée.

Epode.

Quand rallentiras-tu tes fureurs, ô des-

truction cruelle?... Le soleil qui salue le cancer, darde ses rayons brûlans sur la tête de l'Egyptien basanné..... Déjà Mars te rappelle!.... Ecoutez!.... comme l'abîme mugit sous mes pieds, le sein de la terre est déchiré!... elle tremble, la terre!... elle gémit.... elle s'entr'ouvre.... Le voici, le monstre horrible! il sort du sein d'une vapeur empestée.... de ses yeux avides il lance des éclairs.... de mille griffes tranchantes il déchire tout ce qui l'environne..... des torrens de feu courent sur son dos couvert d'écailles....

Strophe.

Il s'élance comme un Météore..... La terre ébranlée gémit sous sa course, il s'avance avec impétuosité!... Ainsi les torrens de bithume & de souffre s'élancent de l'Ethra brûlant, & tout se change en flâme.... Arrêtez ce monstre, grand Dieux! arrêtez sa fureur, Dieux, protecteurs de l'innocence! Ce jeune audacieux embrâsa-t-il impunément la terre!... frappé de la foudre, il fut précipité de sa haute carriere!... Qui désormais fera subir un pareil châtiment à la guerre destructrice! qui brisera d'un bras d'Hercule les cornes de fer de la Discorde?.... O terre, gémis!.... O Ciel, verse des larmes.

Antistrophe.

Antiſtrophe.

Deſcendez au milieu des orages, deſcendez, armés de la vengeance ! Les Dieux ſavent précipiter les Géans.... Le tonnerre éclate.... l'entendez-vous ? Tremblez, Rois de la terre ! épargnez l'innocence !... de ſanglans lauriers deshonorent le front de l'humanité... De nombreux eſſaims de meurtriers couvrent déjà la terre ! Ainſi Jaſon fit une ſanglante moiſſon, après avoir ſemé les dents de l'hydre venimeux. Ah ! lorſqu'il n'y aura plus de jeunes-hommes pour être les victimes de l'homicide ambition, l'on entrainera à la mort la plus tendre jeuneſſe.... Le vieillard, privé d'appui & arraché du lit de la mort, gémira, dans une affreuſe ſolitude, pendant le ſoir de la vie....

Epode.

Théâtre horrible de plaiſirs infernaux ! La fureur me tranſporte !... Le ſang bout dans mes veines, la vengeance, la ſombre vengeance m'anime.... A la vue des montagnes de morts & de mourans, l'horreur s'empare des ames ſenſibles ; elles fuient à cet aſpect, les yeux inondés de larmes.... Mais le Héros, tourmenté par l'ambition, s'érige à lui-même des trophées d'oſſemens...

Loin d'ici, Evius! loin d'ici!... Les Menades effrayés, font saisies d'horreur!...



FRÉDÉRIC le GRAND.

Strophe.

OUI, je l'oserai.... Oui je chanterai le Héros, le Roi, le Sage.... Je te chante, grand Frédéric!... je l'ai vu.... car Bacchus visitoit alors les fertiles côteaux de la Misnie.... Je l'ai vu, le Héros, comme il revenoit du terrible champ de bataille, engraissé du sang des Gaulois.... Son front couvert de sueur.... son épée triomphante levée, il voloit en Silésie. Comme ses yeux divins étincellent! comme ses regards pénétrans savent percer dans l'avenir, & le rendre maître des événemens futurs!.... Nous le vîmes avec étonnement, & tout se tut en sa présence....

Antistrophe.

Alors Bacchus s'écrie: Voilà ce Héros! le voilà!... Bellone entrelace ses cheveux de la couronne triomphale. Une fête solemnelle annonça jadis aux Dieux la naissance du fils d'Alcméne: Ainsi le fils de Saturne célébra une fête lorsque Frédéric naquit,

Déjà le nectar nageoit pour lui dans des coupes d'or : assis dans l'Olympe, les Immortels attendoient le Héros. Et la prudente Minerve, s'éloignant un moment, alla secretement verser la sublime sagesse sur le Monarque naissant.

Epode.

Qu'est-elle devenue ? se demandoient aussi-tôt les Dieux de l'Olympe. Et Jupiter, à qui rien n'est caché, sourit avec complaisance.... Alors le Dieu de la guerre, lançant un regard du haut de l'Olympe, sillonna son front austere, & s'éloigna du siege d'or.... & couchant l'enfant royal dans sa pesante armure, il le consacre à l'héroïsme.... L'Autriche en frémit... Des rives de l'Achéron l'Envie fit entendre ses hurlemens....

Strophe.

Un jour, un jour, bravant l'artifice & les complots, il enchaînera l'Envie à son char de triomphe... Quels rugissemens horribles pousse au haut des montagnes escarpées, l'affreux Démon de la guerre, dans la crainte que Frédéric ne le désarme ! Muni des flâmes du Phlégéton, il vomit la mort brûlante sur la Silésie..... La trompette meurtriere retentit encore.... Des extrémi-

tés de l'horiſon, de nombreux bataillons ſe précipitent en tumulte, comme la grêle qui ravage les moiſſons....

Antiſtrophe.

Cependant Frédéric l'apperçoit.... & ſes yeux, ſemblables à des éclairs, lancent au loin la menace & la vengeance... les nombreuſes légions redoutent ſon couroux.... Saiſies d'effroi, elles fuient comme des coupables à l'aſpect du Dieu qui lance la foudre.... D'un bras formidable il arrache cent fois la tête à l'hidre cruelle.... Monſtre, tu as beau renaître cent fois, il t'exterminera enfin : il tarira ton ſang au milieu des flâmes vengereſſes.... Victorieux de ſes nombreux ennemis, il fera le bonheur de ſes peuples.

Epode.

Environné du chœur des Muſes, vous le verrez bientôt ſur le Parnaſſe; il ſera l'Apollon du ſiecle.... il montera en triomphe ſur le ſommet de l'Hélicon.... Dans le charme de l'ivreſſe, Faunes, pouſſez des cris de joie, bondiſſez de plaiſir! Déjà dans un lointain encore nébuleux, je vois ſourire l'âge d'or.... Frédéric lui fait ſigne, & ſoudain il brille dans tout ſon éclat....



DYTHIRAMBES,

DE M. DE GERSTENBERG.

CHYPRE.

PORTE-MOI sur tes aîles rafraîchissantes, rapide Borée, porte-moi dans l'Ile de Chypre, où Bacchus plante des pampres de nectar, & où il enseigne aux Amours à boire à l'ombre des treillages. Sors, rapide Borée, sors des prisons d'Eole! O Bacchus! j'ai soif du vin que tu as planté dans l'île où regne l'Amour. Le foible Zéphir agite depuis trop longtems ma chevelure couronnée: la belle merveille qu'il fasse voltiger au-dessus de ma tête un ruban léger! Sors, rapide Borée, sors des prisons d'Eole: une flâme brûlante consume ma poitrine: il n'y a que le vin de Chypre qui puisse éteindre la soif qui me dévore. Emporte-moi par dessus les gras pâturages; que mon pied léger ne fasse pas même courber les pointes de l'herbe, ou les têtes bigarées des fleurs, & que le parfum des roses vole au-devant

de moi à travers les airs !... Passe-moi devant Scylla étonnée ; qu'à mon aspect elle ouvre son gouffre à six gueules, & qu'elle mugisse horriblement pour avoir manqué sa proie.

Il vient, il vient, semblable à un noir orage, qui s'amoncele au loin derriere des rochers éclatans : il s'avance à travers l'horison fugitif, déjà plus à portée de mes regards !... Non, c'est Bacchus, traîné par des tigres ! Je te salue, Pere sacré du vin ! Je te salue : le feu de la soif consume ma poitrine !... O ! qui me versera du vin de l'île fortunée où regne l'Amour !

Evan ! Evoé ! Il descend, il me porte sur son char aérien ! Nous fendons rapidement le Ciel entr'ouvert ; l'harmonie des spheres ne se fait entendre qu'un instant à mon oreille attentive. La peau du tigre Libyen s'agite, étendue sur mes épaules, & brave la tempête qui mugit contre nous. Déjà sortent de l'abîme azuré, des rochers escarpés avec leur tête couverte de mousse.... Mais enfin, voilà le char qui descend & s'arrête sur les bords de Chypre. Bacchus m'a nommé lui-même ce lieu sacré. O Evan ! Evoé !

Poussé par l'excés de ma joie, je cours dans cette grotte fleurie, où une vaste coupe m'invite. Des flots paisibles d'un ruisseau de vin, arrosent sans cesse la grotte sacrée ;

des côteaux couverts de pampres, distillent une rosée d'or dans cette coupe; les Amours sont assis sur ses bords, ils goûtent les délices du vin; & dans l'enthousiasme de l'ivresse, ils apprennent & chantent des Dithyrambes. Ils descendent d'abord d'un air timide des bords du vase, il nagent sur la surface du vin, ils y trempent leurs petites levres; & de leurs aîles devenues plus pesantes, ils battent la divine liqueur; lorsque, précipité par un étourdissement, un des Amours tombe tout-à-coup au fond de la coupe d'où les Dieux le retirent en riant. Le voilà assis d'un air craintif sur l'anse de la coupe, il frissonne, jusqu'à ce que la vapeur enchanteresse du vin lui rende la joie, & qu'agitant ses aîles étendues, il répande une douce pluie sur tous les buveurs.

Tendez-moi cette sainte coupe, ô Amours! Car je suis le Disciple de Bacchus; il m'a lui-même porté dans cette île sur l'essieu rapide de son char pour me faire boire.

Ces Dieux me regardent d'un œil curieux; ils voient avec étonnement m'a coupe vide, vide d'un seul trait.... Non la liqueur dont Jupiter s'abreuve aux jours de fête n'est pas si douce, pas même lorsqu'il l'assaisonne d'ambrosie. Mais quoi! pere Bacchus, ma coupe est trop petite. Donne-moi

un plus grand vaſe ; je veux me précipiter dans un ruiſſeau de vin ; je boirois la mort dans cette ſource attrayante.... Mais ne vois-je pas un plus grand verre couronné de pampre qui ſemble m'inviter. Je le tiens... O divine liqueur ! comme elle coule délicieuſement dans mes veines !

Telle qu'une alerte Gazelle ſaute gaiement ſur les cimes des rochers au milieu du brouillard épais, ainſi je ſaute à travers les prairies danſantes, & ſur les rivages chancelans, & ſous les arbres multipliés du bois Idalien. Les chênes, ſéparés de leurs racines, courent derriere moi, les Dryades voient avec étonnement la fuite de leurs demeures. Les Roſſignols ivres voltigent tout étourdis dans le feuillage ſur des rameaux animés & chantent des airs à boire.

Où court cette Nymphe effarée qui fuit là-bas à travers les bocages, tenant ſa ceinture à la main, de peur de s'embaraſſer dans les haies de roſiers ? Un Faune ivre la pourſuit avec une cruche pleine de vin ; il bronche à chaque pas ; la liqueur renverſée dégoutte le long du glayeul. Il s'écrie : Arrête, belle Nymphe, arrête ! je vais t'apprendre l'amour. Bois, ô belle Nymphe, bois : c'eſt en buvant que j'ai ſenti que je t'aimois. Regarde-moi, je vais boire. A ces mots, le Faune porte la cruche à ſa bouche altérée : mais tout

le jus eſt répandu ſur l'herbe. Ses yeux cherchent encore la Nymphe, hélas ! elle a diſparu. Il s'emporte contre la Nymphe & contre ſa cruche vide, qu'il jette avec violence par terre & qu'il briſe en mille morceaux

Mais j'ai vu la Nymphe lorſqu'elle fuyoit. Je vais la pourſuivre, la ruſée, juſqu'à ce que je l'attrappe par la ceinture, & qu'elle ſe retourne en me jettant un regard gracieux ; alors je lui donnerai ſoudain un baiſer. La voilà ſur les bords du fleuve, où elle ſe mire faſtueuſement dans l'Onde comme une Thétis. Elle ne voit point que je m'approche tout doucement d'elle, que déjà j'en ſuis tout proche, que j'étens la main pour la ſaiſir par la ceinture.... Ah ! méchante.... Je ne tiens qu'un vêtement aérien qui s'envole entre mes doits comme la vapeur des fleurs. Que je ſuis honteux ! La cruelle ! elle s'eſt précipitée dans les ondes, & des flots reſpectueux l'ont emportée loin de moi, & l'ont dérobée à l'avidité de mes regards....

L'abîme de la mer s'entr'ouvre. Neptune dans une ſérénité majeſtueuſe ſouleve ſon trident redoutable, & fend les vagues élevées. Le fils brillant de Thétis, Nerée, ſort du ſein des flots : les Tritons le ſuivent en triomphe en ſonnant de leurs trompes récourbées : car c'eſt aujourd'hui que la Déeſſe

de l'île fait sa brillante entrée. Elle s'avance, en souriant, sur une conque émaillée de diverses couleurs : telle elle se montra, quand l'écume féconde la déposa sur le rivage.

La mer soumise se taisoit, & jettoit des vagues douces, qui sembloient entonner une hymne à la jeune Déesse. Les oiseaux perchés sur les rameaux voisins, la saluoient, & Flore faisoit naître sous ses pas des fleurs suaves qui s'empressoient à l'envi d'être foulées par ses pieds d'albâtres. Les lions, les tigres & les léopards se traînoient respectueusement à ses pieds, & léchoient la poussiere sacrée, sur laquelle la Déesse marchoit.

Elle s'avance, entourée des Grâces, des Jeux, des Amours & des Ris qui habitent sur les levres des jeunes filles. L'Amour termine la marche de la troupe solemnelle; il répand des fleurs au milieu du cortege de Vénus, & ne lance que ses traits les plus légers sur les Nymphes, qui se retournent, le regardent d'un air moqueur, & s'écrient : L'Amour n'a-t-il dont point de traits plus forts dans son carquois?

Mais où porter ma vue parmi la foule des charmans objets qui s'offrent à moi de toutes parts & transportent mon ame enivrée? Derriere moi j'entens retentir, & les sons

enjoués des inſtrumens des heureux habitans de cet Ile, & leur chant harmonieux, & les cris d'allégreſſe qui accompagnent la Reine des Amours.

De jeunes-filles, vêtues de fleurs danſent ſur le rivage, à côté de la majeſtueuſe Cypris : elles frappent d'un pied léger la terre odorante. Vénus s'approche, les examine, & choiſit les plus aimables d'entre elles pour les ajouter au cortege de ſes Nymphes.

Quelle pouſſiere enflâmée s'éleve là-bas ſur la terre bruyante? C'eſt le Dieu du vin de Chypre, c'eſt Bacchus. Des Ménades transportées courent devant lui; leur chevelure eſt éparſe; d'une main elles tiennent des flambeaux allumés, & de l'autre elles fouettent les flancs des tigres qui traînent le char du Dieu triomphant. Les Faunes & les Satyres, agités par l'ivreſſe, ſuivent de loin & traverſent tumultueuſement les bocages; tandis que Bacchus reçoit avec empreſſement la Déeſſe, qu'il la pare de guirlandes de pampre, & qu'il traverſe lentement avec elle les fertiles côteaux pour arriver au temple, conſacré à Cypris. Les collines ſe courbent ſous le céleſte fardeau qui les preſſe. Les Oréades & les Napées couvertes de feuillages, ſautent, en chantant, au-devant de ces deux Divinités, que Jupiter contemple du haut des nues, où il plane ſur ſon

aigle audacieux, au-dessus du globe resplendissant du soleil. Déjà les portes du temple s'ouvrent, déjà mille vases d'or lancent des tourbillons odorans. Les Ministres consacrés à la Déesse sont prosternés devant elle, & répandent sur le parvis sacré une eau sainte & parfumée : ces Ministres sont Tibulle, Horace & le vieillard de Théos, dont les chants immortels ont fait les délices de leur âge, & qui sont maintenant tout brillans de gloire.



Le TABAC.

Loin d'ici, profanes! sortez de l'atmosphere sacrée, que ce nuage de Tabac forme autour de moi. (1) Je hais les regards des téméraires qui ne respectent point la pipe balsamique, je les bannis de ma présence. (2) Où m'emportes-tu, Dieu du Tabac, où m'emportes-tu plein de toi? Dans quelle contrée du ciel, au sein de quel Astre éleves-tu soudain mon ame exaltée? Ma tête

(1) Odi profanum vulgus & arceo.

Horat.

(2) Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum! quæ nemora aut quos agor in specus
Velox mente nova!

Ibid.

repoſe parmi les nues, & mon pied repouſſe dédaigneuſement l'humble terre, que mon œil ſuperbe cherche envain parmi les mondes qui m'environnent, & que, dans un lointain infini, j'apperçois à peine comme un atome.

O Tabac, que ta vertu eſt puiſſante! Ton empire eſt auſſi puiſſant que celui du vin. Au milieu de tes exhalaiſons, je me crois un ſouverain de la terre, & je vois à mes pieds des Rois qui me paroiſſent auſſi petits que des inſectes. Bientôt la Muſe Pindarique, avec tous ſes attraits, s'offre à mes regards. C'eſt quand je fume, c'eſt quand je reſpire cette vapeur aromatique, qu'elle me prodigue ſes careſſes. La fumée du Tabac, paſſant de mon nez juſqu'à mon cerveau, y fait éclorre l'enthouſiaſme, ranime ma verve & me redonne un nouvel être. Alors je chante le Tabac du même ton dont Horace a chanté le vin : ou, plongé dans de profondes ſpéculations, je vois nager dans le chaos les Monades, je vois le vide s'étendre à mes yeux, & ce ſpectacle me ravit. Mais tout-à-coup je ſens qu'on m'arrachcà ces méditations abſtraites : c'eſt Clycer, c'eſt ma maîtreſſe, qui, toute effrayée des convulſions de ma joie & de mes ſublimes rêveries, vient me frapper ſur l'épaule.

Souvent auſſi, Plante ſalutaire, tu puri-

fies mon jeune cœur, lorſqu'exprimant d'utiles leçons de tes feuilles, il ſavoure la ſageſſe avec ta vapeur. Ta cendre, que mon ſouffle rallume, me repréſente ce corps mortel formé de pouſſiere, pour errer quelques minutes ſur la terre. Indigne de jouir d'un jour éternel, bientôt avec ſes débris il repoſera dans la région de l'oubli, & ſera l'effroi du Paſſager qui paſſera ſolitairement ſur ma tombe. Malheureux vaſe d'argile, tu n'es que pouſſiere & que cendre, & tu étales faſtueuſement tes ruines! La fumée, qui ſort du fourneau de ma pipe, me fait bien ſentir votre vanité, foibles honneurs, honneurs humains, orgueil inſenſé des Mortels, qui t'appuyes ſur des roſeaux rompus! Souviens-toi de ton abaiſſement, cœur hautain & foible. Ne t'enorgueillis pas du ſon creux des titres, qui ne fait qu'effleurer l'oreille du flatteur, quoique ſa perfide adulation forge de toi un Dieu. Tremble, tremble à la vue de la liqueur traitreſſe de Circé, qui t'endort dans un funeſte ſommeil, & qui te précipitera tout-à-coup dans l'abîme immenſe, au bord duquel tes flatteurs rampans & courbés ſe redreſſeront, en pouſſant des cris d'allégreſſe, & en jettant des regards de dédain ſur l'Idole briſée qui roule dans la fange.... O le plus ſage de tous les maîtres, divin Tabac, je te rends grâce de ces

précieuſes connoiſſances. Je te bénis, Plante éternelle, tréſor de vérités utiles. C'eſt ainſi que l'immortel Doyen de Dublin (1) trouva tout un ſyſtême de morale dans un manche-à-balai.

Que j'aime tes émanations ſalutaires, ô la meilleure des Plantes, préſent de l'auguſte Nicot! De Nicot? Non, revenez, Mortels, revenez de cette honteuſe erreur! Les Dieux de l'Olympe ſe ſont abreuvés des milliers de ſiecles, avant lui, de la fumée du Tabac: ils ont tiré le feu de la pipe étroite, & reſpiré la vivifiante fumée qu'elle exhale. C'eſt-là le feu divin que Prométhée déroba du Ciel; avec cette flâme il vivifia le corps inanimé, ouvrage de ſes mains. Quelle folie d'imaginer que cet Artiſte eût dérobé un feu ſtérile, tandis que le ſoleil verſoit abondamment ſes brûlans rayons ſur des millions de végétaux, de plantes & d'arbuſtes, ſans en avoir encore animé un ſeul! C'eſt du Tabac allumé que Prométhée prit aux Dieux, & c'eſt pour ce vol qu'il fut impitoyablement attaché ſur le ſourcilleux Caucaſe.

Quels myſteres ne pénetre pas un génie que le Tabac inſpire! plante lumineuſe, ſans laquelle ces myſteres, enfermés ſous des verrous éternels, reſtent cachés aux re-

(1) Le Docteur *Swift.*

gards profanes de ceux qui en dédaignent l'usage! Mais ma Muse me représente en riant une pipe allumée. Fille du Ciel, à quelles nouvelles visions dois je me préparer? Assis gravement dans l'attente de quelques merveilles, je bois à longs traits la fumée, qui me donne une nouvelle vigueur, & déjà je sens que le Dieu n'est pas loin de moi. Les noires écailles, qui obscurcissent la foible vue des Mortels, tombent de mes prunelles.... De nouveaux Mondes & des prodiges inconnus se découvrent à moi. Ainsi des Collines & des Cités royales s'élevent du sein d'épaisses vapeurs, quand les rayons de Phébus percent l'atmosphere.

Le Dieu du Tabac, Telesphore (1) est son nom céleste, se tient assis avec une gravité décente sur son trône environné de nuages, tenant son sceptre, qui est une pipe de la longueur d'une brasse. Tranquille & semblable à Jupiter, il reçoit en sacrifice la fumée du Tabac qui sort des pipes innombrables de l'Orient, de l'Occident, du Midi, du Septentrion, & qui s'éleve jusqu'à son nez, formé de la matiere la plus fine. Derriere lui sont ses Ministres, & chacun d'eux tient un vaisseau d'or rempli de cette plante chérie, dont les piquantes évaporations

(1) Telesphore, un des Dieux de la Médecine, étoit proprement celui des convalescens.

pénétrent jusque dans sa bouche. Au moindre signe qu'il fait, les coupes sont prêtes!... A côté de son trône, est le temple de Vesta, sa sœur, qui fume comme lui, & qui apprend aux femmes aguerries des Germains l'usage de la Panacée Télesphorienne. Sur l'autel de Vesta brûle un feu perpétuel, gardé par ses chastes Vierges, qui veillent attentivement sur les pipes de la Déesse, ainsi que sur celles de son frere, & qui, à l'instant que l'ordre est donné à haute voix, apportent du feu aux Divinités. O postérité, croyez en un Poëte, qui fut chéri de Télesphore : il sait mieux les secrets des Dieux, que l'Antiquité avec toutes ses Fables.

Le trône de Télesphore est orné de couronnes de Tabac, prix glorieux, destinés aux ingénieux Inventeurs de quelques nouveaux Tabacs. Leurs noms immortels sont inscrits en caracteres ineffaçables dans les Annales Télesphoriennes. Tels sont ceux du Brésil, du Tabac Turc, du Tabac en poudre, nom sacré pour les Germains, qui, sans ce dernier, sans ce préservatif de l'ennui, se consumeroient, dans les compagnies les plus vives & les plus bruyantes, en longs bâillemens. Et toi, sublime Inventeur du Canastre, laisse-moi plier le genou devant ton nom véritable. Je te salue, ô le plus sage des hommes! Que ton tablier de

peau immortalisé brille dans toute la suite des siecles par-dessus la fameuse boucle de cheveux célébrée par Pope, & la coîfure étincelante de Bérénice. Que le fier taureau ne foule pas témérairement tes ossemens respectables. Que la bête de somme passe devant ta cendre, les oreilles basses, & en gémissant.

Le Canastre donne du ressort à l'ame languissante. C'est du Canastre que les habitans de l'Olympe fument dans leurs assemblées solemnelles. Il répand la gaieté à la table des Dieux; dans la douce ivresse qu'il leur cause, ils racontent les actions de leur jeunesse, & les bons tours qu'ils ont faits.

Je ne puis m'empêcher de rire encore, dit Jupiter, de l'invention dont je m'avisai pour m'introduire auprès de Danaé, de cette pluie d'or, sous laquelle je me glissai dans sa tour d'airain. L'innocente, dans son tablier étendu, croyoit recevoir un trésor, & par le Styx, sous ce trésor étoit caché un beau Garçon. O jeunes Beautes! ô jeunes Nymphes! pourquoi vous opposer aux desirs des Dieux, si l'or éblouissant peut ainsi vous abuser?

Les Dieux se souviennent sans doute encore, dit Phébus, de l'avanture de Clitie, qui osa porter ses orgueilleuses espérances jusqu'au Dieu de la lumiere. Elle trouva

ſon châtiment dans ſa témérité. Quand je traverſois l'horiſon, ſes regards ardens étoient ſans ceſſe attachés à mon char, juſqu'à ce que conſumée par le feu de mes rayons, & par celui dont elle brûloit pour moi, elle fut changée en Tourneſol. Cette triſte fleur conſerve encore ſon amoureuſe ſympathie; elle aime encore un inſenſible.

Inſenſible! Oh, pas tant peut-être que Phébus voudroit nous le perſuader, interterrompit l'impétueux Mars. Après tout, maudit ſoit l'Amour quand il nous tend de honteux filets, comme ceux où je me ſuis laiſſé prendre. Mais j'en ai juré par ce fer, je me vengerai de l'attentat de Vulcain.

La colere déplacée de Mars fit élever parmi les Dieux un de ces ris inextinguibles, dont les humains n'ont pas ſeulement l'idée. On plaiſanta ſur ſon avanture. On ſe repréſentoit le Dieu des combats, ſe débattant dans ſes filets, confus de honte, & menaçant du poing Mulcifer. Puis toutes les Pipes, qui s'étoient éteintes pendant ce long ris, furent rallumées.

Cet nuée de feu qu'on voit quelquefois traverſer les vapeurs du Ciel, & traîner une longue queue, ce Dragon de l'air, comme le vulgaire l'appelle, c'eſt le char de Téleſphore, char compoſé des exhalaiſons du Tabac, qui s'élevent des lévres brûlantes

dé Fumeurs initiés à son culte. Télesphore, sans être vu, contemple avec joie la terre enfumée, & la bénit de ses regards.

Les Noces de VÉNUS & de BACCHUS.

MA Muse ne foule pas toujours les simples gazons; elle n'erre pas toujours près de l'humble toît du Laboureur obscur; toujours elle ne s'endort pas dans le luxe & l'oisiveté des villes, parmi des Sybarites fatigués du plaisir; toujours elle ne monte pas les marches orgueilleuses des superbes palais des Dieux de la terre: plus ambitieuse, plus sublime encore, elle s'éleve au-dessus de ces scenes bornées, qui bientôt se perdent à ses yeux. Ces vulgaires objets ne sont pas dignes de l'enthousiasme de cette fille du Ciel qui en est descendue pour m'enseigner ses divins accords. Souvent, embrâsée d'une flâme immortelle, elle s'éleve vers son berceau céleste, son luth à la main; elle assiste aux brillantes fêtes des habitans de l'Olympe; puis elle revient sur la Terre me raconter ses avantures sacrées qui n'ont encore été jamais révélées à aucune oreille humaine; elle me prête son luth harmonieux, & les Mortels étonnés écoutent.

La mere charmante de cette jeune Déesse, qui choisit Vulcain pour son époux, cette aimable Divinité qui enfanta les Amours & les Grâces.... l'immortelle Vénus enflâma le Dieu du vin, dont la main bienfaisante avoit entrelacé les myrthes de Chypre, de cet arbre riant où brillent la pourpre & l'émeraude. C'étoit Bacchus qui avoit couronné de pampre ces beaux lieux, consacrés à l'Amour : le nectar le plus pur, le plus délicieux, grossissoit la grappe destinée à former le breuvage de la Déesse. Déjà le Dieu amoureux l'avoit souvent conduite sur ces côteaux chargés du doux fardeau de la vigne : il avoit découvert à Vénus tous les charmes inexprimables du vin, charmes que je goûte dans tes bras, ô ma Chloé !... C'est toi qui m'enivres, qui remplis mon cœur tendre du nectar le plus exquis !...

Le cœur de la Déesse battoit encore avec plus d'émotion; sa bouche enflâmée respiroit la volupté.... Sa beauté enchanteresse, tous ses attraits... les attraits de Vénus sans voile..... est-il quelque beauté parmi les filles des humains qui s'applaudissent de pareils appas ? Ce sein, où les regards des Dieux se fixeroient à jamais, brûloit du feu de tous les Amours, de ceux-mêmes qui devoient naître & faire le plaisir de la terre ! O Bacchus !...

Bacchus interdit, enchanté, tourne ſes yeux, les attache ſur ce ſein palpitant, ſur ces joues de roſes dont les trous amoureux paroiſſoient lui ſourire. Ses vœux, ſon ame entiere, vont s'élancer & ſe perdre dans ces beaux yeux. Bacchus!... Bacchus ne ſe contraint plus, emporté par tant de deſirs, ravi de tant de beautés, il ſe panche avec une douce ivreſſe.... Ma Divinité, s'écrie t il, je ſuis le Dieu du vin! j'en ai goûté toutes les délices, mais ce que je reſſens eſt au-deſſus des douceurs du vin & du nectar!... Regarde dans ce cœur que tu as bleſſé profondément.... Mon ame.... mon ame m'abandonne.... me quitte! elle eſt dans tes yeux, dans ces yeux raviſſans qui me font mourir... & tu gardes le ſilence?... quoi, tu t'offenſerois!...

O Bacchus, reprend la Déeſſe, que mes ſentimens ſont foibles, s'ils ne ſurpaſſent les tiens!... Non! Bacchus n'a pas un cœur auſſi ſenſible, auſſi tendre que Vénus!...

Bacchus l'interrompit avec vivacité: Reine de la beauté, ma ſouveraine, venge-toi, ſi je ne nourris pas dans mes veines tous les feux de l'Amour.... ſi une ſeule éteincelle manque à ma flâme!... Je ſerois privé de tous ces charmes!... je ne tiendrois point Vénus dans mes bras!... je ne la preſſerois point ſur mon cœur.... ô Déeſſe des Amours!... Ciel! je ne veux pas!...

Vénus arrête l'heure fortunée qui doit permettre à l'Immortel la possession de la Déesse. Une rougeur charmante, la rougeur du plaisir se repand sur les joues brillantes de Vénus.... Son sein palpite avec plus de force.... elle passe son bras.... (ici ma voix expire).... autour de son cou, elle lui donne.... le premier baiser de l'amour!... Muse, arrête, accable-moi de ta haine, rejette-moi, mais n'exige pas que mon pinceau, que le pinceau d'un Mortel trace une telle image.

Il est venu le jour solemnel, le jour de Bacchus! il a brillé orné de toute sa sérénité; il a ravi aux rayons qui consumeroient les têtes du treffle languissant au milieu de l'herbe, il leur a ravi leur influence nuisible; il ne leur a permis que d'éclairer, que d'échauffer d'une chaleur douce & bienfaisante, de verser un émail coloré sur les fleurs. Des parfums qui exhalent la vigueur & la santé ont épuré les campagnes de l'air: ils déploient les plus douces odeurs, ma poitrine respire avec plus de facilité. Une vapeur céleste s'étend sur toute la contrée.

Déjà sur le côté gauche éclatent des foudres, précédés d'éclairs rougeâtres. Déjà les heures riantes s'avancent en cadence: elles ont de leurs mains impatientes, ouvert les

portes d'argent de l'Olympe. Je vois, je vois... mes foibles regards pénetrent jusqu'au sanctuaire des Dieux ; je contemple leur auguste assemblée. Ils se préparent à célébrer les noces, à célébrer la fête des plaisirs. L'Hymen, Comus & les jeux sont à la tête de la marche divine; ils descendent vers les rivages de Chypre; Cupidon, le front ceint d'une branche de myrthe, les reçoit avec une gravité que trahit un souris malin; il les conduit au palais de l'Amour.

Jupiter, porté sur des nuages enflâmés qui tournent autour de lui, & semblent le couronner d'un diadême de feu, ouvre la cerémonie; le charmant fils de Tros est assis à ses pieds, sur les aîles déployées de l'aigle menaçant. Le maître des Dieux jette avec une espece de curiosité la vue sur les Nymphes de Vénus qui forment des jeux innocens aux bords de la mer.

Junôn marche en souveraine à côté de Jupiter; des paons orgueilleux emportent son char couronné des couleurs variées de l'arc rayonnant d'Iris. Elle regarde avec méfiance, son céleste Epoux, & ses yeux jaloux observent tous ses mouvemens.

A la droite du Dieu qui lance la foudre, est la Reine de l'Olympe, la respectable Cybele, traînée par des lions qui reculent, effarouchés du bruit qu'excitent les Corybantes

bantes en frappant sur des boucliers d'airain: la réflexion & la dignité sont imprimées sur le front de la Déesse.

Plus loin paroît Pallas armée, qui est portée sur le dos d'un Sphinx : elle instruit le pétulant Mercure qui vole à ses côtés; il l'écoute d'un air attentif, comme s'il vouloit se pénétrer de ses préceptes, tandis qu'il s'occupe seulement des larcins qu'il compte faire aux Belles de Chypre.

Vulcain, d'un pied boiteux suit la pompe éloignée : il crie aux Dieux de s'arrêter; l'espace retentit des éclats de rire des Immortels, & de ceux-mêmes du Dieu des Forgerons. Les Habitans de l'Olympe détournent la tête & le regardent long-tems avec ce plaisir que donne un spectacle amusant.

Latone arrive aussi, elle est suivie des enfans de sa jeunesse, de la Déesse de la chasse, & du Dieu de la lumiere & des arts.

L'Aurore, Mars & Bellone ferment cette marche majestueuse.

Cependant s'avance sous l'horison la bienfaisante Cerès couronnée d'épis dorés; une noble pudeur mêlée à une tendre mélancolie, respire dans tous ses traits : l'avanture d'Arcadie, où Neptune, sous la forme d'un superbe Coursier, avoit su toucher le cœur de la Déesse, est la cause de cette tristesse secrete qu'elle voudroit cacher.

Pan, dont le front eſt orné de cornes; la grande Palés, & le Dieu libertin de Lampſaque l'accompagnent.

De l'autre côté du rivage de Chypre ſont ſuſpendues & amoncelées les vagues; elles forment de puiſſans ramparts. Des chevaux que les ondes ont vu naître, traînent en ſoufflant de leurs naſeaux belliqueux les flots & la flâme, le char du Souverain des mers; une barbe majeſtueuſe deſcend ſur ſa poitrine; de ſon trident redoutable, il commande aux eaux; il leur ordonne de reſter calmes, & elles obéiſſent.

Un chœur de Néréïdes folâtres, danſent autour du char; les eaux frémiſſent de plaiſir; ſous leurs pas légers, ces Filles de la mer s'entrelacent de leurs bras careſſans. Cependant des Tritons joyeux ſonnent de leur trompe, & ils ſe mêlent en riant parmi les Néréïdes.

Mais quoi! la terre ouvre-t-elle ſes gouffres effroyables pour engloutir les profanes qui, en ce jour ſolemnel, fouleront ce terrein ſacré? Quelle eſt cette tête environnée de ſombres nuages qui s'élevent du ſein de la terre? elle ſe fait voir davantage; elle répand au loin ſur la plaine une flâme rougiſſante. C'eſt Pluton, c'eſt Pluton, avec Proſerpine! offenſé des rayons du jour, ſpectacle nouveau pour ſa vue, il ouvre & ferme les

yeux; il les ouvre encore; les ombres qui l'entourent paroissent s'éclaircir; il court à Jupiter; il frappe de sa main pesante dans la main droite de son frere; il s'écrie: O mon frere, quelle révolution de siecles depuis que mes yeux ne t'ont vu! Le Tartare est situé au-delà des bornes du tems, le jour est étranger pour mes regards.... Allons, je me flatte que Bacchus n'épargnera pas sa liqueur enchanteresse: car j'en jure par le fleuve redoutable, si aujourd'hui je ne partage pas les plaisirs de cette fête, j'irai m'ensevelir pour jamais dans mon ténébreux Empire. Mais pourquoi Cérès me lance-t-elle un regard de colere? Ne m'auroit-elle pas pardonné ma témérité? Je suis prêt à remettre sa fille entre ses bras: car les Déesses ne sont jamais pour les Dieux que des sujets éternels de peines; les plaisirs qu'elles nous font goûter ont leurs tourmens..... Toi, mon frere, suprême Roi des Dieux, tu sais bien.... Pluton n'acheva pas; Jupiter rougit & regarda Junon avec des yeux qui demanderent grâce pour les plaisanteries indiscretes de son frere.

Le son éclatant de la trompette se marie aux doux accords des autres instrumens, & appelle les Dieux à table. Le couple céleste est assis à la place la plus distinguée; la nature les a embellis de tous ses attraits,

les a ornés de tous ses dons. Le désir lui-même étincelle dans leurs yeux : il respire, il parle, s'exprime en cent façons différentes dans tous leurs traits. Les transports des augustes Epoux se communiquent à la brillante assemblée, l'enflâment : Pluton & Vulcain même sentent leurs cœurs s'ouvrir aux rayons de la tendresse. Les demi-Dieux confondus avec les plus beaux Garçons & les plus belles Filles de l'île de Chypre, chargent la table de la céleste Ambrosie.

Ganymede & Hebé présentent aux convives des coupes couronnées de roses & écumantes des flots pétillans du doux nectar ; la joie coule avec le vin & se répand dans la troupe immortelle ; la févere Majesté, la décence tyrannique s'adoucissent, s'enfuient ; il ne reste que le Badinage & Allégresse, dont les cris joyeux font retentir la salle du festin. Apollon prend la lyre sacrée, & chante en pinçant les cordes frémissantes : un Silence attentif vient fermer les levres bruyantes de l'assemblée. Le Dieu des vers chante :

Eclate en transports d'allégresse, ô nature, que toutes les sources de la joie s'ouvrent & jaillissent ! que tout ce qui existe forme un accord harmonieux ! Mondes, achevez votre course mesurée ; & toi, Nymphe indiscrete, fille de la voix, cesse ton murmure !

Cieux, Terres, Mers, Vents, sombres profondeurs de l'Erebe, célébrez, célébrez la fête de Bacchus & de Vénus.

Chantez le Pere du vin qui dompte (1) les fleuves & les flots sanglants & rebelles de la mer Indienne.

Lorsque l'armée des Titans révoltés entassa Pélion (2) sur Ossa, & que dans son audace impie elle tenta d'escalader l'immensité de l'Olympe : caché sous la figure rugissante d'un lion, tu as, ô Dieu du vin, précipité avec fureur le coupable Rhœtus, & armé de griffes redoutables, tu l'as étendu dans les abîmes enflâmés du bouillant Phlégéton.

Le terrible Cerbere (3) t'approcha d'un air doux avec sa queue flateuse, lorsque tu revins au séjour de la lumiere : soumis & docile, il effleura ton genou céleste de sa triple langue caressante.

(1) Tu flectis amnes, tu mare barbarum.
Hor.

(2) Tu quum Parentis regna per arduum
Cohors Gigantum scanderet impia,
Rhœtum retorsisti leonis
Unguibus horribilique malâ.
Id.

(3) Te vidit insons Cerberus aureo
Cornu decorum, leniter atterens
Caudam & recedentis, trilingui
Ore pedes, tetigitque crura.
Id.

Dansez, dansez, jeunes Garçons & jeunes Filles! de vos pieds aussi blancs que les lis, frappez trois fois la terre ébranlée; imitez la cadence des Prêtres de Mars (1).

La Déesse des Amours a vaincu le Héros: elle a enchaîné le Vainqueur de l'Inde avec des liens qu'il ne pourra briser.

Un éclat (2) plus pur que celui du marbre de Paros l'a enflâmé. L'Immortelle a quitté Chypre & s'est précipitée dans les bras, dans le sein du Dieu du vin (3).

Chantez la victoire de Vénus, chantez la défaite de Bacchus! elle est au-dessus de tous les triomphes; le Vainqueur mérite d'être couronné de tous les lauriers. Chantez la victoire de Vénus, chantez la défaite de Bacchus!

Le blond fils de Latone se taît; les Dieux restent encore long-tems en silence, en retenant leurs haleines.... Soudain Vénus

(1) Illic bis pueri die
Numen cum teneris virginibus tuum
Laudantes, pede candido
In morem Saliûm ter quatient humum.
Hor.

(2) Urit me Glyceræ nitor
Splendentis Pario marmore puriùs.
Id.

(3) In me tota ruens Venus
Cyprum deseruit.
Id.

fait ſigne à neuf jeunes filles de ſa ſuite de s'avancer; elles ſe rangent en ordre autour de la table des Dieux, & chantent en chœur, en s'accompagnant de leur luth couronné de fleurs.

Elles chantent comme les Héliades, domptées par les prieres de leur frere ambitieux, attelerent en ſecret les Courſiers du Soleil à ſon char éteincelant; comment ces Courſiers fougueux s'écarterent de leur route accoutumée. Elles peignent dans leurs chants le malheureux Phaéton interdit, égaré, laiſſant les rênes échapper à ſes mains tremblantes, rempliſſant l'air de ſes cris, ſe débattant ſous l'image affreuſe qui le menace; ſes clameurs ſe perdent dans la voûte des Cieux; le char qui ne connoît plus de guide, traverſe avec effroi les champs de l'eſpace; ils dévore de ſes feux les régions de la Mauritanie; il imprime une marque éternelle ſur le front des enfans barbares de l'Afrique; la terre gémit, Jupiter s'arme de ſes foudres vengeurs, & le jeune audacieux n'eſt plus.

Cependant les Héliades donnent des pleurs au ſort de leur frere infortuné; le Dieu en courroux les change en peupliers, & leurs larmes forment l'ambre précieux.

Ces neuf Beautés célébrent encore les exploits de Siléne qui inſtruiſit Bacchus.

Lorsque les Fils de la terre s'armerent contre le Ciel, Siléne vint monté sur son Ane rustique; il chantoit avec une gaieté brillante; il tenoit une vaste coupe & s'ennivroit à longs traits. Plein de cette ivresse agréable, il parut dans l'Olympe; il vit les Géans orgueilleux s'élever sur les montagnes, assaillir le Ciel: long-tems il regarda, avec une froide tranquillité, l'insolence des audacieux. Il pince enfin les larges oreilles de son Ane guerrier; l'animal s'écrie: les Rebelles effrayés, se précipitent, tombent les uns sur les autres, & roulent avec un bruit affreux au bas de la montagne écroulée.

La ruse de Jupiter métamorphosé en oiseau, pour attendrir la fiere Junon, ne fut pas oubliée dans ces chants solemnels.

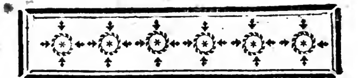
Tout couvert de plumes, expirant de froid, le feint oiseau étoit venu voler à ses pieds; il s'étoit tapi près d'elle, comme s'il eût voulu implorer sa pitié. Junon est en effet touchée de compassion, elle le releve, le réchauffe dans son sein, le caresse de ses mains délicates. Il chante, il chante un air tendre; la Déesse charmée lui donne un doux baiser: quel fut l'effroi de l'Immortelle trompée, lorsque ses levres s'imprimerent sur la bouche de Jupiter! Il avoit repris tout-à-coup sa premiere forme; il envioit à l'oiseau un baiser si délicieux; il

vouloit que le Dieu jouît de ces faveurs céleſtes. Enfin Jupiter appaiſe la Déeſſe irritée; elle céde elle-même, & elle eſt la maîtreſſe de l'Olympe, la Reine des Dieux.

Ainſi chanterent ces aimables Filles. Junon ſe rappelle avec plaiſir le ſtratagême; elle jette ſur Jupiter un ſouris qui avoit toutes les grâces, tous les charmes de la nouvelle épouſe; un nouvel amour vient enflâmer le cœur de la Déeſſe; elle attend que le jour ſe précipite dans le ſein de Thétis pour ſe baigner dans le Canathus, dans ce fleuve dont les flots roulent avec eux le don brillant de la jeuneſſe. Junon ſe prépare encore à faire goûter de nouveaux plaiſirs au Maître de l'Olympe.

Ces Beautés innocentes, dont les voix tenoient les Dieux enchantés, ſont recompenſées de leurs accords harmonieux; elles reçoivent le préſent de l'immortalité, & elles ſont conſacrées à chanter l'Amour & le Dieu du vin, ſur le mont Hélicon, aux bords de la fontaine du Permeſſe.





CHANSONS

ANACRÉONTIQUES,

DE M. GLEIM.

C'EST par ses Chansons Anacréontiques que M. *Gleim* s'est acquis la réputation dont il jouit à juste titre en Allemagne. Il régne dans ces petits Poëmes la simplicité la plus douce, la volupté la plus fine & la naïveté la plus touchante. M. *Gleim* est sans contredit un des plus heureux Imitateurs d'Anacréon ; on trouve dans ses Vers cette aimable Philosophie, qui, sur des sentiers de roses, nous conduit enfin à des vérités morales : ainsi que son Maître, il nous fait connoître en badinant la vanité des richesses & des grandeurs humaines (1). Le succès de ce Poëte a fait éclore en Allemagne un essaim de faiseurs de Vers Anacréontiques ; mais il n'ont fait que s'enrouer à force de boire du vin & de faire l'amour, & tous leurs efforts n'ont

(1) V. Journal étranger, Août 1760.

servi qu'à démontrer la difficulté de réussir dans ce genre de Poésie, en apparence si facile. « Pour posséder cette naïveté, & » même pour la sentir, dit M. *Ramler* au » sujet de ce Poète, il faut nécessairement » l'avoir reçu de la nature. »

Pendant les campagnes de 1740, M. *Gleim* a été employé à la suite des armées Prussiennes; il a fait plusieurs Chansons, où il peint les scenes de la Guerre. Doris, sa maîtresse, nous apprend quelques circonstances là-dessus; car c'est Doris qui a publié les Chansons de son Amant, & voici comme elle s'énonce dans sa Préface: « C'est à l'insçu de mon Amant que je mets » au jour ces Chansons nouvelles... Hélas! » il est allé à la Guerre. Depuis son départ » j'ai déja soutenu plusieurs fois que ce » monde n'est pas le meilleur. Que de maux » elle enfante, la Guerre!... J'en serois dé- » solée si de tems en tems je n'avois le plai- » sir de recevoir de ses lettres, de ses let- » tres si remplies de tendresses. Il aime tou- » jours le badinage. Il vient de m'écrire, » que pendant qu'il est dans sa tente à faire » des vers pour moi, les boulets volent » respectueusement au-dessus de sa tête, ou » bien les bombes font rage à ses côtés... » Un événement arrivé près du camp de » Lobositz lui a fourni le sujet de ses *Pil-*

» *lards*. Je ne pouvois me figurer que les » funestes exploits des Héros pussent fournir de la matiére à des chansons badines. » J'ai grondé mon Amant, lorsqu'avant » son départ il écrivoit à M. de *Kleist* son » incomparable ami : *Tandis que tu combattras en brave Guerrier, je badinerai en* » *Poète enjoué*. Peut-on voir des ennemis » & badiner ? J'avois bien peur que mon » téméraire Ami n'eût que trop-tôt sujet » de s'écrier avec *Haller* : *A l'aspect de leurs* » *formidables armées, les Jeux & les Muses* » *prennent la fuite*. Mais les alarmes de la » Guerre n'ont rien ôté à sa Muse badine . . . . »

M. *Gleim* est un de nos Poètes, dont les beautés sont les plus inhérentes à la Langue Allemande ; la versification de ses chansons Anacréontiques est pleine de douceur, tandis que celle de ses chants de Guerre est pleine de force. Je ne sais si les François, prévenus pour l'ordinaire contre notre Langue, ne remarqueront point la vérité de ce que je dis par les deux exemples suivans :

Anakreon, mein Lehrer,
Singt nur von Wein und Liebe ;
Er salbt den Bart mit Salben,
Und singt von Wein und Liebe . . . .

Krieg ist mein Lied! Weil alle Welt
Krieg will, so sey es Krieg!
Berlin sey Sparta! Preussens Held
Gekrœnt mit Ruhm und Sieg!

Le premier exemple est pris de la premiere Chanson Anacréontique; le second du premier Chant de Guerre; dans l'un il a évité avec soin les sons durs, dans l'autre, il semble qu'il les a prodigués à dessein, & qu'il a voulu imiter en quelque sorte le son de la trompette Guerriere.



ANACRÉON.

ANACRÉON, mon maître, ne chante que le vin & l'amour; il se parfume la barbe d'essences, il se couronne la tête de roses, & chante le vin & l'amour. A l'ombre des bosquets, il folâtre avec les Belles; dans les fêtes joyeuses, il est proclamé Roi du festin, & il chante le vin & l'amour; il badine avec ses Dieux, il rit avec ses amis, il chasse les soucis & les alarmes, il méprise le peuple fier de ses richesses, il refuse de chanter les exploits des Héros, & il ne chante que le vin & l'amour: le plus fidele de ses Disciples chantera-t-il l'eau & la haine?

A M. de KLEIST.

QUE le murmure de cette fontaine est agréable! Que les caresses de ce folâtre Zéphir sont douces! Quel charme de voir sous ces ombres le feuillage agité, sur cette rive les tilleuls fleuris, dans ce vallon l'émail des fleurs! C'est ici, ô mon ami, c'est ici le séjour de la paix! il y fait bon, demeurons-y, & prolongeons, loin de l'orgueil des Grands, l'espace borné de la vie. Que nos jours, libres de soucis, s'écoulent doucement comme ce ruisseau! Ici l'éclat de l'or n'éblouira point l'Insensé, ici nous n'entendrons point les soupirs de l'Hypocrite; ici nous ne verrons point les excès des farouches Guerriers; ici nous ne serons point scandalisés, ni du Prêtre, ni du Libertin, ni de l'Enthousiaste. Bâtissons-nous ici une cabane, afin que la vertu y habite! Nous y sacrifierons à l'amitié, nous louerons le Ciel, mais nous ne lui demanderons rien. C'est ici, qu'en buvant & en badinant, nous sonderons les replis de notre cœur. Que nous manque-t-il pour comble de félicité? Ah mon Ami, l'amour nous maque encore: amene ta blonde Thémire, je vais chercher ma brune Doris.



L'AMOUR dans le Jardin.

Le Soleil sur son déclin coloroit de pourpre l'horison du couchant, lorsqu'un doux Zéphir m'invita à quitter ma demeure. Je le suivis sur la verdure, je me reposai à l'ombre d'un bosquet de rosiers, où je le voyois folâtrer autour des roses. Pendant que les petits chantres du bocage me charmoient dans ma solitude par leur tendre mélodie, un doux sommeil vint clore mes paupieres. Je rêvois, & l'Amour dans mon rêve m'offrit Doris, m'offrit plusieurs autres Belles, & surtout la charmante Vénus. Assis sur les genoux de la Déesse, je l'accablai de baisers, je lui parlai de Doris. Elle me dit en me serrant dans ses bras : va, Doris t'aimera. Aussi-tôt je me réveillai. Surpris, je promenai mes regards autour de moi, & je me vis enseveli sous des roses. Je me levai avec précipitation pour chercher l'auteur de ce badinage, lorsque dans ma recherche je sentis tout-à-coup une vive douleur. Un petit enfant aîlé que je n'avois jamais vu, reposoit derriere un bosquet; cet enfant me dit : Voilà ce que peut mon arc, & de son arc il me montra Doris sous un berceau. O blessure merveilleuse ! Elle me

causa de la douleur, & sitôt que j'apperçus la belle sous le feuillage, je sentis disparoître toutes mes douleurs : car Doris me reçut en me faisant le sourire le plus gracieux.



Le TROC.

VEUX-tu troquer avec moi ? me dit un Richard en me montrant ses trésors, & il voulut que pour son or je lui donnasse ma Doris. Mais savez-vous ce que je lui répondis ? Richard, lui dis-je, tu extravagues ! Ton or donne-t-il un air de satisfaction ? Ton or est-il tendre, est-il fidele, est-il spirituel comme ma Doris ? Ton or sait-il caresser son possesseur ? Sait-il badiner, sait-il cajoler comme ma Maîtresse ? Richard, si tes trésors savent faire cela, je troque pour ton or ma Maîtresse.

Les PILLARDS.

J'AI vu d'un œil de pitié les excès des farouches Guerriers. Ils pilloient l'or & l'argent, ils enlevoient le vin & le bled, sans être touchés par les prieres & par les larmes d'une jeune & tendre Beauté. Ah

que j'eusse tué de bon cœur ces maudits Pillards ! Mais ils étoient vaillans, & moi hélas ! je ne le suis pas. Leurs yeux lançoient la fureur, leurs épées menaçoient de la mort. Je ne pouvois défendre la Belle, je ne pouvois que la consoler. Je la consolai donc, & lorsque j'eus fini, elle me dit en soupirant : Ah ! si tous les ennemis étoient aussi doux, aussi gracieux que toi, je n'aurois point de regret d'être moi-même pillée ! C'est ce que je fis, je pillai la jeune fille.



A la ville de PRAGUE.

O PRAGUE, suis mes conseils, ménage ton ardeur, rends-toi au vaillant Prussien. Rends-toi, avant que nous lancions nos foudres, avant que nous renversions tes murailles, avant que nous plongions tes enfans dans le deuil, avant que nos bombes destructrices crevent dans tes rues. Vîte ! empêche leurs ravages ! Que les plus belles de tes filles, la tête couronnée de laurier, les mains suppliantes, viennent se jetter aux pieds de mon Roi. Elles verront sa face gracieuse ; mon Héros fera voir que ses armes lui servent plus pour bénir que pour châtier. Que tu regretteras alors de ne l'avoir pas reçu plutôt dans tes murs sous

cent arcs de triomphe. O Prague, ménage ton ardeur ! Entens-tu gronder nos foudres de guerre ! Ah, puissent nos boulets n'atteindre que tes Moines paresseux ! Puissiez-vous, ô bombes, épargner les Belles.

Les QUERELLEURS.

LES Savans se querellent pour des mots; & ils n'épargnent pas les injures ; les Princes se querellent pour des Villes & pour des Provinces, & ils meurent avant d'exécuter leurs projets. Les Philosophes prennent querelle pour le meilleur & pour le pire des mondes, & ils n'en bâtissent point de plus parfait. Querellez-vous, beaux Querelleurs, querellez-vous bien, avant de mourir ! Pour des Mondes, des Provinces ou des mots ; je ne veux point avoir de querelle avec vous. Mais voulez-vous avoir querelle avec moi, essayez un peu de trouver à redire à cette petite Bohémienne ?

Au DIEU *de la Guerre.*

MARS, deviens-donc plus juste ! Ne devrois-tu pas m'aimer, & tu me hais toujours ! Tu chéris tant mon Prince, tu cé-

lébres ses victoires, tu le sers dans ses conquêtes. Et moi, n'ai-je point aussi remporté des victoires, n'ai je point aussi fait des conquêtes? Eh! suis-je un Paresseux dans le camp de mon Prince? Non, sache mes exploits, Dieu des Guerriers! Mon Prince fait la conquête des belles Provinces, & moi je fais, je fais la conquête des jolies Filles.



Aux Guerriers.

Ecoutez, aimables Guerriers, écoutez, & réprimez un peu vos fureurs. Lorsque vous en venez aux mains avec l'ennemi, l'ennemi vous porte de profondes blessures, votre vie s'écoule avec votre sang. Croyez-vous, mourir d'une mort plus douce, en mourant de vos blessures. Eh, pourquoi voulez-vous déjà mourir? Ne voyez vous pas sur ces côteaux mûrir la grappe! Faites la paix avec vos ennemis, venez aider à mettre le raisin mûr sous le pressoir, buvez-en le jus, devenez freres! que le vin, & l'amitié vous fasse quitter cette envie de mourir!

Ma fuite hors du Camp devant PRAGUE.

LORSQUE l'ennemi ramaſſoit ſes dernieres forces ſur le mont de Ziska, & que les foudres de guerre ravageoient encore le camp voiſin ; lorſque je maudiſſois encore le boulet qui m'avoit enlevé mon Prince ; l'Amour ſur des aîles de colombes dirigea ſon vol dans ma tente. Téméraire, me dit ce Dieu, téméraire! peux-tu t'arrêter en ces lieux, où des hommes audacieux, donnent & reçoivent la mort! en ces lieux où les Dieux irrités lancent le trépas ſur le meilleur des Héros?... Va, Ingrat, ta maîtreſſe eſt en pleurs; va, que fais-tu parmi les Héros? va, je ne ſaurois voir plus long-tems les pleurs de ta maîtreſſe! Amour m'écriai-je, cher Amour, viens-tu d'auprès de ma maîtreſſe? Mais ce Dieu ſans répondre, ſaiſit la tringle de ma tente, & armé de cette tringle, qui dans ſes mains étoit devenue blanche comme de l'argent, il me chaſſa hors de la tente & du camp. Si nos Guerriers avoit vu l'Amour ſa tringle à la main me chaſſer hors du camp, oh comme ils auroient ri! Mais ce Dieu ne ſe montre point aux Guerriers.

A M. PESNE.

PEINTRE, peins mes Amis ! Que *Kleist*, environné des Guerriers ses Amis, médite les louanges de la Divinité ! Représente-le au milieu d'une multitude de fleurs, les regards élevés vers le Ciel décoré de l'arc de la pluie. Qu'*Adler* menace de son sabre recourbé le farouche Menzel, & qu'en même-tems on lui voie tenir le compas. Qne *Donop* jette un sourire satyrique. Que *Seidlitz* s'échappe à l'Epouse que lui présente sa Mere. Que Vénus, ornée de sa belle ceinture, se précipite dans les bras de ce Guerrier, & qu'on voye un Amour dans le lointain, montrant à un Plutus le trait dont il l'a blessé. Que *Fromm* ceigne d'épis dorés la tête de Cérès. Que *Lamprecht*, assiégé par les Vices, combatte les Vices; mais qu'il cherche à les fléchir par sa douceur! Peins les Vices sous des formes hideuses afin qu'on les craigne. Que *Naumann* regarde d'un œil fixe un Amour qui le regarde à son tour; représente-les tous deux avec des arcs & des fléches, prêts à se lancer des traits. Que *Sulzer*, dans une belle matinée, se promene dans un beau vallon; Fais-nous voir sa joie lorsqu'il trouve des

fleurs nouvelles; mais fais-nous voir aussi son transport, lorsqu'il voit de loin paroître un ami; fais-nous voir comme il quitte promptement ses fleurs pour voler à la rencontre de son ami. Et toi, cher *Utz*, comment te ferai-je peindre? Ne ressemble-tu pas à cette figure de cire que fit faire Anacréon, mon maître? Peins-le d'après Nature: peins-le caché derriere un bosquet de rosiers au bord d'un étang, contemplant une Nymphe qui se baigne dans les flots argentés. Peintre, voilà mes Amis. Peins-moi, au moment que je les embrasse, & puis tu peindras aussi mon Pere, tenant par la main son cher *Zabel*, le meilleur des Pasteurs, afin qu'il voye mes Amis. Quand tu peindras mon Pere, caractérise sa candeur par des traits animés. Que son image chérie, lorsque je la montrerai à mes Amis, nous excite à la vertu. Maintenant, Peintre, remercie moi, si les portraits de tant d'hommes fidéles font honneur à ton pinceau. Veux-tu que les portraits d'autant de Beautés fidéles, fassent aussi honneur à ton peinceau; peins les Maîtresses de mes Amis. Va, & demande-leur: Où sont vos Maîtresses?

BÉLISE.

La trop tendre Belise prodigua bien des baisers à son Mouton favori. Vois, mon cher Mouton, dit-elle, combien je te donne de baisers! Ah, si certain Berger savoit que j'aimerois encore mieux lui en donner un qu'à toi, son plaisir seroit égal au mien!

Mirtile, caché derriere un bosquet, accourt d'un air joyeux pour recevoir le baiser. O la plus belle des Bergeres, s'écrie-t-il! ne disois-tu pas qui si certain Berger le savoit, que tu lui donnerois un baiser! Ah! que Mirtile soit l'unique Berger qui le sache!

AMALIE.

Quand Amalie habitoit encore nos cabanes champêtres, elle étoit l'innocence même & le modele de la vertu. Objet de l'amour & du respect de tous nos Bergers, elle n'entrelaçoit dans ses beaux cheveux qu'une simple guirlande. Quand elle aimoit encore à mener ses troupeaux dans les pâturages que je fréquentois, elle faisoit cas de mes petites chansons; je chantois, à sa

priere, ses attraits & sa vertu. Mais aujourd'hui qu'elle habite la ville, qu'elle se voit entourée d'une troupe de flatteurs, elle chérit la pompe pesante de l'or, elle n'aime plus les guirlandes légeres; elle n'aime que les mensonges de ses flatteurs; elle ne prête plus une oreille attentive à mes petites chansons : Amalie ne se connoît plus, elle ne veut plus me connoître.



La Création de la FEMME.

AU commencement du monde, Jupiter s'apperçut que le premier homme s'abandonnoit à la tristesse & à la réflexion; il vit qu'il se retiroit souvent à l'écart pour rêver sur le principe des choses, & pour s'entretenir seul avec ses pensées. Il dit à la troupe immortelle, assemblée autour de son trône: L'homme s'enfonce trop dans ses idées, je veux le distraire. Il dit : Que la femme soit faite, une Créature aimable, charmante, qui joue & qui s'entretienne avec l'homme! Aussi-tôt la femme parut sous la figure de l'homme; mais avec des traits plus fins & plus délicats, & avec des yeux fripons, qui trouverent bientôt l'être qui pensoit à l'écart. Et tout-à-coup elle court à l'homme, elle

elle l'embrasse & lui dit : Petit fou, regarde-moi ! je suis faite pour jouer avec toi.



Au Ruisseau.

Que je t'aime, petit ruisseau ! Que je me plais à entendre ton doux murmure, & à voir fuir tes petits flots, lorsque, fatigué par la chasse, je me repose sur l'herbe molle qui tapisse tes bords. J'aime à puiser dans ma tasse ton onde pure pour rafraîchir mon palais altéré ; elle éteint facilement l'ardeur de ma soif ; mais mon cher Ruisseau, je te prie de ne pas mêler tes eaux avec mon vin.

Doris étant allée au Bois.

Beaux vallons, riantes collines ! je voudrois vous voir sans cesse, mais jamais sans ma Doris : que m'offrirez-vous sans elle ? d'affreux déserts, sans fleurs & sans verdure. Alors, triste & solitaire, je gémirois avec la colombe, je passerois les nuits à soupirer, & mes jours s'écouleroient dans les peines & dans les alarmes.

Beaux vallons, riantes collines ! ah faites-moi voir ma Doris ! où porte-t-elle ses

pas ? où cueille-t-elle des fleurs ? Elle vient de me quitter au bord de ce ruisseau ; elle est allée cueillir des violettes pour m'en former une guirlande. Croissez, douces violettes, croissez sur sa route, afin que pour vous cueillir elle ne s'écarte point de ces lieux.

Reviens, Doris, reviens, ma voix t'appelle, mes regards te cherchent. Que suis-je sans toi ! qu'es-tu sans moi ? Dans cette forêt sauvage un loup peut t'attaquer, un arbre peut t'écraser, tu peux t'égarer dans le labyrinthe des bois, tu peux être surprise par les ténebres de la nuit. Hélas, ne peux-tu pas rencontrer un serpent qui te fasse sentir une mortelle piqûre ; ne peux-tu pas.... Ah, quel bonheur ! Doris revient !

Au PARTERRE *de fleurs de* DORIS.

O VOUS les plus aimables enfans de la nature, fleurs chéries de ce jardin ! que je vous aime ! vous fleurissez avec une fraîcheur nouvelle, lorsque Doris vous arrose & vous contemple.

Que je vous aime ! vous ne vous fermez point de dépit lorsqu'elle vous contemple sans vous arroser ; vous ne regrettez point

la vie, lorsque, cueillies par ses mains, vous périssez sur son beau sein.

Mais dites-lui aussi, lorsque vous la voyez attentive à vous contempler, que sa fraîcheur peut s'évanouir, que sa beauté peut se flétrir aussi vîte que la vôtre.

L'ARBRE.

A DORIS.

C'EST ici! ô Doris, que tu dormois d'un sommeil si doux; voilà l'arbre bienfaisant dont l'ombrage te garantit des rayons brûlans du soleil; c'est sur ce lit de verdure, où brille encore une petite fleur, que je te pris un baiser; puis je m'enfuis derriere le bosquet.

Tu te levas avec précipitation, &, portant autour de toi un œil irrité, tu cherchois le coupable: je tremblois d'être découvert, mais les ombres favorables du bois sacré te cacherent mon asile.

Alors, belle Doris, ton imagination s'égara dans mille douces pensées; tu crus qu'Apollon, qui jadis visitoit les filles de la terre, t'ayant vu dormir dans le bois sacré, avoit cueilli ce baiser sur tes joues.

Tu remarquas le lieu, &, saisie de ref-

pect & de tendresse, tu t'éloignas lentement! Ce baiser t'occupoit sans cesse; la nuit, le jour il tourmentoit doucement ton ame.

Tu revenois souvent auprès de l'Arbre; tu te rendois avec tes Compagnes sous son vaste ombrage; tu chantois un air à l'Amour, & tu songeois au bel Apollon.

Pendant que tu chantois, Philis remarqua le battement de ton cœur & la rougeur de tes joues. Elle te nomma des Bergers, & tu lui découvris le trouble de ton cœur.

Philis sourit & te fit connoître le Dieu mortel, qui, t'ayant surprise dans le bois sacré, t'avoit pris un baiser sur ce lit de verdure, où brille encore une petite fleur.

Aime ce Berger, te dit-elle: & toi, prenant le Dieu Pan à témoin, tu répondis: Je l'aime! Alors, ô ma Doris, j'accourus dans tes bras! alors tu me juras une foi éternelle!

Témoin des faveurs que m'accorda ma Bien-aimée, Arbre bienfaisant, puisse la main qui levera sur toi la coignée se roidir & se dessécher!

Que nos derniers neveux te nomment l'Arbre sacré! qu'à ton aspect un doux frissonnement s'empare de leur ame, & quand ils se reposeront sous ton ombrage, qu'ils deviennent amoureux, & qu'ils aiment d'un amour aussi tendre que le nôtre.



PETITS POÈMES

Dans la maniere d'ANACRÉON ; par un Auteur Anonyme.

A la PRINCESSE *de* ** (1).

PRINCESSE qui, plus ſage que Solon & que Socrate, te connois toi-même & te dis : « Que ſuis-je au milieu des tourbillons » de ces ſoleils ? que ſuis-je dans l'eſpace de » la terre & des cieux» ! Ecoute ce qu'une Muſe m'a chanté, en m'ordonnant de te le répéter ſur ma lyre. Une goutte d'eau tomba du haut d'une nuée dans le ſein de l'Océan. A l'aſpect du vaſte Empire de Neptune, elle dit : « Que ſuis-je, au milieu de » ces maſſes liquides ? je ne ſuis rien, je ne » ſuis qu'une goutte ».

Soudain un coquillage s'élance vers la goutte modeſte, s'ouvre, l'abſorbe & ſe referme.

Bientôt la goutte devint la plus belle des

(1) Ces petits Poëmes, à l'exception du ſecond, ſont tirés de la Gazette littéraire, où l'on dit de ces morceaux : Qu'ils ſont ingénieux ſans affectation, & philoſophiques ſans ſécheteſſe.

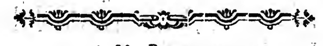
perles & elle fait aujourd'hui le plus bel ornement de la grande couronne du souverain de la Perse.



La Rose aux bord d'un Ruisseau.

Aux Belles.

Beautés charmantes, qui portez vos pas le long de cette rive ! vous brillez comme les fleurs de cette vallée ! Ah voyez ! voyez cette Rose ! Elle se mire dans la glace du ruisseau, en se mirant, elle s'enorgueillit de sa beauté. Mais voyez, ô Belles, voyez son funeste destin. Un tourbillon furieux s'éleve & n'épargne pas cette charmante fleur. Il abat toutes ses feuilles ; ah voyez, déjà le ruisseau les emporte sur ses flots rapides. C'est ainsi, ô Beautés charmantes, c'est ainsi que le tems sur ses aîles emporte vos attraits.



A M. Ramler.

Prosterné devant l'autel de la Fortune, & rempli d'une ferveur plus vive que si je l'eusse invoquée pour moi-même : O

Déesse puissante, m'écriai-je, toi qui répands les honneurs & les richesses sur le sombre Milon, sur le méchant Nadir, sur le fourbe Eurisus, & sur le traître Créon, verse, je t'en conjure, aussi tes bienfaits sur mon ami Damon : il vaut mieux que Milon, que Nadir, qu'Eurisus & Créon ; il abhorre tous les vices, il aime toutes les vertus.

La Déesse me répondit avec un doux sourire : « Eh bien, pour les trésors que Damon possede je lui donne des terres & des titres »... Quels sont donc les trésors de Damon ? « N'a-t-il pas tous les trésors de la sagesse ? Qu'il reçoive en échange les biens & les honneurs. » Non, non, m'écriai-je, Damon rejettera tes offres : eh que sont à ses yeux les honneurs & les biens en comparaison des trésors qu'il possede ?



La Voix dans le Désert.

Retiré dans un désert affreux où jamais ne nâquit une fleur, où nul ruisseau ne murmure, où l'on n'entend, au lieu des accens du Rossignol, que les sifflemens des Serpens dans leurs sombres cavernes, où les

rayons ardens du soleil brûlent un terrein aride, où des masses de rochers escarpés, suspendues & menaçantes sont prêtes à s'écrouler, je rêvois & disois en soupirant: « O Créateur! pourquoi cette contrée sau» vage n'est-elle pas un verger, une prairie»! Alors une voix sortit du rocher & me demanda : « Mortel mécontent, pourquoi » n'est tu point Roi»?





CONTES ANACRÉONTIQUES,

DE M. DE GERSTENBERG.

M. de *Gerſtenberg*, Gentilhomme de Holſtein, & Capitaine dans les troupes de ſa Majeſté le roi de Dannemarck, a débuté fort heureuſement par le petit recueil de ces Contes anacréontiques, mêlés de Proſe & de Vers, où regnent la gaieté, l'enjouement, la fineſſe & la volupté du Poëte charmant qu'il a pris pour modele. Cet Auteur, encore à la fleur de ſon âge, fait concevoir de lui les plus grandes eſpérances pour l'avenir : on ſe flatte qu'il ne s'arrêtera point au genre léger qu'il a choiſi, & qu'il entreprendra des Ouvrages d'une plus grande étendue. Dans toutes les productions de M. de *Gerſtenberg*, il regne un goût exquis ; & on eſt ſurpris que les ſujets ſi rebattus de la mythologie, acquerent entre ſes mains un intérêt nouveau.

La SAVEUR d'un Baiser.

QUAND j'étois jeune, mon pere m'envoya à Paphos pour y étudier l'amour : ce fut là que j'appris d'un Dryade.... Belle, vous pouvez maintenant l'apprendre de moi, ce que c'est qu'un baiser! Jamais les Nymphes & les Dryades ne formoient des assemblées de danses, sans m'admettre à leurs fêtes : car j'étois consacré au Dieu d'Amour, & tout en moi exprimoit le sentiment.

Dans cet âge tendre, je goûtois la joie la plus pure. Tout Paphos me paroissoit danser : car les petits Amours dansoient sur ma tête, & les feuilles des fleurs dansoient sous mes pieds.

Parmi les Dryades, il y en avoit une qui affectoit de me prendre toujours pour danser ; elle ne manquoit jamais de me sourire avec douceur, de me serrer la main, & de rougir après avec toutes les grâces de la pudeur. Et moi, je serrois aussi la main de la Dryade, & je rougissois quand je dansois avec elle. J'étois déjà rendu dans le bois, avant même que l'Aurore ne fut sortie de l'Océan, & je jouois avec mon aimable Dryade.

Tantôt je la surprenois dans les bosquets

où elle s'étoit retirée sous le plus épais feuillage, & où elle vouloit être découverte: tantôt c'étoit elle qui me guettoit, quand je m'étois caché, & dès qu'elle m'avoit trouvé, elle s'enfuyoit, & moi je volois sur ses pas pour l'atteindre. Mais soudain elle s'enfermoit sous l'écorce des chênes & se déroboit à ma poursuite. Et quand je l'avois cherchée long-tems envain, je l'entendois faire des éclats de rire : alors je la priois de m'ouvrir sa retraite, & aussi-tôt je la voyois sortir en riant, du sein de son arbre.

Un jour que j'étois à jouer avec ma Dryade dans le bois, elle passoit tendrement ses mains sur mes joues & elle me dit: Presse tes lévres sur les miennes? & je pressois mes lévres sur les siennes; mais, ô Ciel, quelle volupté j'éprouvois alors!

Non, le miel qui découle du mont Hymete n'est point si doux, ni le fruit des pampres de Surente; le nectar même, le nectar avec lequel Ganymede verse aux Dieux l'immortalité, est mille fois moins délicieux.

Puis elle colla encore ses lévres sur les miennes. Dans l'ivresse de mon transport, je m'écriai: O Beauté incomparable! comment nommes tu cette volupté qui coule de tes lévres dans mon ame toutes les fois que

nos lévres se rencontrent? Elle me répondit avec un sourire gracieux : *Un Baiser!*



Eloge de la FIDÉLITÉ.

DANS un bosquet de myrtes, l'Amour folâtroit un jour avec sa Psyché. Doris, ma belle Maîtresse, me montra les deux Amans enjoués : nous les surprîmes, & nous les vîmes se prodiguer des baisers, sans qu'ils nous apperçussent. O Chloé, lui dis-je tout bas ! vois-tu, combien les regards de Psyché, combien ses joues enflâmées disent de choses? O ma Chloé ! quels transports !... non, un mortel ne sauroit les comprendre!

Dans son ravissement, le Dieu avoit jetté loin de lui sur des roses son carquois & son arc détendu. Doris se saisit du carquois & de l'arc, & s'enfuit dans le bocage. L'Amour alors entendit le frémissement des feuilles ; il sortit du bosquet, & ne voyant plus ses armes, il regarda avec surprise & promena ses regards de tous côtés, pour découvrir le Ravisseur. Doris éclatoit de rire dans le bocage; l'Amour ayant apperçu la Rusée, la poursuivit à travers les broussailles.... Il l'atteindra, me dit Psyché, en s'avançant vers moi, & il te la ramenera:

viens t'asseoir ici à l'ombre, aimable jeune homme! Que ta bouche est vermeille! que tes regards expriment de sentimens! L'Amour même n'est pas si aimable que toi.... Ah Déesse! il est bien plus aimable. Le voilà dans le bosquet avec ma Doris!... Allons les épier, allons voir si l'Amour t'est fidele... Charmante ingénuité! s'écria Psyché en riant; & elle vint avec moi. Alors nous vîmes l'Amour qui retenoit Doris toute tremblante & qui vouloit lui inspirer de la tendresse.

Tu seras, ainsi lui disoit-il, tu seras la Reine des Belles & immortelle comme Cypris : une troupe d'aimables Prêtresses te présentera l'encens dans ton Temple & te chantera, sur le mode Lydien, des hymnes respectueux. Les chants du Parnasse & l'harmonie des Spheres te célébreront à l'envi : tu boiras le nectar des Dieux & tu mangeras l'ambrosie.

Cher Amour, lui dit ma charmante Maîtresse, ah! ne me serre pas si fort la main. Laisse, ah laisse-moi, Amour! Où est mon Amant? Le voilà! le voilà!... A ces mots, rassemblant toutes ses forces, elle se débarrassa de ses mains. Transporté de joie, j'accourrus, je la serrai tendrement dans mes bras.... N'envions plus la félicité des Dieux! lui dis-je; & pleins d'un fier dédain, nous

quittâmes l'Amour & sa Psyché : car que sont les baisers des Dieux mêmes sans la fidélité !

La Nymphe de DIANE.

Je traversai seul les ombrages des bois Idaliens, bois consacrés à Diane, où la Déesse venoit souvent chasser les bêtes timides : elle y chassoit encore ce jour-là. Les sons joyeux des cors retentissoient au loin & frappoient mon oreille, & tout-à-coup je vis devant moi, sur les cimes des rochers, une de ses Nymphes voler après un daim. Tantôt je la voyois éloignée de sa proie dans les vallées profondes; tantôt, son dard à la main, la poursuivre de près : soudain l'animal ensanglanté se précipita dans le vallon à mes pieds, & la Nymphe parut aussi devant moi.

Ses yeux brillans, mais farouches, lançoient de tous côtés des regards irrités : sitôt qu'elle m'eut apperçu, ses yeux se fixerent sur moi ! sa chevelure flottoit sur ses épaules & sur sa gorge : grave comme Junon, elle se tenoit devant moi; sa main droite ébranloit un dard soulevé & sa gauche portoit un arc. Je tremblai à l'aspect de cette fiere Beauté, & d'un air timide je baif-

ſai les yeux : car tant que j'apperçus le dard dans ſa main, je craignois de l'offenſer par un regard indiſcret. Je lui adreſſai enfin ces paroles : Ne te courouce pas, ô la plus belle des Nymphes, de me voir ſi interdit! Jeune-homme ſans expérience, je ſuis des états de la Déeſſe de Cythere; je n'ai jamais vu les yeux menaçans d'une Nymphe, ni des arcs & des fleches dans les mains d'une Belle. Chez nous on ne voit jamais une Beauté courroucée, ou ſi elle l'eſt, c'eſt comme le ſoleil au Printems qui ſourit à travers des nuages : ſa bouche qui n'eſt formée que pour donner & recevoir des baiſers, ne ſait que ſoupirer & non pas menacer. Auſſi n'y a-t-il point de Nymphes plus heureuſes que celles de la Déeſſe Cythérée! Il eſt incroyable, belle Nymphe, quel plaiſir le baiſer d'un Jeune-homme fait naître dans leur cœur! Car quelques plaiſirs que tu me nommes, je veux par le charme des baiſers les faire paſſer dans le cœur d'une Belle. Ta gorge eſt incomparable, belle Nymphe!... Je dis, & auſſi-tôt cette Nymphe ſi terrible ſourit : un ſoupir ſouleva ſon ſein d'albâtre : ſes yeux menaçoient d'un air attendri, & ſoudain elle ſembloit s'en repentir. Donne-moi auſſi un baiſer, me dit-elle en s'aſſeyant ſous un pin touffu : je lui donnai un baiſer, & je la preſſai contre ma poitrine. Ah! s'é-

cria-t-elle, ô Jeune-homme! Jeune-homme! jamais, non jamais je n'ai éprouvé tant de délices! Ah! encore un baiser! encore vingt! encore cent!... Mene-moi dans ta grotte, lui dis-je, je te ferai goûter des plaisirs inexprimables!... Je n'ose pas, aimable Jeune-homme! Diane seroit en colere contre moi!.... Effrayé je levai les yeux, & j'apperçus Diane elle-même. Qui est ce Jeune-homme, s'écria la fiere Déesse! C'est l'Amour, répondit la Nymphe rusée; je l'ai attrapé, comme il couroit après le gibier pour l'effaroucher. Je lui ai coupé les aîles, & j'ai jetté son carquois dans la mer: Voulez-vous que je le précipite de ce rocher dans les flots?... Non, reprit la Déesse, mene-le dans ta grotte & attache-le; ce soir, lorsque je serai de retour de la chasse, je le renverrai à sa mere, afin qu'il ne blesse plus les Nymphes de ma suite. Elle dit, & elle nous quitta.... La bonne & crédule Déesse! Certainement ce soir l'Amour se sera échappé: car qui est plus rusé que l'intraitable fils de Vénus? Mais je sais bien que la Nymphe viendra souvent roder autour de ces hêtres pour tâcher de m'attraper par les ordres de Diane; & si elle m'attrape quelquefois, hélas! je lui échapperai toujours le soir.... Mais, vous Amours, élevez des trophées au puissant vainqueur qui a subjugué une des Nymphes de Diane.

BACCHUS & L'AMOUR.

BACCHUS visitoit un jeune vignoble qui n'avoit point encore porté de raisins : il en parcouroit tous les ceps, il en comptoit tous les boutons. Ici il les exposoit aux rayons du soleil, là il les cachoit dans l'ombre. Il tailloit, il arrangeoit : jamais Bacchus ne prit tant de soins & de peines. L'Amour qui poursuivoit à travers un bosquet de rosiers une jeune Nymphe, plus rapide encore que les traits que ce Dieu lui lançoit, apperçut Bacchus au fort de son travail. Pauvre Dieu, dit-il tout bas, il faut que je te procure du loisir. Aussi-tôt le trait qu'il avoit destiné pour le cœur de la Belle, perce celui du Dieu de la grappe.

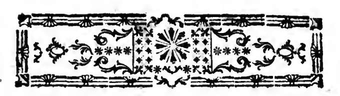
Bacchus, qui jusqu'alors n'avoit succombé qu'à l'ivresse, est renversé pour la premiere fois par l'Amour. Son sang éthéré coule jusqu'à terre : il soupire, il gémit, il pleure. Leve-toi, lui dit l'Amour avec un sourire malin, invincible Dieu du vin, leve-toi, dompteur des lions & des tigres de la Libye, & viens rendre hommage à l'Amour plus puissant que toi. Ta blessure est bien profonde : qu'une Belle te la guérisse ! ... A

» dra-t-elle elle-même ? » Cependant Aglaé ne paroissoit pas. Désolées, elles visitent tous les buissons, elles en battent le feuillage, & à chaque coup elles reculent d'effroi ; car autant elles desiroient de retrouver leur compagne, autant elles craignoient d'appercevoir son Ravisseur.

Elles arrivent enfin près d'un bosquet de roses où l'Amour m'avoit conduit avec ma chere Chloé. Nos bras étoient entrelacés, & je donnois & je recevois des baisers sans nombre. Les Grâces nous surprirent au milieu de nos caresses. Ah! c'est Aglaé, s'écrierent-elles. Méchante! peux-tu te dissimuler la douleur que nous a causé ton absence, & c'est ainsi que tu la partages? A ces mots elles l'embrassent, lui prennent les mains, & s'enfuient plus rapidement que le Zéphir. Arrêtez, m'écriai-je, arrêtez Déesses! Ce n'est point Aglaé, c'est Chloé : oui c'est elle, c'est ma Chloé que vous m'enlevez. Mais je n'étois point entendu : les Grâces fuyoient avec encore plus de rapidité. Désespéré, furieux, je veux courir après elles, lorsque j'entens derriere moi une voix qui m'appelle. Je tourne la tête : c'étoit Aglaé. Pourquoi courir après Chloé, me dit-elle ? Viens l'oublier dans mes bras, heureux mortel : l'immortelle Aglaé t'aime. A ces mots,

je fixe Aglaé, & je la prens pour ma maîtresse, comme les Grâces avoient pris ma maîtresse pour Aglaé : mes yeux s'y méprirent, mais mon cœur ne s'y méprit pas. Non, je ne ferai point infidele à Chloé, m'écriai-je; & fur le champ, portant une main hardie fur celle d'Aglaé, je l'amene & la conduis à fes fœurs, qui ne la reconnurent qu'à la conftance de mes tranfports pour Chloé.





CHANSONS
DE M. DE HAGEDORN.

Ce genre de Poéfie a toujours été fort cultivé par nos Poètes. *Opitz*, *Flemming* & d'autres nous ont laiffé des chanfons qu'on lit encore avec plaifir; & plufieurs de celles de *Gunther* font des morceaux précieux dans notre Poéfie lyrique. Mais ces vieux Poètes manquoient encore de cette délicateffe, de ce goût qui caractérife les bonnes chanfons de nos voifins. M. de *Hagedorn* a été le premier parmi nous qui nous ait donné des chefs-d'œuvres dans ce genre. C'eft le Poète favori du beau Sexe & de la bonne Compagnie; en chantant la volupté, il a fu, à l'exemple de *Chaulieu*, répandre à propos un grain de Morale & de Philofophie. La feule lecture de fes chanfons verfe le calme & la joie dans notre ame; mais le charme eft à fon comble lorfqu'elles font chantées par les Belles. Parmi les Poètes qui font venus depuis M. de *Hagedorn*, il s'en eft trouvé plufieurs qui nous ont

donné d'excellentes chanſons; je me contenterai de rapporter quelques morceaux de ceux qui ſe ſont diſtingué par d'autres productions poétiques. Du reſte ces chanſons paroiſſent ici traduites pour la premiere fois, à l'exception de quelques morceaux de *Hagedorn*, de *Zacharie*, & de *Leſſing*, inſérés dans le Journal étranger. Qu'il me ſoit permis de citer encore le ſentiment de M. l'abbé *Arnaud* (1), ſur la difficulté de traduire ces ſortes de Poèmes: voici ces paroles: « S'il eſt un genre de » Poéſie qui ſoit réellement intraduiſible, » c'eſt ſans contrédit celui de la chanſon. » Les formes qui le caractériſent ſont ſi ten» dres, ſi délicates, que pour peu qu'elles » ſoient altérées, elles perdent tout leur » agrément; la combinaiſon mélodieuſe » des élémens qui compoſent les mots, la » place que ces mots occupent, leur mou» vement & leur accord: tels ſont les » moyens fragiles dont le concours pro» duit le charme de ce genre: comment » ce charme pourroit-il jamais être con» ſervé dans la Proſe, elle qui ne reſſem» ble pas plus à la Poéſie que le marcher » ordinaire ne reſſemble à la danſe! »... Ces chanſons, outre l'harmonie de la verſification, ont de plus l'avantage de pou-

(1) Journal étranger, Janvier 1762.

voir êtrechantées, ayant été mises en musique par les plus habiles Musiciens de l'Allemagne.

A la JOIE.

SOIS favorable à mes desirs, ô joie, Déesse des Cœurs généreux! Puissent ces chansons élever ta gloire, puissent-elles te plaire: c'est toi qui les a fait éclore.

O fille du Ciel, sœur du tendre Amour, si l'on n'obtient pas tes faveurs, ah, dequoi nous servent tous les dons de la fortune?

De quoi servent les richesses à l'imbécille qui en est l'esclave! Eh! celui qui sans trésor, fait chanter & rire dans un cercle d'amis, n'est-il pas au-dessus d'un Roi avare!

Inspire à tes partisans une nouvelle ardeur, égaie l'esprit de nos sociétés, excite la vivacité de la jeunesse, ranime le sang engourdi de la pesante vieillesse.

Tu embellis la Raison, tu la rens attrayante. Mais fuis, aimable Joie, fuis à jamais les assemblées des Cagots, & quitte les fronts des sombres Censeurs.

La cause des GUERRES.

MAIS dis-moi donc de grâce! pourquoi voyons-nous les Princes presque toujours occupés à se faire la guerre? Ainsi demanda Lucas à son compere Grégoire. Celui-ci lui répondit en riant : Ami, si les Princes, pensoient comme nous, ils renonceroient bientôt à toutes leurs querelles : s'ils s'assembloient souvent pour boire comme nous faisons, ils seroient tous amis, ils seroient tous freres.



La petite FILLE.

MAMAN, parce qu'elle m'a vu embrasser Colin, s'est mise à me gronder, à me menacer. Et cependant quand mon Papa l'embrasse, je la vois toujours rire.

Pourquoi, me dit-elle tous les jours? Petite fille, fais comme moi : suis mon exemple! Aujourd'hui que je fais comme elle, elle me gronde. Que je suis malheureuse!

Dites-moi, mes Compagnes! est-ce parce que je suis petite qu'on me défend de recevoir & de donner des baisers. Voyez comme je deviens grande depuis que le beau Colin m'appelle sa bonne amie!



Le SOUHAIT.

VIENS, Dieu charmant des plaisirs les plus doux qui soient sur la terre! viens, tendre Amour, apprens-moi l'art de me faire aimer! pour l'art facile d'aimer, je le sais.

Viens aussi, belle Cytherée, viens former le cœur de Philis! donne-lui des leçons: Philis sait l'art de se faire aimer; pour l'art facile d'aimer, elle l'ignore.

PHRYNÉ.

LORSQUE Phryné jouoit encore avec ses petites mains autour du sein de sa mere, & qu'elle ne sentoit en elle que le germe de l'esprit & des sens, sa jolie bouche s'ouvroit déjà & bégayoit les premiers sons de la volupté.

Elle avoit à peine un foureau, à peine commençoit-elle à connoître la parure, que l'esprit & la gaieté badinoient dans les deux fossettes de ses joues, & que son tendre sein laissoit échapper des soupirs tels que ceux que font les enfans de la volupté.

Ah qu'elle trouva heureuse l'année que l'on commença à la mener en compagnie,

où elle étoit si souvent la plus belle, où elle parloit, chantoit & rioit avec tant de grâces : on voyoit croître de jour en jour, elle, son sein & les Amours qui y naissoient avec la volupté.

Bientôt fiere & libre avec décence, ses regards lançoient l'amour; le miroir & la flatterie augmentoient chaque jour son penchant; & à mesure que son sein se formoit, elle réussissoit dans le subtil langage de l'adroite volupté.

L'opéra, le concert & le bal échaufferent son ame & la disposerent au badinage. Phryné ne faisoit que se montrer : elle devenoit sur le champ maîtresse des jeunes cœurs; & à mesure que son sein s'animoit, elle apprenoit toute la Rhétorique de la volupté.

Mais une véritable inclination s'empare de son cœur; sa fierté se laisse vaincre; son badinage se tait; son courage diminue : elle soupire, & cherche envain des termes : car, hélas! son sein est embrâsé; son sang bouillonne, & ce qui l'enflâme c'est le feu d'une inexprimable volupté.



Le MAI.

DÉJA le rossignol entonne sa chanson mélodieuse; déjà la sérénité des jours annonce la jeunesse de l'année. L'alouette s'éleve & chante, les étourneaux voltigent en babillant, & les cicognes errantes font retentir les airs de leurs cris tumultueux.

Voyez quelle allégresse font éclater les troupeaux & les Bergers! Comme la terre est riante & fleurie! Comme toute la création est joyeuse! Sur ce rameau deux colombes se donnent mille baisers: là le moineau libertin sautille, ici le canard se joue dans l'onde qu'il a troublée.

Zéphir & Flore renouvellent leur union. Couple bien assorti! le changement fait sa loi. Zéphir aime la variété dans ses caresses, Flore dans ses couleurs. Jamais la jalousie n'a troublé leurs plaisirs.

Maintenant les plantes sont couvertes de fleurs, les arbres sont revêtus de feuillages, la forme affreuse de l'Hiver a disparu, les sources jaillissent en gazouillant, les ruisseaux arrosent en serpentant les prés, les champs & les bois.

Que le souffle du Zéphir est amoureux & doux! comme il échauffe & ranime les col-

lines, les vallons & le rivage! La jeunesse folâtre ressent un trouble secret qui l'enflâme & l'agite : elle entend la voix du plaisir.

Mais je vois tous nos Bergers sortir en se tenant par la main. Accourez, le hautbois vous appelle, accourez, danseurs agiles, foulez d'un pied léger l'herbe tendre & fleurie, & sur vos bras robustes, élevez & balancez la Bergere timide.

Tel autrefois le Romain nerveux & martial embrassoit les Sabines délicates. O Hameaux! ô Campagnes! réjouissez-vous, brillez en dépit des villes. Eh! rien peut-il égaler la gaieté de nos champs?

Eloge de notre SIECLE.

TAISEZ-VOUS, frondeurs, je vais chanter à l'univers étonné, les prérogatives de notre Siecle. De quelque côté que je porte mes regards, je découvre par-tout des Héros. Je veux chanter les louanges des hommes; que l'Eco babillard répande au loin les accens de ma voix!

Et toi, Renommée, composée de tant de langues, ne te lasse jamais de prôner nos tems en tout lieu; publie sans cesse leurs avantages. Aujourd'hui le Prêtre vit conformément à sa Doctrine; le Pape est tou

jours le ferviteur des ferviteurs; le Guerrier ne cherche que le droit & la justice; le Négociant ne connoît que la bonne-foi & l'honneur.

Rien ne furpaffe le nombre des Juges integres fi ce n'eft celui des Avocats fcrupuleux; à peine trahiffent-ils une ou deux fois par an la caufe de leur Partie. Le moyen de ne point exalter les connoiffances profondes des Médecins! toujours les malades nous prouvent morts ou vifs l'efficacité de leurs remedes.

Que la république des lettres eft féconde en grands Génies! Cependant la reconnoiffance qu'obtiennent leurs travaux, eft en butte aux traits de Momus. Jaloux du mérite de nos Ecrivains, il leur reproche d'être trop modeftes, de fe mettre à écrire trop tard, & de compofer trop peu.

Quelles forêts de lauriers je vois reverdir pour vous, Princes, Souverains!... Ah! illuftres Monarques, vous feriez des Dieux, fi vous pouviez être immortels; mais qui peut compter toutes vos éminentes qualités! Vous avez en partage toutes les vertus; vous ne nous avez laiffé que celle de la patience.

Grands par leurs dignités, mais plus grands encore par leur génie, les habiles Miniftres fe voient auprès de tous les Prin-

ces, se trouvent dans tous les pays. Les Princes d'ailleurs savent gouverner eux-mêmes ; l'art de gouverner est facile : on sait que tout consiste dans la puissance des mains qui portent le sceptre.

L'Anglois affable, fait cas de l'étranger ; le François modeste traduit, l'Allemad sémillant invente. Louons la liberté, l'humilité & l'industrie qui regnent dans les Provinces de l'Ibérie : louons aussi la bonne-foi des Belges, & leurs procédés nobles dans le commerce.

Que la gloire dont nous brillons nous autres Chrétiens, est grande & diverse ! Toujours par mille routes détournées nous arrivons au sanctuaire de l'honneur. Je ne chanterai point les louanges des Turcs : toutefois ils commencent à nous ressembler. Déjà, buvant du vin, ils tiennent leurs sermens & parlent comme ils pensent.

Ah, si notre siecle a déjà tant d'avantages, que sera-ce donc que l'avenir ? O toi, Postérité, que tu auras sujet de t'enorgueillir ! tu verras encore de plus grands prodiges. Et vous, nos derniers neveux, si jamais vous apprenez combien j'ai révéré mon siecle, agréez les éloges de vos peres.



Le Matin.

La diligente Aurore nous appelle dans les bois & dans les vallons où l'on entend déjà resonner les chalumeaux des Bergers. L'Alouette réveillée par le plaisir s'éleve dans les airs qu'elle fait retentir de ses chants : la Colombe gémit, & la Caille répéte sont chant monotone.

Une douce clarté se répand sur les collines & sur les pâturages : la fécondité & la joie raniment les campagnes. L'émail des prairies brille d'un nouvel éclat : la nuit fuit du sein des ruisseaux limpides.

Les moutons s'empressent de sortir de la bergerie, ils se dispersent, en bondissant, le long des côteaux. Le bélier, réjoui par la douce haleine du matin, se joue d'un air amoureux sur l'herbe rafraîchie.

Déjà le Chasseur a lancé le chevreuil timide & le poursuit par des sentiers ensanglantés à travers les bocages & les prairies. Son cor donne le signal : on accourt & soudain tous les buissons retentissent de cris de chasse.

Mais le cœur de Philis frissonne à l'as-

pect de ces plaisirs : la seule tendresse anime son cœur sensible. O ma chere Philis, visitons ces lieux entourés de montagnes & de bosquets touffus.

Reconnois-toi dans les objets qui l'environnent. Ainsi que cette campagne, ne sois belle que par la nature : sois ravissante comme l'Aurore, douce comme ses rayons ; & tranquille comme ses vallons solitaires.





CHANSONS

DE M. LESSING (1).

A ma LYRE.

RESONNE, ma lyre, que tes cordes animées par le plaisir & par le vin, expriment la joie & l'amour.

Chanter les farouches Guerriers, chanter la vengeance & le carnage; est-ce là de l'enthousiasme?...Non, c'est de la fureur.

Il est vrai, le chanteur héroïque recueille des lauriers: Eh bien, en vivra-t-il plus long-tems, & son nom en périra-t-il moins? Non.

Voyez comme il se tourmente, comme il s'agite, jusqu'à ce que plein de la Divinité, il voye l'Olympe ouvert, tandis qu'il

(1) M. *Lessing* ne disconvient point d'avoir emprunté quelques idées de tel ou tel Poète François; voici ce qu'il dit à ce sujet: « Je n'ai pas indiqué les sources où j'ai » puisé quelques unes de mes idées, parce que cela est in» différent au Lecteur. D'ailleurs je ne dois point craindre » qu'on traduise jamais de mes Poésies pour montrer l'es» prit des Allemands, &, si cela arrivoit, qu'on tombe » justement sur les morceaux, empruntés des Poètes Fran» çois ». J'ai peut être été assez mal-adroit pour le faire.

ne voit pas la mort qui s'avance à grands pas !

Pendant sa vie il s'ensevelit dans la méditation, pour vivre, quand il ne sera plus que cendre & poussiere.

Ah ! louez son feu, il est digne de l'immortalité : quant à moi, quant à ma lyre, ne nous louez que pour avoir chanté l'art de jouir du tems.

La Certitude.

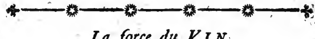
Si je vivrai demain, c'est assurément ce que je ne sais pas : mais ce que je sais bien, c'est que si je vis demain, très-certainement je boirai.

Le Ménage.

Tu commences déjà à quereller ? Ainsi dit Jean à sa chere moitié. « Ivrogne, im-» pudent »... Patience, mon cœur, je m'habille... « Où veux-tu déjà aller » ? Au cabaret, & puis querelle toute seule.

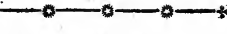
« Tu t'en vas ?.... Ah maudit cabaret ! » encore.... s'il n'y restoit pas la nuit.... » Dieux ! être ainsi délaissée !.... Qui » frappe ?.. Ah, c'est vous, mon voisin ?...

» entrez, entrez! Mon coquin de mari eſt » au cabaret : nous ſommes ſeuls ».



La force du VIN.

Le vin eſt plus fort que l'eau : ſes ennemis même en conviennent. L'eau renverſe les maiſons, elle fait tomber les chênes, pourquoi donc s'étonner que le vin m'ait jetté par terre ?



ALEXANDRE.

CERTAIN Philoſophe dit un jour à Alexandre : « Là-haut, où tu vois rouler » ces mondes lumineux, il y a des nations » nombreuſes, & des villes floriſſantes ». Que fait l'homme couronné tant de fois par les mains de la victoire ? Il pleure, l'Inſenſé, de ce que pour y faire la guerre, le Ciel n'a point de pont.

Amis, ſi ce Philoſophe a raiſon, s'il ſe trouve là-haut tout ce qui conſtitue un monde parfait, du vin & des Belles : pleurons, de ce que pour y boire le vin, & pour y faire l'amour, le Ciel n'a point de pont.

Le SOMMEIL.

TANDIS que l'Avare mon voisin s'alarme, s'inquiéte & veille sans cesse sur son trésor, je bois, je me réjouis & je chante tes louanges, ô Bacchus! Alors la soif me quitte & le chagrin s'enfuit. Mais sans toi, doux Sommeil, sans toi, ma soif ne reviendroit plus; & si je n'étois plus altéré, je ne boirois plus du vin. O Sommeil, que de biens tu fais sur la terre!



Le TONNERRE.

ENTENDS-TU gronder le tonnerre? Oui je l'entend. *Vîte, qu'on ôte le vin d'ici!* Quoi, ne plus boire? Non, mon ami, non; laisse la troupe de l'hypocrisie fléchir un genou servile.

Quoi tu n'a pas peur? Ah, n'as-tu pas honte de trembler! Un buveur a la conscience nette. *Le tonnerre redouble.* Eh bien, bois & jette les yeux sur moi, & non sur les éclairs qui serpentent dans les nues.

La crainte fuit à l'aspect de l'ivresse: le verre renferme le courage & la gaieté: pourquoi nous laisser abattre? Allons, ami, buvons & prend du cœur.

Bon cela ! vide encore une fois ce verre. C'eſt au buveurs d'eau de trembler. Jupiter eſt juſte, il châtie la mer : lanceroit-il ſes carreaux ſur ſon nectar ?



L'ABEILLE.

EPRIS des plaiſirs champêtres, l'Amour dans l'âge d'or parcouroit les campagnes fleuries ; une Abeille qui dormoit ſur une feuille de roſe où elle venoit de cueillir le miel, piqua le petit Dieu des Dieux.

Devenu plus ſage par cette piqûre, Amour, le traitre Amour, s'aviſa d'un nouveau ſtratagême. Caché ſous les roſes & les œillets, il étoit aux aguets ; une jeune fille vint pour careſſer les fleurs : l'Amour ſortit de ſon embuſcade en Abeille, & piqua la Belle.

La MORT.

HIER, mes amis, pourrez-vous le croire ! hier pendant que je m'amuſois avec le jus de la grappe, (repréſentez-vous ma frayeur), la mort vint me trouver.

Le ſquelette affreux leve ſa faulx & me

dit d'un ton menaçant : Meurs, serviteur de Bacchus, meurs ! tu as assez bu.

O Mort, lui-dis-je les larmes aux yeux ! pourquoi veux-tu m'enlever de dessus la terre ? Bois plutôt un coup avec moi : tiens, voilà du vin excellent que je te présente.

La Mort prit le verre en souriant, & après l'avoir vidé à la santé de sa cousine la Peste, elle le remit d'un air satisfait sur la table.

J'étois transporté de joie, je me croyois déjà hors de tout danger, lorsque renouvellant ses menaces : Insensé, me dit-elle, crois-tu que je te tienne quitte pour ton verre de vin ?

O Mort, m'écriai-je alors d'un ton lamentable ! je voudrois bien me faire Médecin dans ce monde : laisse moi vivre, je te promets la moitié de mes malades.

A la bonne-heure, dit-elle : en ce cas tu peux vivre : mais sois moi toujours attaché. Vis jusqu'à ce que tu sois las d'aimer & de boire.

Oh, que ces mots flatterent agréablement mon oreille ! O Mort ! tu m'as donné un nouvel être. Je vais donc vivre éternellement ; car c'est à toi, Bacchus, que je l'ai juré : l'amour & le vin feront éternellement mes délices.



Le Tremblement de TERRE.

AMI, ſoutiens-moi ! je ne ſaurois marcher. D'où vient que tu chancelles? Viens, je vais te conduire. Ah mon Ami ! doucement. Quoi tu bronches ! tu tombes ! Attends, je vais te relever. Eh, je tombe moi-même ! Vois-tu comme ces murs chancellent, vois-tu ſauter la table & les bouteilles ? Prends donc garde, ce verre va ſe briſer.

Ciel ! bientôt nous ne boirons plus, nous ne vivrons plus ! Ne ſens-tu pas les ſecouſſes du tremblement de terre ? C'eſt fait de nous, nous allons ſubir le deſtin de Lima ! Ami, faut-il que ce vin périſſe auſſi avec nous ; ce vin deſtiné à être bu aujourd'hui ? Non, je ne veux pas qu'on ait ce crime à m'imputer. Ami, tu ne le voudrois pas non plus : car dans les derniers momens de ſa vie on aime bien à remplir ſes devoirs. Regarde, voilà déjà une maiſon qui s'écroule ! en voilà une autre de renverſée. Allons, il faut ſe dépêcher, partageons ce flacon. Vîte, vîte ! Acheve de boire.



SALOMON.

HONNEUR au ſage fils de David! Livré au vin & à l'amour, il ne laiſſoit pas que d'être ſelon le cœur de Dieu. Ami, louons Salomon, mais ſurtout louons la plus ſage de ſes maximes: Celui qui apprend beaucoup, a beaucoup de chagrin!

Voilà ce que j'appelle une vérité! Un doux penchant me porte à l'aimer ſans ceſſe. Honorons, ô mes Amis, honorons le plus ſage des Rois! apprenons peu, & méditons bien cette maxime: Celui qui apprend beaucoup, a beaucoup de chagrin!



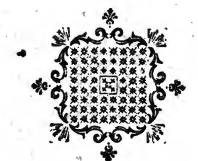
Le NAUFRAGE.

ALLONS, mon Ami, du courage! viens t'embarquer avec moi! Toujours boire eſt funeſte à la bourſe: allons chercher dans ces pays lointains, inconnus à nos peres, de l'or, des pierres précieuſes, & conſéquemment du vin.

Non, mon Ami, non, je n'en ferai rien. Suppoſé que notre vaiſſeau vînt à ſe

brifer, nous tomberions dans la mer, & nous ferions obligés malgré nous de boire de l'eau. Et l'eau, Ami, tu le fais, l'eau eft fi fade !

Oh, fi les flots de la mer étoient du vin, je n'héfiterois point de m'embarquer avec toi. Que dis-je, ô mon Ami, je ferois ravi alors de faire naufrage. Mais il n'en eft rien. Ainfi reftons. On nous fait crédit au cabaret.





CHANSONS

DE M. UTZ.

A CHLOÉ.

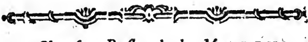
PRÊTE l'oreille, ô ma Chloé, prête l'oreille aux accords de mon nouveau luth ! C'est dans le silence de la nuit que l'autre jour le fils de Cypris me l'a remis entre les mains. Prens ce luth, m'a-t-il dit, laisse la lyre superbe de Pindare ! Vainement tu cherches d'atteindre ses tons sublimes : tandis qu'elle célèbre les Héros, on se moque de ses efforts.

Fais comme le vieillard de Théos ; il ne chantoit point sur sa lyre la gloire des Héros : l'amour seul la faisoit resonner. Couché sur le sein des Belles, il célébroit le vin & la tendresse. Alors il méditoit ces chansons qui charment encore les cœurs : c'étoit moi & les Grâces qui les lui dictions.

Suis ses traces ; il suivoit la nature. Au milieu du vin & de l'amour, tu seras comme lui mon Poète favori. Déjà tu connois le

Dieu de la grappe ; tu ne connois pas encore le fils de Cytherée. Que la belle Chloé, & que ce trait lancé de ma main, te fassent connoître qui je suis !

A peine le cruel enfant eut-il parlé ainsi ; qu'il me perce d'un trait & qu'il s'échappe : mon cœur sentit une douleur inconnue. Enflâmé de desirs, mes regards ne s'arrêtoient que sur toi, belle Chloé. A présent remporte des victoires qui voudra ! Mon nouveau luth ne sera consacré qu'à ma Chloé.



Chanson Pastorale du MATIN.

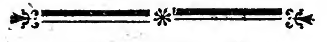
LES ténébres de la nuit sont disparues ; le soleil reparoît sur l'horison. Reveille-toi, ô mon esprit, & compose des airs joyeux ! O Dieux, qui prêtez une oreille favorable aux prieres des Bergers, daignez m'accorder ce que ma bouche vous demande.

Donnez-moi un cœur sage, un cœur ennemi des noirs chagrins ; un cœur qui, dédaignant les embarras des richesses, n'est sensible qu'aux amusemens de la jeunesse. Que jamais la nuit n'ensevelisse le jour dans ses ombres que je ne me sois rassasié de plaisirs, c'est-à-dire, que je n'aie vécu.

Protégez l'empire charmant de l'Amour ; protégez la vigne riante, afin que la tendresse & le vin, raniment tous les cœurs. Ne souffrez pas, grands Dieux, que l'eau affoiblisse la liqueur divine de Bacchus, ni qu'on passe une heure sans se prodiguer des baisers !

Que jamais les Belles n'aiment les rigueurs ! que les Laides seules soient cruelles ! Bénissez aussi l'aimable Mai qui inspire la tendresse; faites qu'il n'y ait point de Bergere qui ne soupire après le charme des baisers.

Que chaque jour ravisse ainsi mon cœur, & que chaque nuit me fasse goûter de nouveaux plaisirs ! La tête couronnée de fleurs, auprès des jeunes Bergers & auprès du vin, je veux vous rendre grâces dans le Printems de mes jours.



Le plaisir du PRINTEMS.

VOYEZ fleurir l'aimable Printems ! le laisserons-nous fuir sans en jouir ! O mes Amis ! n'éprouvez-vous point ses douces influences ? Loin de nous les soucis & les chagrins ! que dans la saison de fleurs il ne regne que Bacchus & l'Amour !

O vous qui dès aujourd'hui pouvez jouir, faites usage des biens que le Ciel vous donne & qu'il vous ôtera peut-être demain! Quel est le Mortel qui puisse savoir si la prochaine Aurore lui ramenera encore un nouveau jour?

Voici des roses! voici du vin! Serois-je privé de joie, là où folâtre le vieux Bacchus! Regne, Dieu de la gaieté, regne sans limite! Ah, il ne vient que trop-tôt, le tems qui nous rend insensible aux plaisirs.

Mais j'apperçois Philis! Ne vois-je pas aussi l'Amour qui l'accompagne. Tout doit céder le pas à ce Dieu. Que le vin disparoisse! Où se trouve Philis, on boit moins qu'on n'aime! Loin d'ici, Bacchus! je ne veux célébrer que l'Amour.

Les Vœux,

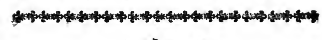
QUELLE Divinité daignera se rendre favorable à mes vœux! Irrésolu, j'erre sans cesse d'autel en autel.

Les pâles Soucis voltigent autour du Dieu des trésors; & j'entrevois des pieges perfides auprès du sanctuaire de la Gloire.

L'Amour couché sur le sein de la Beauté, à qui il prodigue les plus tendres caresses, ne m'inspire que des desirs mêlés de crainte.

L'Amour sera toujours le bien venu, s'il ne cherche qu'à folâtrer; mais je ne veux pas qu'il me brouille avec Bacchus.

Gloire, & toi inconstante Fortune! vous n'aurez jamais mes hommages. Cependant si vous venez me trouver vous-même, je ne vous fuierai point.



Le Soir.

Les fronts sillonnés nous voilà, occupés à régler les destins des Etats: nous savons ce qui s'est passé à Sorr, nous ne sommes pas embarrassés de donner des conseils à l'Autriche.

Pendant ce tems notre cœur se ferme à la voix de la séduisante Cythérée: Eh! n'est-ce pas pour les plaisirs de l'Amour que le soir sort du sein de la mer?

Reconnoissez votre erreur, sachez que d'une aîle légere le tems fuit sans retour! Vous discourez, le tems vole, déjà il est échappé avec tous les plaisirs qu'il vous offroit.

Je vais me retirer sous ces charmans bosquets, dont le feuillage n'est agité que par le souffle du Zéphir. Là, j'espere trouver l'aimable Lesbie, là nous serons environnés d'ombres discretes,

Déjà l'air silencieux retentit des plaintes amoureuses du Rossignol : il sautille de branches en branches, & ses accens sont plus doux que ceux qu'il a fait entendre le jour.

Faut-il s'étonner qu'il chante les airs les plus tendres, depuis que l'Amour, l'arc tendu, le carquois remplis de flèches, vole sur les traces du Printems.

Le TABLEAU.

VOIS, ô Philis! quel charmant Tableau! C'est l'aimable Mai qui émaille toute cette prairie? Des bosquets touffus bordent ce ruisseau argenté : une jeune Bergere dort sur la rive verdoyante.

Etendue sur un lit de fleurs, elle n'est couverte que d'un vêtement léger. Un Zéphir rafraîchissant joue avec les boucles de sa chevelure, son sein naissant, déjà sensible au plaisir, se montre sous la gaze légere qu'il repousse dans le sommeil.

Regarde ce Berger, arrêté, immobile auprès d'elle pour la mieux contempler : Comme ses joues paroissent enflâmées ! Dans une attitude rustique, son corps est appuyé sur sa houlette & incliné vers la Belle endormie,

Ce Rustre sent qu'il a un cœur ! Est-ce pour prouver sa puissance que l'Amour l'a conduit auprès de cette Bergere ! Déjà il a plus d'esprit : ravi de l'avoir vue, il s'en retourne tout changé auprès de ses brebis.

La Nuit.

O NUIT, tu ne saurois troubler nos plaisirs ! vois ! nous buvons sous ce berceau, tandis qu'un vent frais se réveille pour rafraîchir notre vin.

Mere de la charmante obscurité, confidente des tendres soins, nuit favorable, que de baisers tu as déjà caché aux yeux de la Vigilance !

Toi seul tu n'ignores pas, dans quelle ivresse de plaisir je suis plongé, lorsque, sur le sein de ma Belle, je folâtre sur le gazon fleuri !

Murmurez, pendant que tout repose ; murmurez, arbres agités par les doux Zéphirs ! que votre frémissement, mêlé avec celui de l'onde gazouillante me conduise à des songes voluptueux.



CHANSONS



CHANSONS

DE M. ZACHARIE (1).

Au ROSSIGNOL.

CHANTRE aimable de la nuit, tendre Rossignol, comme tes accens sont plaintifs! que t'est-il donc arrivé? Ah! je crois que tu es amoureux.

Hélas! cher petit Oiseau, j'aime aussi, j'aime comme toi, & j'ai fui loin de la ville pour venir dans cette solitude pleurer une fois en liberté.

Que dans cette ville tout m'importune! ils sont toujours gais, ils veulent toujours rire, ils voudroient me contraindre à rire avec eux; mais je me suis échappé, mais je suis venu près de toi.

Viens donc, viens te plaindre avec moi: que tes plaintes sont tendres! que tes soupirs sont touchans! Tu demandes, n'est-il

(1) M. *Zacharie*, joint au talent de la Poésie, celui de la Musique; il a composé, non-seulement les airs de ses Chansons, mais encore plusieurs pieces de Musique, admirées des Connoisseurs.

pas vrai, ta compagne chérie qui a passé dans d'autres climats?

Hélas! le destin me sépare aussi de mon Amante : mais vois, petit Oiseau, vois combien tu es plus heureux que moi; tu as des aîles, tu peux voler vers la tienne.

Ah! si comme toi j'avois des aîles, je ne resterois pas tristement couché sur ce gazon, je n'arroserois pas de mes larmes le pied de cet ormeau : ah! si comme toi j'avois des aîles, j'aurois déjà volé près de mon Amante!

Le TILLEUL.

O TILLEUL majestueux que Lucile vient souvent visiter dans la soirée, lorsque cherchant un doux repos, elle veut, à la fraîcheur de ton ombrage, attendre la nuit qui s'approche : Ah! puissent tes rameaux respectés des Aquilons, n'être agités que par les doux Zéphirs dont les aîles légeres repandront dans les airs le parfum de tes fleurs.

La timide Lucile se plaît à te contempler; elle est ta voisine, elle n'aime que ton ombrage, sous lequel son cœur s'attendrit. Combien de fois dans son émotion n'a-t-elle pas admiré ta verdure fleurie & loué l'épaisseur de ton feuillage!

Dès que les premiers rayons du soleil commencent à colorer le sommet des montagnes; tous les oiseaux te saluent par leurs concerts mélodieux : alors Lucile mêle sa voix à leurs accens; & lorsque le Laboureur courbé ramene lentement à sa cabane ses chevaux harrassés, il te salue aussi par des chansons rustiques.

Ah! fleuri sans cesse pour la charmante Lucile! son cœur seul peut sentir par quelle force puissante tu portes ta tête dans le séjour des nues. Un Kleist assis à la fraîcheur d'un ruisseau, tirant les accords les plus sublimes du Luth de Thomson, ne peut éprouver des sentimens plus vifs, que n'en éprouve la sensible Lucile.

Mais déjà la nuit obscure s'approche et silence de nos tranquilles demeures; déjà la verdure de ces arbres élevés commence à se rembrunir, & les prés altérés s'abreuvent de rosée. Arbre fortuné, répands dans les airs tes parfums les plus doux; que portés vers la fenêtre de Lucile, ils flattent ses sens assoupis & l'avertissent que tu lui souhaites un doux repos.



La BELLE *endormie.*

LA Divinité qui préside au repos, la tranquille Nuit s'élevoit en silence du sein de la mer d'Occident: nul hautbois, nul chalumeau n'interrompoit les échos par des sons amoureux, & la lune répandoit sur la plaine une pâle clarté.

Le Dieu qui m'inspire me ramena près de ma jeune maîtresse. Souvent j'avois vu dans ses regards l'amour prêt à vaincre la fierté, & toutefois je n'avois pas encore hazardé de demander un baiser.

Elle étoit nonchalamment couchée sur un lit de gazon; mais enchaîné par l'habitude de craindre, je n'osai m'approcher d'elle, quoique ses joues colorées & sa bouche vermeille eussent réveillé toute l'ardeur de mes desirs.

Jamais les desirs folâtres n'ont souri plus agréablement; jamais la Reine des fleurs, couchée sur un lit de roses, n'étala plus de charmes, & jamais le ciel favorable ne fit briller une plus douce sérénité.

Ah, me dis-je à moi-même! si dans cet instant tu ne ravis un baiser, tu n'en goûteras jamais les délices. Déjà je m'avançois, mais hélas! elle s'éveilla. Quel plus grand

malheur pouvois-je éprouver ? Car, il n'en faut point douter, jamais, non jamais elle ne s'endormira plus à propos.

Les NUAGES.

UN jour, reposant sous un Tilleul, je goûtois la fraîcheur de l'ombre, tandis que les ardeurs dévorantes du soleil, consumoient la verdure fleurie du bocage.

Je contemplois avec plaisir le cours rapide des Nuages légers; ils voloient vers les lieux où je me transporte souvent en esprit.

« Vers quelle contrée volez-vous comme » des traits rapides » ? ainsi criai-je à un des Nuages qui me répondit du haut des airs:

« Nous sommes sortis du sein de l'Océan, » &, portés sur les aîles des vents, nous » parcourons notre carriere en passant au- » dessus de ces vertes collines.»

Alors je dis à l'enfant de la mer & des vents: « Heureux Nuage, tu vas passer au- » dessus du lieu qui renferme l'unique objet » de mes vœux.

» Peut-être tu trouveras Sélinde, soli- » taire dans son jardin, assise sous le feuil- » lage touffu des arbres les plus élevés.

» Si tu trouves les airs embrasés de brû- » lantes exhalaisons, modere leurs ardeurs;

» afin que l'aimable Sélinde repose à la fraî-
» cheur de l'ombre ».

La Lyre.

ECHO de mes tendres plaintes, ô ma fidele lyre! après tant de jours malheureux, elle est enfin venue cette nuit fortunée, le terme de mes douleurs. Accords touchans, accords sensibles, obéissez-moi, aidez à dissiper les traces de mes souffrances..... Ah, que dis-je! arrêtez, laissez-moi mes allarmes, laissez-moi ma langueur.

Lorsque je paroissois livré au désespoir, j'aimois encore ma douleur; & lorsque dans la solitude je versois des larmes, c'étoit avec plaisir que je les répandois. Charmes d'un monde turbulent, vains & pénibles amusemens, valez-vous cette douce tristesse?

Organe de mon amour, ô ma lyre! fais éclore des sons harmonieux, méprise les loix que l'art t'a données, égare-toi avec mes pensées, sois douce comme ma tendresse, exprime ma langueur, & que tes accens mélodieux, par des effets inconnus jusqu'ici, annoncent le Dieu qui les inspire.

Le PAYSAGE.

CAMPAGNE chérie, où la sérénité d'un air pur & salubre est répandue sur ces paisibles bocages, reçois-moi dans ton sein, à présent que je me suis échappé du tumulte de la ville, où regne l'ennui.

Avec quelle allégresse l'Aurore, sortant des flots argentés, s'avance de l'humide horizon! la forêt grisâtre, éclairée par le jour naissant, offre déjà les cimes de ses hauts chênes, dorés par les premiers rayons du soleil.

L'Alouette, planant sur la paisible bruyere, fait retentir les airs de sa voix mélodieuse; elle ne craint point les filets perfides de l'Oiseleur, ni la foudre meurtriere du Chasseur.

Les bords fleuris de l'Ocker dont l'onde fuit par une douce pente à travers la prairie émaillée, invitent au repos; tandis que les Nayades, leur chevelure agitée par les Zéphirs, forment des danses légeres sur le rivage.

Les arbustes sauvages, couverts de la neige des fleurs, se mirent avec orgueil dans le cristal des eaux, dont l'ondulation est aussi pure que l'argent fluide dans le creuset.

Cependant la Chevre barbue, ſuſpendue ſur un rocher eſcarpé, broute la feuille amere, pendant que le Berger innocent dit ſur ſon ruſtique chalumeau ſon amour & ſa joie aux échos d'alentour.

O, ſolitude qui regnes dans ce bois paiſible, que ne puis-je me livrer tout à toi! Hélas pourquoi faut-il que je ſois contraint de vivre dans le tumulte de la ville! Ici je pourrois être gai comme ce Berger!

A M. le Profeſſeur GÆRTNER.

CHER Gærtner, jette tes regards vers le Harz ſauvage, qu'une neige profonde rend tout éclatant: vois! des glaçons tranſparens pendent du haut des pins blanchis par les frimats.

L'Ocker roule en ſilence ſes flots azurés qui s'engourdiſſent inſenſiblement; le froid Borée, chargé de flocons, parcourt les campagnes déſertes.

Viens auprès de la cheminée bénigne, ou d'une main prodigue, j'amoncelerai le jeune hêtre, pour former une flâme petillante.

Déjà l'onde pure de la fontaine frémit dans le vaſe d'airain. Déjà le fruit d'or de l'Heſpérie, abſorbe les douces productions des Indes.

Et voilà le Punch royal qui s'évapore du baſſin d'argile ! Salut à toi, grande Brétagne ! Salut à toi mortel, inventeur du divin Punch !

Maintenant nous nous moquons des fureurs de l'Aquilon qui ſiffle autour de nos fenêtres : ravis de joie, nous diſcourons ſur la ſageſſe, tandis qu'une épaiſſe vapeur s'éleve de nos taſſes.





CHANSONS

DE M. WEISSE.

L'ADOLESCENT.

MON Précepteur parle encore de correction : qu'il ſache que cela n'eſt plus de ſaiſon ! quand j'étois un enfant, il falloit bien en paſſer par-là, mais à préſent je ſuis preſqu'un homme.

S'il n'a pas l'eſprit de le ſavoir, qu'il entende la petite Jeannette ! quand je veux lui donner un baiſer, elle me dit toujours : Finis donc, ta barbe me pique.

L'ORAGE.

LA ſérénité du Ciel a diſparu : déjà l'avant-coureur de l'Orage mugit dans les touffes des arbres, & ſoudain ſuccede un ſilence effrayant. Inquiets & troublés, les chœurs mélodieux des oiſeaux oublient leurs concerts : on n'apperçoit que la ſeule Hirondelle qui raſe la ſurface des étangs.

Viens Chloé, hâtons-nous de gagner une retraite! Mais regarde ces roses comme elles inclinent leurs têtes : menacées par l'orage, elles semblent ne desirer que d'être cueillies par tes belles mains. Elles tremblent à l'aspect de leur prochain trépas! Ah! cueille-les avant qu'elles se flétrissent. Que leur couleur vermeille expire sur ton sein!

Nous voilà à l'abri de l'orage! Que craignons-nous sous ce berceau touffu? Quel bonheur! Ici nous attend le jus délicieux de la grappe du Rhin. Aquillon audacieux, tu peux souffler ici & déchaîner ta fureur! écarte si tu veux la palatine de ma Chloé, mais ne renverse point ces verres.

La BEAUTÉ *muette.*

QUAND je vis la jeune Clitie, aussi belle, aussi fraîche que la Reine des fleurs, je m'écriai : Quel minois ravissant! Ah! C'est bien dommage que Clitie ne parle pas!

La Belle parla : je fus tout oreille pour l'entendre : mais à peine eut-elle parlé un moment que je m'écriai : ah! c'est bien dommage que Clitie parle!

L'emploi de la JEUNESSE.

A QUOI sert la rose, si l'on ne veut point la cueillir? l'on passe auprès d'elle sans remarquer sa beauté, elle se fane, elle expire sans s'attirer les regrets d'un tendre amant?

A quoi sert la grappe, si l'on ne veut point la presser? Destinée à réjouir le cœur de l'homme par son jus divin, elle n'est pas faite pour orner tristement un dessert.

A quoi sert la beauté, si l'on ne veut point en faire usage? Quand on est insensible aux charmes de l'Amour, elle passe, elle se flétrit dans le Printems du bel âge.

A quoi sert la vie, si l'on ne veut point en profiter, si l'on s'interdit le doux plaisir d'aimer! à quoi te sert, ô Doris, à quoi te sert maintenant la vie!

Le SOLDAT.

QUAND je vois nos fiers Guerriers, montés sur de superbes Coursiers le chapeau enfoncé sur l'œil, l'épée étincelante au poing, s'avancer en bel ordre, je voudrois être Soldat; Mais quand je les vois marcher

contre des ennemis belliqueux, & quand la mort moissonne des files entieres, je ne veux plus être Soldat.

Quand le son éclatant de la trompette frappe mon oreille ravie; quand le cheval hennit de joie, & que le Guerrier chante ses exploits, je voudrois être Soldat: Mais quand ces hommes, dans leur fureur insensée, renoncent à tout sentiment d'humanité & se précipitent au milieu des dangers, je ne veux plus être soldat.

Quand ils pénetrent dans des caves bien fournies, & qu'ils boivent au sein de la gaieté les vins délicieux du Rhin & de Tockai, je voudrois être Soldat: Mais quand dans leur audace, ils vont assaillir des rochers escarpés & des retranchemens élevés, où des bouches infernales vomissent le feu & la mort, je ne veux plus être Soldat.

Quand d'un air timide de jeunes Beautés se mettent sous la protection des Guerriers qui ne la refusent jamais aux Belles, je voudrois être Soldat: Mais quand ils tirent l'épée & qu'ils se battent pour le butin dont ils ne jouissent jamais tranquillement, je ne veux plus être Soldat.



Le TILLEUL.

A CHLOÉ.

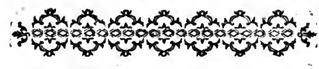
AH Chloé ! ce beau Tilleul qui a si souvent prêté son ombre à nos amours, se voit dépouillé de son feuillage, le plus bel ornement du Printems, & desséché maintenant par le souffle de Borée.

Mais après les tristes jours de l'Hiver, il verra fleurir un nouveau Printems, & cette charmante parure que nous regrettons à présent, le revêtira de tout son éclat.

Pour nous, Chloé, lorsque l'âge aura une fois fletri notre jeunesse, nous ne verrons plus naître de Printems ; les jours qui nous échappent maintenant hâtent le retour de l'Automne.

Que faire ?... aime-moi toujours, je te trouverai toujours aimable ! C'est ainsi, ô Chloé, que quand l'âge aura flétri notre jeunesse, nous goûterons dans notre Automne les plaisirs du Printems.





CHANSONS

DE M. LE BARON DE CRONEGK.

Adieu de MIRTILE.

PARTAGEZ ma douleur, paiſibles retraites, partagez ma douleur. Le Printems fuit; déjà le Zéphir a quitté la roſe flétrie, & vainement il cherche Flore dans les vallons & ſous les tilleuls.

Avec les jours fugitifs du Printems tout mon bonheur s'eſt envolé. Amour! Amour! Dieu cruel & perfide! Eſt-ce là le prix de ma fidélité!

Boſquets charmans! Troupeau chéri! recevez mes adieux. Déſolé, triſte & ſolitaire, Mirtile vous abandonne, pour chercher au loin un tombeau.

Nymphes! je dépoſe à vos pieds la guirlande de roſes dont vous ornâtes ma tête. Une couronne de Cyprès eſt aujourd'hui le ſeul ornement qui me convienne.

Conſervez du moins ma mémoire : dites à Cloris qu'une ſeule larme que feroit cou-

ler la fidélité attendrie & gémiſſante, mettroit le comble à mes vœux.

Mais vous ne répondez point : hélas ! tout m'abandonne, tout m'oublie. Ah ! vous vous ſouviendrez de moi, cruelle, du moins à l'heure de minuit, quand mon ombre triſte & pâle traverſera au clair de la lune les ſombres horreurs de ces bois.

Hâtez-vous de couler, heures de triſteſſe & de larmes ! bois ſauvages redoublez votre obſcurité ; cachez à tous les yeux les pleurs que je repands & la tendreſſe que je montre à l'inſtant même de ma mort.

Avis aux JEUNES-FILLES.

O vous, Jeunes-filles, quand vous allez aux bois, ſoyez bien ſur vos gardes ! L'autre jour je repoſois auprès de mes brebis, & tandis que le ſoir répandoit inſenſiblement le calme ſur la terre fatiguée, je m'étois endormie ſous la feuillée.

Je rêvois que l'Amour égaré parcouroit les ſentiers du bocage. Fuis, lui criai-je, le voyant s'approcher, fuis loin de mon cœur ! Va, jamais je ne me fierai à tes jeux perfides ; ce n'eſt que de loin que je veux jouer avec l'Amour.

Regarde, me dit le petit Traître en re-

pandant de feintes larmes, regarde! mes aîles sont toutes mouillées par la rosée: hélas! pauvre enfant que je suis, j'ai perdu la vue! Ah! Bergere, daigne conduire mes pas hors de ce bocage.

Touchée de pitié je m'approche, & dès que je fus près de l'enfant, je sentis je ne sais quoi brûler dans mon cœur! Ah! bientôt je vis ma faute, & alors il n'étoit plus tems de prendre la fuite!

Amour, le traître Amour, perça mon cœur d'un de ses traits; je restai aussi-tôt toute interdite, toute éperdue. Méchant enfant, m'écriai-je en pleurant, voilà donc comme tu payes ma crédule pitié?

Je disputois & je me débattois toujours avec l'Amour, jusqu'à ce qu'enfin la voix me manqua, & que mes bras s'affoiblirent. Alors je m'éveillai, & quelle fut ma surprise? je me trouvai dans les bras de Sylvandre.

Le Matin.

O QUE les peines de l'Amour ont prolongé la nuit! Reviens, Doris, reviens avec un front serein & calme comme le matin qui sourit sur la crête des côteaux. Déjà l'Aurore se montre aux portes de l'O-

rient ; les chagrins & les soucis s'enfuient avec les pâles étoiles !

Rafraîchi par la rosée, le vallon nous attend : tout ce qui respire se ranime & ressent le doux tourment de l'amour. Dérobons-nous au tumulte des cités : la joie nous appelle à la campagne : là, tu verras fleurir les roses, les roses innocentes & belles comme toi.

Les heures que nous refusons au plaisir sont des heures perdues. Ces bois, ces prés, tout te dit, ô ma Doris, que tu naquis pour le bonheur. Echo se plaît à répéter l'expression mélodieuse de nos sentimens. Et c'est l'Amour, c'est l'Amour seul qui fait gazouiller ce ruisseau.

Verrois-tu sans regrets ces œillets flétris, pâles, que n'a daigné cueillir la main d'aucune Bergere ? Doris, envain la jeunesse fleurit, si l'on ne cueille pas les fleurs de la jeunesse.

Méprisons les traits de l'envie. Regarde ces colombes, pendant qu'elles se caressent n'entens-tu pas la voix rauque & lugubre des corbeaux ? Eh bien, leurs tristes croassemens troublent-ils le plaisir de ces colombes, & leurs innocens baisers en sont-ils interrompus.

Laissons aux Monarques ambitieux les projets d'horreurs & de sang ; n'envions

point leurs pompeuſes miſeres; leur cœur eſt trop étroit pour la vraie tendreſſe. Je conſacre ma jeuneſſe au plus beau des ſentimens: j'embraſſe, je poſſede ce que j'aime, l'univers entier eſt à moi.

Penſées d'une BERGERE.

TENDRES agneaux, bondiſſez ſur ce gazon fleuri! Paiſibles bruyeres, écoutez mes plaintes! Tourmentée par des peines inconnues, je ſoupire & j'éprouve des agitations qui m'affligent & qui m'enchantent: Amour, trompeur Amour, ſuis à préſent, ou ne ſuis jamais!

C'eſt envain que pour nous abuſer tu empruntes le nom de la froide amitié. Le feu dont tu nous brûles, s'échappe des regards d'un tendre Berger; ce même feu, embrâſe mon cœur. Et qu'il eſt difficile d'éteindre un feu qui a fait déjà tant de progrès! Amour ſuis à préſent, ou ne ſuis jamais.

Cruel Amour, ramene ce tems de mon ancienne indifférence, ou rends mon ame contente, & fais auſſi le bonheur de Mirtile! fais que dans une douce union de nos cœurs, les heures nous échappent au ſein

du plaiſir ! O ſoupirs chéris, ô tendres douleurs, fuyez à préſent, ou ne fuyez jamais !

Aimable fleurs, parures & délices des Bergeres ! je vois ſouvent votre prompt trépas : vous tombez flétries de mon ſein. Hélas! quand comme vous je me verrai flétrie par l'âge, quel plaiſir goûterai-je alors ! Avant ſa retraite le Printems nous dit : Profitez de moi à préſent, ou n'en profitez jamais.

Doux Zéphirs, portez mes plaintes aux oreilles de Mirtile ! ma bouche, quand je le vois, ne trouve point d'expreſſion, mais mes yeux lui en diſent aſſez. C'eſt dans ce bocage qu'il fait paître ſes troupeaux ; je vais, pour le voir, y conduire mes moutons ! Ah ! qu'il paroiſſe à préſent, ou qu'il ne paroiſſe jamais !

Mais quel bruit frappe mon oreille ! Ah ! je le vois, il accourt : comme ſes yeux paroiſſent enflâmés ! Quelle ardeur anime ſes joues ! Que ſon air eſt charmant !... Reſterai-je ? fuyerai-je ? Hélas ! je ne le puis, il eſt trop proche !... Je friſſonne, mes levres ſont brûlantes.... Qu'il m'embraſſe à préſent, ou qu'il ne m'embraſſe jamais !





CHANSONS
DE M. DE KLEIST.

PHILIS à DAMON.

OUI, cher Damon, c'en est fait, je t'avoue ma défaite ! Mon ame éprouve ce qu'elle n'a jamais éprouvé : ta douleur, empreinte sur ton visage, a rendu mon cœur sensible.

Quand l'autre jour, poussée par un mouvement de curiosité, j'ôtois ta main qui couvroit tes yeux : Ciel ! quels desirs, tes beaux yeux inondés de larmes de tendresse, firent naître dans mon cœur !

Je me retirois pour pleurer. Ah ! quel fut le trouble de mon ame ? Je sentis un feu violent couler de veine en veine. Hélas ! ce feu, que je nourris dans mon sein, me brûle & me consume encore.

Viens fidéle Damon, c'est de toi que je fais choix ! déjà mon ame voltige sur mes levres ; dans la douceur des baisers, elle veut se confondre avec la tienne.

Chanson BACHIQUE.

SAGE Damon, dont la tête est couronnée de lauriers; eh quoi, te verrai-je toujours le front sillonné d'ennuis & de chagrins?

Ami, de même que la pâle lueur d'une lampe sépulcrale ne sort que foiblement des antres de la mort! ainsi ton ame sombre, ne jette qu'une foible lueur de ton corps abattu.

Sache que dans le nombre de tes années, la mort te compte tous les momens, aussi-bien tes jours de plaisirs que tes jours de peines.

Apprens que tu nages sur l'océan du tems, comme l'écume légere nage sur la surface des ondes. Ne peux-tu pas te changer en terre, aussi vîte que l'écume se change en eau?

Regarde-moi, vois comme ma tête est entourée de lierre & de roses; vois comme je précipite ces gouttes, à cause de la briéveté de cette vie.

Dix-fois déjà je remplis mon verre du noble jus de Bacchus; & toujours, son éclat vermeil m'enchante, la joie s'accroît en buvant.

Ces portes, ces tapis dansent autour de

moi. Tout tourne, la terre & le Ciel. Quel plaiſir! quelle félicité! O Bacchus, à mon ſecours! je ſuccombe!

Galathée.

Délicieuses ſollicitudes, qui m'avez conduites dans ces bocages, où, ſur cette fougere, je vois dormir la belle Galathée, la cauſe de mon martyre. Ah que ne ſuis-je la fougere, pour être foulé par ſes céleſtes appas. Retenez votre haleine, Zéphirs de ces bocages! que ces feuilles n'éprouvent point d'agitation!... Mais déjà elle ſe réveille, elle fuit.... Suivrai-je ſes pas?..; Non, elle eſt irritée, elle me fuit! Ah je veux... Oui, je veux me coucher ſur la fougere qui vient de toucher ſon corps. Je veux fouler ce lit de gazon, ſur lequel s'eſt repoſé l'objet de mes veux.

Chanſon amoureuſe à ma Bouteille.

O toi, ornement de la terre, aimable Bouteille, remplie du jus vermeille de la grappe née au bord du Rhin! heureux celui qui ſous un berceau de roſiers te tient dans ſes bras!

Maintenant que tu m'aimes, l'une & l'autre fortune m'est égale. C'est toi qui es ma consolation, ma vie, mon bonheur, ma félicité suprême.

Oh, quand je vois tant d'autres se prendre de belles passions pour des cruelles, que je me ris de ces Insensés ! Tu es faite pour mon cœur, je te serai toujours fidéle.

Tu fortifies mon cœur, tu portes dans mon ame des plaisirs célestes: tandis que le partisan de l'eau, privé de toute joie, est rongé d'ennui & de mélancolie.

Etoit-ce pour avoir mangé du fruit de la vigne qu'Adam s'est attiré son malheur ? Non, mais il avoit mordu dans le fruit dont on exprime le cidre, & cela méritoit la mort.

Sois toujours pour moi, ce que tu as toujours été, sois ma gloire & ma félicité ! Dans le meilleur de tous les mondes c'est de toi que j'ai fait choix.

Quand un jour je serai mort, pleure sur mes cendres, & dis en sanglotant: C'est ici, Bouteille infortunée, c'est ici que repose celui qui t'a aimée d'un amour si fidéle !



Chanson

Chanson BACCHIQUE.

AMI! ne différons plus de jouir de la vie; car les années fuient, & ce n'est que pendant peu de tems que brillera pour nous le jus de la grappe!

Moquons-nous des Médecins & de leur docte cabale! La maladie & la mort guettent celui qui passe tristement ses jours avec la boisson des grenouilles!

Vive le vin de la Moselle! il détruit le chagrin, il crée un sang salubre. Bois de cette coupe couronnée: la joie & le courage renaîtront dans ton ame!

Fort bien!.... encore un coup!...? Maintenant, vois-tu Bacchus & la joie? bientôt tu verras aussi l'Amour, & tu reposeras sur un lit de roses!

Chanson d'un LAPPON,

VIENS, Zama, viens, calme ta colere; viens, ô prodige des Belles! Regarde; déjà des glaçons sont suspendus à mes cheveux épars.

C'est envain que tu me fuis. L'Amour me prête des aîles, rien ne peut m'arrêter. Ni la

hauteur des montagnes, ni la profondeur des vallons, ne pourront suspendre ma course.

Pour te découvrir, ô ma belle Zama! je grimperai sur les arbres les plus élevés de la forêt; je traverserai à la nage les plus profondes rivieres.

J'arracherai les branches des buissons où tu cherches à te cacher; je briserai les joncs de la prairie qui te dérobent à mes regards.

Et quand tu fuirois au-delà des mers; bientôt les côtes blanches du Groenland retentiroient de mes cris & du nom de Zama.

Mais déjà la nuit arrive. O ma chere Zama! accours, contente mes desirs! Tu reviens, ma lumiere! tu reviens & tu m'embrasses! O nuit! puisse ton ombre être éternelle!

Chanson d'un NÉGRE.

Par M. de GERSTEMBERG.

VIENS, Darachna, viens, objet de mes plus tendres desirs. Viens, ô ma chere Darachna, le jour fuit, Hélas! où est-elle? d'où vient qu'elle tarde si long-tems?

Ma belle Darachna est noire comme la grappe, qui, remplie d'un jus doux, brille à travers les feuilles de ce berceau. L'haleine

de sa bouche est aussi suave que le parfum de ces fleurs qui couronnent mon front.

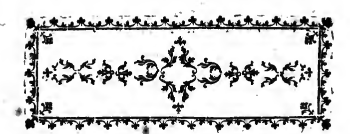
Et toi, riviere, qui, roulant tes flots sur un gravier d'or, serpentes à travers cette plaine, que ton murmure me dise où est ma Darachna. Feuillage de ces cèdres élevés, que ton frémissement me dise où est allée ma Belle.

Insensible aux ardeurs dévorantes du soleil, je m'arrête en ce lieu, & le sable brûlant consume la plante de mes pieds : mes cris, mes gémissemens réveillent les tigres des forêts, qui, dévorés de l'ardeur de la soif, croyent déjà se désaltérer de mon sang....

Hélas! si ma Darachna rencontroit un crocodille, si un serpent s'entortilloit autour d'elle, si un scorpion lui faisoit sentir sa mortelle piqûre, que deviendrois-je alors?

J'irois me précipiter sur son corps, &, ma bouche appliquée sur sa plaie, je succerois le venin, répandu dans son sang, & j'expirerois sur son sein. Mais quelles délices! je vois au loin Darachna s'avancer du désert.



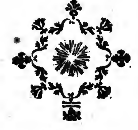


ÉLÉGIES

DE DIVERS AUTEURS.

AUJOURD'HUI on entend par *Elégie* un Poëme uniquement consacré aux tendres douleurs du cœur, quoique les Anciens l'employassent à peindre tous les mouvemens doux, soit de tristesse, soit de joie. Dans les morceaux que j'ai choisis pour ce récueil, je me suis conformé à l'idée qu'on a maintenant de ce genre de Poésie; & dans mon choix je me suis moins attaché à la forme extérieure du Poëme, qu'au ton du sentiment; car aucune des pieces que je donne ici sous le titre d'Elégie, ne porte cette dénomination dans l'original. Du reste, selon l'acception sous laquelle je prens ici l'Elégie, on peut ranger dans cette classe plusieurs des Odes & des Chansons précédentes. Quant à nos Elégies propre-

ment dites, elles ont pour la plupart le défaut que les Critiques François reprochent à une grande partie des Elégies de leurs Poètes, celui d'assoupir par leur ton triste & languissant. Les morceaux suivans paroissent pour la premiere fois, à l'exception de la seconde Elégie de M. le Baron de *Cronegk*, qui a paru dans le Journal étranger, Février 1762.



enchantoit tous les yeux, qui allumoit le feu de l'amour dans les cœurs de tous les jeunes-gens, qui étoit admirée ou enviée de l'un & l'autre ſexe, elle n'eſt plus: le feu brillant de ſes yeux, l'incarnat de ſes joues, reſſemble au lis flétri, toutes ſes grâces riantes ſont évanouies! Ce corps, dans lequel la nature ſembloit avoir rendu le plus bel *Idéal*, eſt déjà un objet d'horreur, une pâture de vers. Et qu'eſt devenue maintenant cette beauté que tes compagnes lui envioient; cette beauté pour laquelle ſes adulateurs l'appelloient tantôt ***Léda***, tantôt ***Vénus***?...

Tu rêves, Glycere, un friſſonnement involontaire ébranle tes tendres viſceres. Les ombres qui t'environnent, prennent les formes de la mort, & du fonde des buiſſons agités, tu entens la voix de ton amie qui crie: Suis-moi!...

Ah! Glycere, que ſont ces couleurs, qu'eſt cette taille avantageuſe? Un appât pour les yeux, & combien de fois, un appât funeſte pour la volupté. La beauté n'eſt qu'un aliment de la vanité, &, perfide à l'innocence, elle ne devient que trop ſouvent la proie du vice.... Et qu'elle eſt fugitive, qu'elle eſt périſſable de ſa nature! C'eſt une bulle brillante, un rien bigaré....

Reveille-toi, ame immortelle, héritiere

de l'éternité, réveille-toi. Reconnois ta nobleſſe, élance-toi au-delà de cette pouſſiere brillante. La vertu eſt la beauté de l'homme, d'une créature, qui, élevée au-deſſus de ce monde périſſable, ſe trouve d'un côté alliée avec les eſprits céleſtes. Mépriſe, ô Glycere, ces ames de boue, qui, entraînées par les viles paſſions, rampent indignement à tes pieds; elles ſe méconnoiſſent elles-mêmes, elles te méconnoiſſent!...

Vois, ce monde n'eſt point tel que les rêveries de la voluptueuſe jeuneſſe cherchent à te le montrer. Il paſſe avec ſes plaiſirs. Le trompeur qu'il eſt, te promet des plaiſirs conſtans, & il payera ton attente de regrets & d'ennuis. Que la tombe de ton amie te ſoit une leçon. Etre ſage dans la fleur de ſes jours, lorſque chaque veine reſpire le plaiſir, lorſque mille Syrènes invitent l'ame volage à ſe repoſer ſur leurs rives fatales; être ſage, avant que l'expérience nous rende ſage trop tard.... Ah c'eſt un triomphe pour les Séraphins qui nous environnent ſans ceſſe, & que j'entens ſouvent, lorſque, voilés dans les triſtes nuages, ils déplorent ſur des luths plaintifs, la chute de l'innocence & l'aveuglement des ames immortelles dont ils ſont les gardiens.

Viens, Glycere, viſitons la tombe de

notre Amie. Et toi, lune ſilencieuſe, dégage ta face voilée & mélancolique de cette vapeur de l'Automne, & montre-nous la route. Que dans cette morne ſolitude où la nuit & la mort ſommeillent parmi les oſſemens épars ; que ſur ces tombeaux des Chrétiens qui reſſuciteront un jour, nos ames contractent une alliance qui dure à jamais.

Au milieu des ombres de la nuit, les Anges à demi-viſibles, voltigent autour de nous. L'Eternel, notre Juge, nous écoute. Faiſons un vœu ſolemnel d'être ſages, & de vivre pour l'éternité. Foulons aux pieds ces vanités puériles dans leſquelles les Inſenſés cherchent du repos pour leur ame, ſans le trouver. Qu'enivrés du vin de la folie, ils ſe moquent de nous, qu'ils nous traitent d'extravagans ! Qu'il nous ſuffiſe d'avoir l'approbation du Ciel, &, ce qu'ils ne feront jamais, d'être heureux !



ISMENE.

VIENS, ô mon ame, viens me rendre ce que le deſtin m'a ravi. Elle eſt morte, l'aimable Iſmene, & ſon Ami n'a pu recevoir ſon dernier ſoupir, ni joncher de fleurs ſa tombe. Mais aucune diſtance des lieux ne peut empêcher l'eſprit, dont les penſées ne

connoissent point de limites, de visiter à l'heure de minuit, ces champs semés d'ossemens, où parmi les tombeaux des Chrétiens endormis, reposent tes cendres chéries, qui peut-être au retour du Printems, produiront quelques fleurs innocentes. Environné du silence de la mort, je veux me reposer sur la pierre qui couvre ta tête, & me livrer à ces profondes réflexions qui semblent sortir de ces tombeaux, pour passer dans mon ame.

Ombre fortunée, si tu voltiges autour des frêles débris de ta charmante demeure, ou si, attirée par une tendre sympathie & par un amour éternel, tu es maintenant le Génie de ta chere Serene.... de cette ame la plus noble & la plus belle qui habite encore un corps terrestre....pardonne ces larmes, c'est la tendresse & non la douleur qui les répand.

Que ta mémoire m'est précieuse! Qu'il m'est doux de me rappeller notre amitié, fondée sur la vertu & guidée par la sagesse. Que mon ame s'applaudit de ne s'être jamais laissée éblouir par les brillantes couleurs de la jeunesse, & par ces vifs appas, dont il ne reste plus rien sous ces collines de la mort; de ne t'avoir considérée que comme une mortelle que je n'ai rencontrée sur mon chemin que pour lui offrir une main frater-

nelle, & pour la guider dans les voies de la félicité & de la vertu qui l'ont conduite dans le séjour des ames justes.

Heureux que dès-lors ton Ami pensât, comme il pense aujourd'hui sur ton tombeau ! O vous, réflexions saintes & solemnelles ! sentimens, qui dans cet instant élevez insensiblement mon ame, ah, puissiez-vous ne jamais vous effacer ! Pensées religieuses cheres à mon cœur, pensées dont mon ame aime à s'entretenir, comme avec un intime ami, ah qu'il émane de vous une vertu salutaire ! Que cette joie grave & intellectuelle que vous inspirez, est digne de notre destination ! Oh combien n'est-elle pas plus douce que la joie bruyante & inconsidérée de la folie ! Elle est bien plus d'accord avec l'état d'un esprit banni du Ciel, qui, pour éprouver sa constance & sa vertu, erre dans un vaste désert, où il ne doit former que des espérances pour sa vraie félicité.

Les joies tumultueuses ne sont que pour l'Insensé qui borne tous ses desirs à la vie animale, & qui, dans les bras de la volupté espere de retourner dans son ancien néant.... le Chrétien ! (quelle dignité n'exprime pas ce mot !) le Chrétien ne trouve rien dans cette terre des brutes qui puisse le ravir, ou fixer ses penchans...;

rien, si ce n'est la vertu, l'innocence, & la sagesse, toutes beautés immortelles, plantes étrangeres sous ce soleil terrestre, mais qui bientôt, transportées dans les campagnes célestes, leur vrai terroir, y croissent jusqu'à la plus haute perfection.

Hors la vertu, qu'y a-t-il, que notre ame, sans se contredire elle-même, puisse appeller un bien ? Ne sentons-nous pas tous les jours, que tous ce qui ne nous suit pas dans une meilleure vie, n'est que vanité ? Le monde a-t-il une seule joie, qui n'ait pas déçu notre espoir ? Nous avons cependant la foiblesse de nous exposer sans cesse à être trompés de nouveau.

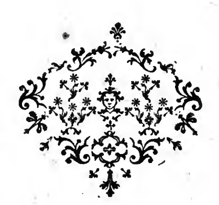
Ah ! venez à mon secours, images sacrées de la mort, image du tombeau & de la sévere éternité ! Venez & effrayez mon ame, lorsqu'elle sera tentée de s'éloigner du droit sentier. Quand un desir flateur voudra me rendre infidéle à la suprême beauté, qui seule mérite mon amour ; quand les grandeurs, les richesses & l'autorité se présenteront à moi dans un éclat, qu'elles ne conservent qu'au moyen d'une imagination déréglée ; quand mon zéle pour le bien voudra se relâcher ; quand ma constance sera ébranlée par les obstacles qu'elle aura à vaincre ; quand je voudrai, séduit par l'exemple

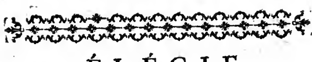
dominant du monde, cesser de penser comme je parle, d'agir comme j'enseigne, & d'être tel que je parois : Ah, revenez alors, figures de la mort, images du sombre avenir, types de l'heure derniere, & du jour solemnel du jugement! revenez, & dissipez les prestiges des sens; inspirez à mon cœur une nouvelle vigueur, armez-le d'une force invincible, pour dompter la partie la moins noble de mon Etre, & pour accélerer la course que j'ai commencée avec lenteur. La plus haute sagesse de l'homme, est de vivre de maniere, qu'en passant les portes de l'éternité, il puisse regarder derriere lui sans terreur & avec une juste satisfaction.... Oui, céleste Ismene, mon ambition éminente aspire à penser déjà ici bas comme tu penses maintenant, que tu considères la vie, la mort & l'éternité dans leur juste rapport! L'approbation des hommes ne me suffit pas! je veux être applaudi par des spectateurs invisibles! je veux que tu puisses me sourire, en laissant tomber sur moi un regard satisfait.

Mon ame a reconnu sa dignité, elle sait quelles sont ses occupations.... Telles que les tiennes, elles consistent à glorifier Dieu! Que tous mes efforts tendent à ce but; quelque part que je sois, dans ce corps

ou hors de ce corps, quelque région que j'habite, cette terre étrangere, ou la vraie patrie des esprits.

C'est dans ces sentimens, ô Ismene; que ta mort doit affermir ceux qui t'aiment. Quelle meilleure preuve pouvons-nous te donner d'un amour pur & immortel, que de nous rendre dignes d'être encore aimés de toi, & après l'accomplissement de notre pélerinage, d'être à jamais réunis à toi dans le Royaume fortuné de l'amour céleste.





ÉLÉGIE
DE M. DE KLEIST(1).



A Doris.

Au mois de Mai 1744.

Le Printems commence à rechauffer l'air purgé de frimats, le Ciel répéte son image dans le cristal des ruisseaux. Déjà le parfum des fleurs s'exhale & délecte le Berger, dont les troupeaux bondissent sur les collines tapissées de verdure. Le fluide des nuages, qu'on voyoit n'agueres converti en glace, brille maintenant changé en perles sur le naissant feuillage & sur le tendre gazon.

L'épi éleve sa tête couronnée, & le Zéphir nage sur les moissons des champs comme sur les flots d'un lac argenté;

(1) Les vers que faisoit M. *de Kleist* lui étoient dictés par le sentiment. Le nom de Doris n'est point une fiction poétique; celle qu'il a chantée sous ce nom, étoit une demoiselle de qualité, qu'il connut à Dantzig, lorsqu'il étoit encore au service du Roi de Dannemarc, & qu'il faisoit des recrues en cette ville. Sa famille l'ayant contrainte d'en épouser un autre, M. *de Kleist* conserva pour cette Dame jusqu'à la fin de ses jours le plus tendre respect.

la prairie émaille sa parure, le roseau naissant borde la rive du ruisseau limpide. L'Amour cherche l'ombrage des bois verdoyans; la terre & l'onde, l'air & le Ciel, tout rit & respire la joie.

Là, le Berger s'abandonnant aux douceurs du sommeil, repose près de cette cascade, le bras de sa Bergere passé autour de son cou Couple fortuné! il s'est endormi aux tendres accens du rossignol. Hélas faut-il, qu'au milieu de l'allégresse universelle, ce triste cœur soit inaccessible aux charmes du plaisir!

Non, non, il me fuit, le plaisir! il n'en est plus pour moi! aucun Printems ne sauroit diminuer mes éternelles souffrances. Enfant de l'infortune, la mort seule peut adoucir mes cruels ennuis. Doris a quitté pour jamais cette contrée, Doris qui m'a fait connoître le prix du monde & le charme de la vie.

C'étoit donc pour me faire souffrir pendant de longues années, que tu arrêtois; ô barbare destin, les torrens de la vie, lorsque mon sang couloit de profondes blessures? N'as-tu empêché que je n'en perde jusqu'à la dernierre goutte, que pour me voir, victime de la flatense illusion de l'amour, expirer de douleur?

Fortune perfide, tu ne favoriseras donc

jamais que les Méchans & les Insensés ! Je t'ai cherchée : tu m'as fui. L'Amour m'a prêté des aîles : mais c'étoit envain, tu as hâté ta fuite. Jamais je ne pourrai t'atteindre : jamais Doris ne sera à moi !

Doris, tu mérites, il est vrai, une plus haute fortune. Qui suis-je pour recompenser ta vertu ? Ah ! beauté touchante, chef-d'œuvre de la création, ton ame généreuse orneroit une couronne royale. Enflâmés par un de tes regards, mille Grands, décorés de titres & de marques d'honneur, te choisiroient entre toutes les Belles.

Mais ce peuple altier, paré de pourpre, a l'ame abjecte ; il méconnoît le véritable Amour. Je n'ai rien qui enchante les yeux : je n'ai qu'un cœur plein de nobles sentimens, un cœur que l'inconstance ne souilla jamais, un cœur qui t'estime plus que l'univers.

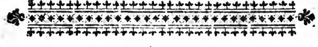
Oui, destin, tu aurois beau me donner la fortune de César ; tu aurois beau me faire regner sur l'un ou l'autre hémisphere : tant d'élévation pourroit flatter la bassesse de l'orgueil ; je préférerois toujours d'habiter avec Doris une humble chaumiere. L'Amour change en richesses la pauvreté des cabanes, il convertit en vin l'onde des fontaines, & tapisse d'une molle verdure les arides campagnes.

Depuis que je te connois, ô Doris, j'ai vu la magnificence des Cours, j'ai vu le faste des villes! Les appas de leurs Belles qui rendent tant d'autres infidéles, ne font qu'animer le feu dont je brûle pour toi. Ta seule image éclipse tout autre charme. Dans un monde entier c'est de toi que je ferois choix.

O siecle d'or, où les viles richesses étoient encore méprisées, hélas, faut-il que tu aies quitté la terre? Si mes pleurs avoient pu te rappeller, je reposerois maintenant sur le sein de ma Doris. Ah reviens! mais daigne m'accorder une seconde faveur: que Gleim soit Berger à mes côtés.

Tu restes inexorable, cruel destin! Oui, tu veux que je sois en butte aux coups de la fortune perfide. Toi, ô mort! exauce-moi, prens ton tribut. Quoi, tes traits ne perceront-ils jamais que les heureux? Voici ma poitrine, perce ce cœur, frappe, je ne crains pas la douleur.

Si tu tardes plus long-tems, je saurai te trouver dans ces lieux où l'on te respire avec l'air; dans ces champs affreux, où d'une main barbare, l'homme plonge sans remord le fer dans le sein de son semblable. Alors, ô ma Doris, tu diras en gémissant: Hélas, je l'ai affligé; il vivroit encore s'il ne m'avoit pas aimée!



ÉLÉGIE

DE MADAME KARSCH.

Plaintes d'une VEUVE.

LA vie n'est plus pour moi qu'un insupportable fardeau; chaque jour obscurci de nuages, me trouve solitaire & livrée à la tristesse. Il n'est plus pour moi de jours sereins. Tous mes plaisirs sont réduits en poudre! la mort m'a tout enlevé: ainsi le froid Automne enleve au jardin toute sa verdure.

Une pâleur livide se répand sur mes joues, inondées de mes pleurs, & mon cœur éperdu ne s'entretient qu'avec les habitans des tombeaux. Assise sur la pierre funebre, je déplore mon infortune, mes larmes coulent sur le sable aride qui couvre le corps du meilleur & du plus sensible des époux.

Mes nuits sont plus obscures que celles qui couvrirent de leurs affreuses ténebres l'Egypte consternée. En proie à mes sombres chagrins, je passe le jour dans la tristesse, & la nuit j'arrose mon lit de mes larmes

ſans pouvoir fermer mes paupieres. Les tems paſſés ſe préſentent alors à mon eſprit ! . . . . Hélas ! quand mon Ami repoſoit à mes côtés, le jour naiſſant me trouvoit toujours dans les bras de la joie !

Au milieu du trouble de ma douleur, je ne remarque plus l'éclat du ſoleil. La ſérénité du matin n'a plus pour moi de charmes ; & vainement l'année ſe couronne de verdure. Les fleurs du Printems, les chanſons de la gaieté ne font qu'irriter mes ennuis, les ombres des boeages nourriſſent ma triſteſſe, & juſqu'aux accens du roſſignol m'inſpirent la mélancolie.

Murmurez avec plus de bruit, ruiſſeaux argentés ! Et toi, paiſible ſprée, roule tes flots avec plus de véhémence ! lorſque d'un pas mal-aſſuré, tu me vois errer ſur tes rives, répéte mes plaintifs accens ! Tilleuls ſolitaires, je graverai ſur votre tendre écorce le ſentiment de ma douleur : ſoyez les lugubres annales de mon deſtin.

O toi, brillante lune, ſois témoin de mon affliction ! Et vous étoiles étincelantes, du haut de la voûte azurée, regardez-moi en pitié, voyez une infortunée qui implore la conſolation ! Voyez couler mes larmes ; elles vous diront avec quelle cruauté m'a traitée le ſort ! Voyez mon cœur, il eſt encore plus morne que ces campagnes déſertes,

Et vous, Citoyens de ces mondes élevés au-dessus de ma tête ! soyez sensibles à ma douleur, entendez mes clameurs ! j'implore la mort, & la cruelle est sourde à mes cris.... Mais non, apprenez plutôt que mon cœur est honteux de s'être soulevé avec tant d'impatience contre votre Créateur, de s'être révolté par ses murmures contre sa volonté....

Vous ne m'entendrez plus désormais maudire mes jours; mon affliction même me sera sacrée. Cependant j'irai souvent visiter les cendres de mon époux, & lui consacrer des larmes de tendresse. Alors l'ombre fugitive de mon Ami qui habite vos demeures, me jettera un sourire du haut de vos spheres, & entendra les soupirs que j'exhalerai sur sa tombe.





ÉLÉGIES

DE M. LE BARON DE CRONEGK.

A DORIS.

Enseveli dans le silence, le sommeil descend du haut de l'Olympe; il répand un baume restaurateur sur les mortels fatigués. Tout repose..... ta seule douleur, trop charmante Doris, veille encore!

Ah! peut-être dans ce moment tes yeux se remplissent de larmes de tendresse! Ces yeux dans lesquels on lit les langueurs de l'amour, & dont les traits victorieux pénétrent jusques dans les cœurs.

Doris pleure.... La nature attristée pleure avec elle; la nuit silencieuse, voilée dans sa beauté lugubre, regne avec plus d'obscurité dans les lieux où Doris verse des larmes. L'Amour consterné s'arrête, appuyé doucement sur son arc:

Il voit couler ses larmes touchantes; il leve tristement les yeux & s'écrie; Damis,

perfide Damis ! Mérites-tu ces larmes que tu fais couler ?

Ah, pourquoi, charmante Doris, lorſque tu fus atteinte de mes traits, le ſort n'a-t-il pas offert à tes regards un Amant tendre & ſincere, un cœur fidéle qui t'eût chérie juſqu'au trépas !

A Chloris.

Ingrate Chloris, adieu ! je fuis & je vais chercher dans les ſombres forêts la ſolitude & la mélancolie. Sois heureuſe ! je fais encore des vœux pour toi ! La derniere larme qui s'arrêtera ſur la joue de ton Amant expirant, te bénira encore.

Tu ne ſens pas aujourd'hui ma perte : environnée de jeunes inſenſés, tu oublies avec quelle tendreſſe Thyrſis t'aimoit. Un jour (je ne le deſire pas) mais hélas ! un jour viendra où tu me regretteras, où tu ſoupireras après moi.

Pardonne à un mouvement d'orgueil : mais le Ciel n'envoie pas ſouvent ſur la terre des ames auſſi tendres que celle dont le deſtin m'a doué ; des cœurs auſſi ſenſibles, auſſi paſſionnés que celui du Berger dont ta fierté dédaigne l'hommage.

Lorſqu'un jour cette ame affranchie de

de ses liens, s'élancera de nouveau vers le Ciel, alors entraînée par un repentir secret, tu viendras dans ce vallon paisible, tu interrogeras les innocens Bergers qui l'habitent; tu leur diras : Bergers, avez-vous vu Thyrsis ?

« Nous l'avons vu il y a peu de tems; » répondra l'un d'entre eux : il erroit ici autour en silence & plongé dans une rêverie » profonde. Souvent nos Belles le suivoient » des yeux & disoient en soupirant: Heureuse » la jeune-fille à qui l'Amour le destine pour » son Berger.

» Souvent on l'a vu solitaire au bord de » ce ruisseau considérer ses flots murmurans: » souvent on l'a vu dans cette vallée ombra» gée. Ici pendant les claires nuits retentis» soient les tendres sons de sa lyre, & nous » admirions, en l'écoutant, la douceur de » ses chants.

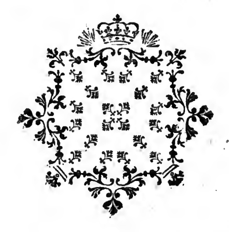
» Maintenant on ne le voit plus au bord » du ruisseau, considérer ses flots murmu» rans : on ne le voit plus errer dans la vallée » ombragée. Nous n'entendrons plus, pen» dant les claires nuits, les tendres sons de » sa lyre, & nous n'admirerons plus la dou» ceur de ses chants.

» Vous voyez là bas ce bosquet solitaire: » là repose maintenant sa cendre : là, dit-on, » son ombre est encore errante; là souvent

(c'est

» (c'est ainsi qu'on le raconte avec saisisse-
» ment) le voyageur entend la troupe des
» Nymphes qui se réjouissent en dansant au
» clair de la lune ».

Viens alors, Chloris, viens visiter ma tombe. Infortuné jeune-homme, repose paisiblement, diras-tu peut-être avec quelques soupirs, repose paisiblement. Oh! pourquoi mon orgueil a-t-il dédaigné le plus tendre de tous les cœurs, le cœur de l'infortuné Thyrsis!





ÉLEGIÉ DE M. CRAMER.

A M. KLOPSTOK,

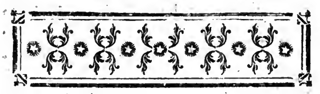
TELLE dans le silence de la nuit une tendre épouse, lorsque les dangers de la patrie ont arraché de ses bras tremblans son jeune & fidéle époux, & l'ont conduit dans les champs, où déjà les victimes du glaive ont rempli de vastes tombeaux, passe ses tristes heures dans les pleurs & dans les alarmes; son cœur navré n'éprouve plus ce ravissement, cette volupté dont il s'enivroit, lorsqu'elle étoit panchée sur le sein de son Ami, & ses yeux accoutumés aux larmes, ne connoissent plus la douceur du sommeil; souvent, égarée dans les ténébres, elle voit le front de son époux souillé de sang, elle entend sa voix qui l'appelle, & qui répéte trois fois son nom, puis elle le voit expirer; alors dans sa cruelle détresse, elle veut se précipiter vers lui, elle pleure, elle se lamente, jusqu'à ce que le crépuscule du matin dissipe les ombres de la nuit & que ses

paupieres fatiguées se ferment pour l'abandonner à des songes plus effrayans encore: telle, ô mon Ami, fut ma désolation, lorsque le destin te ravit à mon cœur. Longtems j'étois dans le doute s'il ne se trompoit pas, ce cœur éperdu; mais bientôt ta cruelle amitié me tira de mon doute, tu m'embrassas en pleurant, & soudain tu pris la fuite. Mes tristes regards te suivoient, jusqu'à ce qu'ils t'eurent perdu dans les nuées éloignées. Alors, tremblant & stupide comme un mourant je restois immobile. Dans le tumulte du combat qui agitoit mon cœur, mes genoux ont fléchi sous moi. Changée en une sombre tristesse, tu dures encore, ô douleur! Souvent je t'ai cherché, ô mon Ami, dans le bois ombragé, où tant de fois nous avons goûté cette pure satisfaction, digne prix de la sagesse; mais je n'ai trouvé sur le gazon que les vestiges de nos pas solitaires. Souvent j'ai soupiré sur le bord du ruisseau que nous avons vu fuir avec un murmure aussi doux que les airs mélodieux de Théos; à cette vue j'exhalois ma douleur en plaintes, & l'onde fuyoit avec un murmure plus triste. Souvent j'ai intérrogé ces chênes, qui inclinoient leurs têtes vénérables, lorsque tu commençois à faire resonner tes divins accords: quand je les interrogeois, les Dryades, enfermées sous

leur écorce pouſſoient de profonds ſoupirs.

A l'heure que l'étoile du ſoir commence à paroître, à l'heure que la roſe ferme ſon ſein aux careſſes du Zéphir ; je quitte le bocage, & je traverſe ſeul les campagnes déſertes. Je ne les traverſe plus comme autrefois, dans des tranſports de joie, ſemblable à ton Apollon, ô Patare (1), répétant les accords harmonieux de Lesbos ; alors mes chants reſpiroient encore cette douce perſuaſion, qui touchoit le cœur de nos Belles. Souvent pour m'entendre, Cythérée elle-même, accompagnée par les Grâces, accouroit du bocage voiſin. Les joues animées de l'incarnat de la pudeur, raviſſante comme ma Doris, les compagnes de Vénus formoient autour de moi des danſes légeres ; & la lune, perçant les ſombres bocages, reſtoit immobile au-deſſus de ma tête. Elles ſont paſſées, ces heures raviſſantes, le ſoir ne vient plus m'inſpirer de la gaieté ; de tout ce qui m'enchantoit autrefois, il ne m'eſt reſté que la ſolitude. Avec quelle rapidité, ô mon Ami, s'eſt écoulé l'âge d'or de ma jeuneſſe ? s'eſt écoulé ce tems où je jouiſſois de ton amitié, où, couronné de roſes, je volois dans tes bras ! Revenez, heures fugitives ! revenez & ramenez-moi mon Ami ! Alors le ſerrant dans mes bras, je verrai dans ces délicieuſes campagnes, refleurir un éternel Printems.

(1) Délius & Pat. ſeus Apollo, *Hor.*



HÉROÏDES, OU ÉLÉGIES
DE M. DUSCH.

COMME le premier de ces morceaux a déjà paru dans la Gazette littéraire (1), je rapporterai ici le précis de ce qui a été dit & de l'Auteur & de l'Ouvrage. « Ces héroïdes ont paru pour la première » fois en 1759, sous le titre d'*Epitres mo-* » *rales*. M. *Dusch*, homme d'esprit & de » goût, qui s'est distingué dans presque » tous les genres de littérature, s'étonne » avec raison que les Poètes Allemands se » soyent essayés si peu dans un genre de » Poésie dont les anciens ont laissé de si » beaux modeles.

» L'Héroïde appartient à l'Elégie, & » l'Elégie est un Poëme primitivement des- » tiné aux gémissemens & aux larmes. Elle » doit son origine aux plaintes, de tout » tems usitées aux funérailles. Transpor- » tée depuis à l'amour, elle chanta les » malheurs & les peines des Amans, &

(1) V. Tome VI.

» bientôt après leur bonheur & leurs » plaisirs; mais nous ne l'envisageons ici que » relativement à son premier objet. Ce » genre de Poésie exclut toute espece d'af» fectation & de pompe, parce que la » douleur veut exciter la pitié & non l'ad» miration.... »

A la reponse de la premiere Elégie, j'ai ajouté un troisieme morceau qui offre un tableau pathétique des horreurs de la guerre. A la vue des malheurs, sous lesquels gémissoit l'Allemagne, les Poètes ont été les seuls qui ayent osé peindre les funestes effets de l'ambition, & faire entendre la voix de l'humanité. Tout ces tableaux sont faits d'après Nature, & même les traits les plus marqués d'*Eucharis* sont empruntés du caractere de l'immortel *Kleist*.

CLÉONE à CYNÉAS.

JE ne demande qu'un seul mot; l'attendrai-je encore long-tems? dois-je éternellement craindre, souffrir & me taire? Ah! Cynéas, je ne puis plus commander à mon cœur; il faut enfin qu'il s'épanche; les plaintes & les pleurs sont le dernier plaisir qui reste aux malheureux. Si tu refuses de me consoler toi-même, au moins tu ne dois pas m'in-

terdire cet unique moyen de soulager ma douleur.

Je t'aime, je te bénis encore; vainement j'ai tâché d'oublier mon amour; toutes mes larmes n'ont pu l'effacer. Pardonne si je t'enleve des momens que tu pourrois passer en doux transports dans les bras d'une autre Amante; tu peux sans doute m'accorder un instant. J'ai droit de te le demander : hélas! je l'ai payé bien chérement, ce droit; il m'a coûté le repos de ma vie. Tu dois t'en souvenir; le jour que je ne pouvois pas embellir pour toi, j'aurois voulu le retrancher du nombre de mes jours. Je cherchois mon destin dans tes yeux; j'y lisois la joie ou la douleur, la mort ou la vie. Pour prix de tant d'amour, ô Cynéas, je ne demande qu'un instant, qu'un soupir.

Ne crains pas de jetter les yeux sur cette lettre; eh! que craindrois-tu d'une Amante qui t'adore? Je ne me plaindrai point de ton infidélité; je ne t'accablerai point des malédictions d'une Amante délaissée. Comment pourrois-je te maudire, toi, qui seul peut me rendre heureuse!... Douce & flatteuse espérance! tu t'es évanouie; mais mon amour me reste. Cet amour est répandu dans mon sang; il coule dans chacune de mes larmes; il respire dans mes soupirs.... Laisse-moi me plaindre, laisse-moi tremper

ma plume dans mes larmes; laisse-moi tracer d'une tremblante main ce que mon cœur m'inspire; les douleurs de toute une année se sont amassées dans ce cœur; il se voit enfin forcé de les répandre : oui, un an entier s'est écoulé depuis que la triste Cléone erre dans cette solitude. Je desire, je crains, j'espere, je désespere.... J'ignore si tu vis encore! ah! si tu vis encore, Cléone est oubliée.... Mais qu'ont de commun les vivans avec les morts, l'homme heureux avec l'infortuné? Peut-être enfin as-tu suivi l'ordre cruel de ton implacable mere; peut-être goûtes-tu dans les bras d'une Amante plus heureuse.... Cynéas, je bénis tes nouveaux nœuds; je ne demande point que tu revoles dans mes bras, si l'amour n'est pas l'unique bien qui puisse faire ton bonheur; car ai-je autre chose à te promettre que tendresse, qu'amour?...

Je ne demande point que tu revoles dans mes bras! Qu'ai-je dit, malheureuse? Un mensonge, & mes larmes m'en punissent.... Cynéas, j'ai tout perdu : honneur, repos, amis, parens; rends-moi ton cœur & j'aurai tout retrouvé. Mais s'il faut que je renonce à toi, je renonce au bonheur, à l'espoir, à la vie.... Eh! qu'ai-je à faire dans un monde où Cynéas ne veut pas être pour moi? hélas! pourquoi m'as-tu jamais aimée?... Mais tu

m'aimois; nos parens, le Ciel même approuvoit notre amour. Déjà l'Hymen allumoit le flambeau nuptial; l'Autel étoit tout prêt; il nous étoit permis de desirer & d'espérer.... mais que cet espoir fut de courte durée! qu'il fut dangereux à mon innocence! qu'il fut fatal à mon repos! Le jour du bonheur vient.... ô souvenir amer! coulez mes larmes; le plus beau jour de ma vie en devint le plus funeste..... un événement cruel éteignit tout à-coup le flambeau nuptial & m'arracha du front la couronne de l'hymen. Transports, plaisirs, félicité, tout disparut.... Que vous vous êtes rapidement évanouies, douces & tendres idées! Jours du printems de ma vie, dans quelle affreuse obscurité vous êtes-vous abîmés! Un instant a changé en un désert affreux ce monde de plaisirs où mon imagination aimoit à s'égarer.... L'amour.... hélas! c'étoit de lui que j'attendois tout mon bonheur; l'amour m'a précipitée dans la honte & le désespoir. Je cherche vainement de la consolation, la consolation fuit loin de moi, & le souvenir de mon bonheur passé irrite encore mes maux. Je leve mes yeux baignés de larmes vers cette hauteur d'où je suis tombée, & ne vois que l'abîme où je demeure ensevelie.

Quand je songe à ce jour où mon cœur trop facile nageoit dans le ravissement, où

entrelacée dans tes bras j'étois suspendue à tes lévres; où panchée sur ton sein, je l'arrosois des larmes de joie & de tendresse; quand je pense au moment où l'amour & les plaisirs nous attendoient à l'Autel déjà tout préparé : O bonheur! m'écrié-je, pourquoi mon cœur t'a-t-il connu? J'aimois alors, j'étois aimée, je pouvois tout desirer, espérer tout & tout sentir. Aujourd'hui.... que me reste-t-il? le desir dévorant & l'affreux désespoir.

Hâtez-vous de couler jours trop lents au gré de la triste Cléone : le dernier instant de sa vie sera le premier instant de son repos.... Mais, hélas! que le repos est encore loin de moi! O si l'aride vieillesse flétrissoit tout-à-coup mes traits : si la pâleur s'étendoit sur mes joues! peut-être alors je me consolerois. Pourquoi verser des larmes, malheureuse Cléone, pourrois-je alors me dire, pourquoi verser des larmes? La fin de tes maux approche; le soleil sur son déclin annonce le repos de la nuit; tu marches sur les bords de la félicité : encore un pas & te voilà parvenue au terme de tes vœux... Mais le présent que l'âge me refuse je l'obtiendrai de ma douleur; consumée de chagrin, épuisée de larmes, avant l'automne de mes ans, je me verrai languir, dessécher & tomber.....

O Cynéas, réunis tes prieres aux miennes;

demande au Ciel la mort pour moi, puisque tu ne veux point me donner la vie. Mourante je te bénirai; & crois-moi, Cynéas, s'il est un Juge qui prononce sur les actions des mortels, ma bénédiction t'est nécessaire. Les liens qui nous unissoient, la mort seule peut les rompre..... Penses tu qu'il soit cruel d'implorer la mort pour celle qui ne formoit d'autre desirs que de rendre ta vie constamment heureuse? Ah! Cynéas, si tu m'as abandonnée, tu te montres bien plus cruel en me souhaitant la vie..... une vie comme la mienne, sans espoir, sans appui, sans consolation, sans toi...:.

Mais comment as-tu pu abandonner ainsi ton épouse! Infortunées que nous sommes! on nous oublie quand nous croyons avoir acheté le droit sacré d'être plus tendrement aimées. Nos pleurs, loin de toucher nos inconstans adorateurs, nos pleurs les importunent, les repoussent: sans faire attention si nous sommes légeres comme eux, ils veulent que nous cessions d'aimer quand il leur plaît d'être infideles.

Mais il faut que j'acheve de te dévoiler mon cœur; il faut que par le tableau de ma misere je te rappelle au moins que Cléone vit encore..... Oui, je vis encore; si c'est

vivre que d'être séparée du commerce des vivans & des plaisirs.... Devenue l'opprobre de mon sexe, la honte de mes proches, un objet de mépris pour le trop grand nombre des barbares qui insultent à l'innocence tombée dans le piége, je cache à tous les yeux mes larmes & ma honte; je fuis la présence de mes amies pour pleurer dans la solitude; je tremble à chaque instant d'être découverte par ceux-même auprès de qui la nature & mon cœur m'invitent à chercher de la consolation & de l'appui...... Etre obligée de fuire jusqu'aux secours !.... ah ! Cynéas, est-il un sort plus déplorable ?.... Une fille infortunée qui ne voit le jour que pour succéder aux malheurs de sa mere, apprend dans mes bras, sur mon sein, contre mon cœur, à gémir, à pleurer, à commencer la triste occupation pour laquelle elle est née.

Hélas! c'est de moi qu'elle a reçu la vie, c'est de moi & de toi. A-t-elle un pere ? .... son pere n'oublieroit pas sa mere.... mais les liens du sang ont-ils rien de sacré pour celui qui foule aux pieds les devoirs de l'amour ?

Du moins si tu m'étois resté fidele! l'espérance soutiendroit mon courage, elle adouciroit mes maux. Je me passerois du

pardon des hommes ; car je fais que le Ciel m'a pardonné. Mais Cynéas, c'eſt toi qui m'as abandonnée.

Je ne veux point accuſer ton cœur de cet oubli barbare ; ce cœur eſt trop généreux pour aimer à ſe baigner dans les larmes d'une Amante abuſée ; il n'eſt pas aſſez ingrat pour payer l'excès de la tendreſſe par la douleur & la honte. Eh combien de fois tu prononças toi-même la malédiction contre ces ſéducteurs infâmes qui partagent avec l'enfer l'affreux plaiſir de voir tomber l'innocence ! Quel zele étinceloit dans tes yeux ! comme tes geſtes ſecondoient la véhémence de tes diſcours ! des larmes généreuſes couloient ſur tes joues. Attachée à tes regards, je pleurois avec toi ; car quand eſt-ce que je n'ai pas mêlé mes larmes aux tiennes ?... Cynéas, tu pleurois quand tu racontois des avantures...., telles qu'eſt aujourd'hui la mienne.

Que cette ſenſibilité m'étois chere ! je voyois le Ciel dans tes regards. Trop fortement affectée pour pouvoir proférer un mot, je me panchois ſur ton ſein, je te preſſois contre mon cœur..... Comment alors te ſoupçonner ? comment imaginer que tes larmes étoient feintes ! La nature a donné des larmes à la miſére, & à la vertu qui prend pitié de la miſete ; imiter ces lar-

mes ſacrées pour ſéduire & pour accabler; c'eſt inſulter à la nature & ſe jouer du Créateur.

Que de pleurs tu verſois ſur la chute de Cyane. Mes malheurs ſont aujourd'hui les mêmes. Hélas! du moins la mort arracha mon amie à la douleur & à la honte. Mais celle qui exiſte pour ſentir l'une & l'autre, qui eſt-ce qui la plaindra? qui voudra lui payer par une larme de compaſſion le tribut qu'elle ne refuſa jamais à l'infortune?

Ecoute, Cynéas; ſi ton cœur étoit coupable! ſi tant de perfidie pouvoit entrer dans ton ame! Cynéas, la malédiction..... Mais tu ſerois encore plus malheureux que moi..... Non, quand même tu m'aurois abandonnée, je ne te croirois point coupable; c'eſt un deſtin inévitable qui te ſépare de Cléone. Eh puis-je te croire méchant ſans augmenter mon infortune par un nouveau ſupplice? Souvent, quand l'ombre & le ſilence ont rendu la contrée auſſi morne que mon cœur, je m'enfonce dans les lieux écartés & ſauvages où la curioſité ne vient point épier les ſoupirs de l'infortune, & là je m'abandonne à toute ma triſteſſe. Un ruiſſeau mêle à mes plaintes ſon triſte murmure; le Ciel humide de roſée ſemble pleurer avec moi; les buiſſons répondent à mes gémiſſemens; aux yeux du malheureux tous

les objets prennent une couleur lugubre. Où trouve-t-il un seul plaisir? Le plaisir fuit à son aspect, il empoisonne de son chagrin toute la belle nature.

Souvent, retirée sous un berceau de tilleuls formé par la main du Villageois, je songe à ce que je fus, à ce que je puis être; je repasse dans ma mémoire les jours heureux de mon amour; mon cœur est palpitant, mes joues sont brûlantes, je m'oublie, mais hélas! pour un seul instant. Tout-à-coup je m'éveille; du comble de la joie je retombe dans l'abîme du désespoir, & mes larmes arrosent les fleurs qui se flétrissent à mes pieds.

Souvent, quand je suis assise, quand avec l'encens qui s'exhale le matin de l'Autel de la nature, mon cœur envoie ses soupirs, & mes yeux leurs larmes vers le Ciel; quand ensuite ma tête appesantie, telle qu'une fleur mourante, se panche sur ma main; quand la lassitude appelle le sommeil & que la pensée se concentre au fond de mon ame, les songes folâtrent autour de moi & me rendent mon bien-aimé que tu me refuses. Je vois son fantôme chéri, je l'appelle, j'étens mes bras vers lui, je l'embrasse, je le presse contre mon sein; mais, hélas! il m'échappe, je pousse un cri qui me réveille

& mes yeux recommencent leur triste occupation.

Souvent encore, quand dans le silence de la nuit, les buissons frémissent autour de moi, quand les rayons de la lune lancés au travers des feuillages dessinent mille images bizarres, je crois t'appercevoir au loin, je crois entendre les pas de mon Amant; je fixe mes regards, je prête une oreille attentive; le bruit des feuilles agitées par l'haleine mourante des zéphirs fait tressaillir mon ame; ma poitrine s'éleve, mon cœur palpite, mon œil ardent cherche celui que ma tendresse desire; mais envain, l'image disparoit; les vents se taisent; tout redevient silence & solitude.

Malheureuse Cléone? où cesseras-tu d'être trompée par des songes? Au-delà du tombeau. Mais hélas! où prendre des forces pour traverser le long espace de la vie? Ah! Cynéas, que mon cœur t'adressera de soupirs encore!

Peu content de m'abandonner, faut-il, hélas! que tu m'oublies? Se peut-il que rien ne te rappelle ta Cléone, ou la mere infortunée de ta fille? Si le nom de Cléone n'inspire rien au cœur de l'Amant, le nom de mere devroit du moins toucher le pere. Ai-je donc mérité un si cruel oubli? ou

crois-tu que mon cœur n'a pas besoin de consolation? O si je recevois, je ne dis pas, des preuves de ta tendresse, mais seulement des marques de ton souvenir! Mais qu'osé je espérer? Cynéas ne m'apprend rien; je n'apprends rien de Cynéas; vainement je m'épuise en recherches, & cependant est-il rien qui échappe aux recherches de l'amour? La renommée semble ignorer ton nom, ou du moins ignorer l'endroit où m'a jettée un sort trop rigoureux. Nous sommes séparés comme le sont entr'eux les vivans & les morts.

Mais tu sais à présent le séjour & l'état de ta triste Cléone; si tu l'aimes encore, qui pourroit t'empêcher de te rendre auprès d'elle? Non il n'est rien que l'amour ne surmonte; les fleuves, les montagnes ne sont pour lui que de foibles obstacles. Si l'œil de la jalousie veille sur tes actions; s'il ne t'est pas même permis de m'écrire, n'as-tu pas un ami que tu puisses charger d'un mot pour ta Cléone. Elle n'exige ni détails ni excuses; je ne demande qu'un soupir, que ces mots, *Cynéas aime Cléone :* si tu me les accordes, je te pardonnerai mes maux, mes larmes, & ce que j'ai souffert & ce que je souffre encore. Vois combien tu m'es cher, délivre-moi de mes soupçons mortels, fais luire dans mon triste cœur un rayon d'espérance..... & si tu ne m'aimes plus, ah

trompe-moi du moins; accoutume-moi insensiblement à mon malheur; je t'aurai tout pardonné, même mon abandon; mais, Cinéas, n'oublie pas ta Fille.

CYNÉAS à CLÉONE.

PLEIN d'impatience, j'ouvris la lettre dont le sceau me dit qu'elle venoit de ma Cléone. Mes vifs desirs en dévorerent le triste contenu; mon cœur rendit soupir pour soupir, & mes yeux verserent larme pour larme.... Quel tableau! Quelle peinture de tes maux! Ah, infortunée Cléone! tu souffres, & je suis l'auteur de tes souffrances.

Non, Cléone, ne me cele rien; écris-moi tout; fais-moi éprouver jusqu'aux moindres de tes alarmes; fais-moi participer à tous tes ennuis; épanche toutes tes plaintes, toutes tes larmes: mon cœur est ouvert; il demande sa part; il voudroit tout souffrir pour toi....

Mais comment as-tu pu croire que je fusse assez méchant pour t'abandonner, ou assez léger pour ne plus t'aimer?... O toi l'unique objet où se terminent les plus chers de mes vœux, & les plus belles de mes espérances; toi, en qui mon trouble trouve son repos! ah puissent toutes mes larmes, si elles

ne ſont pas ſinceres, puiſſent tous mes ſoupirs, s'ils ne ſont pas vrais, ſe changer contre moi en malédictions!...

Que ton ſort eſt affreux, chere & infortunée Cléone! Mais de combien ne te le rends-tu pas encore plus affreux par l'idée que tu te fais que je puis être un perfide! je ſens tout le déſeſpoir qui te ſaiſit dans ces cruels inſtans. Je te vois ſouffrir, pleurer, tordre tes mains; j'entens tes plaintes, j'entens tes ſoupirs, & mon cœur y répond. Sans doute tu gémis ſur moi, l'auteur de tes malheurs.... Peut-être m'accuſes-tu au tribunal de la juſtice divine, propice aux prieres de l'innocence! Ah peut-être.... ô! puis-je y penſer ſans trembler?... peut-être échappe-t-il à ton impatience des imprécations! Ah! malheur à moi, ſi je n'étois pas innocens! mais que Celui qui juge l'univers les accompliſſe, ſi jamais je t'abandonne!

T'abandonner?.... comment as-tu pu ſeulement le penſer? Hélas! depuis que je ſuis ſéparé de toi, j'ignore ce que c'eſt que la joie. Mon cœur ſe dégage avec peine deſſous le fardeau qui l'accable. Les ſoucis & les chagrins ont banni la ſéréuité de mon viſage, ainſi que le repos de mon ame. Sans ceſſe je me fais de cuiſans reproches de t'avoir rendue malheureuſe, & rien ne peut calmer mes cruelles inquiétudes que la fer-

me résolution de terminer tes maux, où de les partager. O ma Cléone! tu ne te souviens donc plus des preuves que je t'ai déjà données de mon amour! Tu as donc oublié avec quelle humiliation je me suis jetté aux pieds de ton oncle hautain, & avec quelle ardeur j'ai sacrifié à mon amour pour toi, toutes les considérations que pouvoit exiger de moi l'honneur de ma famille? Ma propre fierté avoit beau se révolter contre cette humiliation; mon amour surmontoit tous ces obstacles. J'embrassois les genoux de celui que je méprisois, & j'implorois le consentement d'un arrogant que je haïssois... Te souvient-il encore combien son cœur altier & dur me fit acheter chérement cette victoire! Te souvient-il encore, avec quelle patience je m'abaissois à toutes les démarches humiliantes qu'il exigea pour rassasier entiérement sur moi son orgueil! Je supportois ses dédains, & j'imposois silence à toutes mes passions révoltées: car tu étois le prix de cette condescendance. Rappelle-toi cette heure où enfin j'ai obtenu son consentement! Avec quelle reconnoissance je remerciois ton oncle, avec quelle ardeur, je te pressois contre mon sein, avec quelle effusion de joie & de tendresse mon cœur & mes yeux s'épanchoient! Souviens-t'en, ô ma Cléone, & crois que

tes obstacles, loin de diminuer mon amour, n'ont fait qu'augmenter les desirs de te posséder.

Non, non, ma bien-aimée, la fille n'a pas besoin de me rappeller la mere; je n'aime la fille que dans la mere. Son image est toujours présente à mes yeux; elle vit dans mon cœur, elle respire dans toutes mes pensées. Les liens du sang ne me sont pas plus sacrés que ceux de l'amour. Tu es à moi, & aucune puissance, aucun tems, aucune souffrance ne sauroit t'arracher à ma tendresse.

Pourquoi te repentirois-tu d'avoir eu de l'amour pour moi! Pourquoi rougirois-tu, en te rappellant le jour, le jour le plus heureux de ma vie?... Notre amour a pu être malheureux : mais quiconque l'appelle coupable, offense l'innocence. ..

Tu es à moi par les suffrages de ceux qui commandent à notre volonté. Depuis longtems nos peres ont prononcé leur bénédiction sur notre amour. Dès notre enfance nous fumes destinés l'un pour l'autre. Transportés de joie, ils nous voyoient grandir, & dès-lors ils unirent deux jeunes ames qui un jour, devoient faire le bonheur l'une de l'autre. Déja notre alliance étoit signée sur la terre & dans le Ciel. Tu étois mon épouse, & nous voyions approcher l'instant

qui devoit ſerrer les nœuds de notre union. Quelques jours devoient encore différer notre félicité. Ils nous parurent des ſiecles : je me hâtois de me mettre en poſſeſſion de ma félicité terreſtre..... Pardonne, ſi je te rappelle ce jour, la ſource de tous tes maux, & de mon tourment.....Si en ce jour je t'ai offenſée, ſi j'ai offenſé le Ciel, c'étoit par une ignorance des choſes que le voile de l'avenir cache à nos yeux.

Juſte Ciel! Que de choſes une heure cache aux yeux des Mortels! Que de choſes dépendent d'un moment! le lendemain, je devois recevoir ta main à l'Autel; j'avois ton cœur depuis long-tems; & déjà étoient poſés les fondemens de ton malheur futur. Tu étois déjà la mere d'un gage de notre amour, lorſque le deſtin verſa ſur nous la coupe pleine de ſes plus dures épreuves. Quel jour que celui qui précéda le jour, où nous eſpérions être ſi heureux; ô Cléone, quel jour! Dans l'ivreſſe de la joie, je voyois le ſoleil ſe lever, & à ſon coucher, j'ai vu couler les larmes de l'affliction. O mon tendre pere! qu'il fut rude le coup qui te ſépara de mes côtés! Tant que durera ma pénible vie, je répandrai des pleurs ſur ta tombe! Il mourut!... Des torrens de larmes ſont trop peu pour une telle perte. En lui eſt tombé notre eſ-

poir, notre protection, notre félicité !.... C'est envain que tu avois tissu la couronne nuptiale, c'est envain que par nos soupirs nous voulions hâter l'arrivée de ce jour ; il demandoit d'autres larmes ; ce jour il devoit nous séparer & non pas nous unir. La mort renversa l'Autel aux pieds duquel nous allions être unis. Ah ! Cléone, qu'elle révolution ! Tout d'un coup notre amour vit un siecle entre notre félicité ! D'abord la bienséance nous sépara pour des mois, puis la dissention de nos familles nous sépara pour jamais !... Pour jamais ? Non, j'en jure par la tendresse sacrée de mon pere, que ce ne sera pas pour jamais !

Ne crois pas, ô Cléone, que des mains humaines puissent rompre ces nœuds saints, formés aux yeux de Dieu. Non, aucune puissance ne pourra les rompre, aucune, si ce n'est celle de Dieu !... Ah ! combien de fois j'ai voulu aller te joindre, combien de fois, n'ai-je pas résolu de mépriser tous les autres avantages, & de chercher auprès de toi tout mon bonheur ! Mais quoi ?... te rendrai-je ton sort encore plus cruel ? te dirai-je combien tu serois malheureuse avec moi ! Mon cœur saigne lorsque je me livre à la triste réflexion, que mon malheur est au point de ne pouvoir pas même m'excuser auprès de toi ? Non, ma Cléone, en

m'excusant, je te percerois le cœur, ce cœur qui n'est déjà que trop tourmenté.... Mais laisse-moi réserver ce récit pour un moment plus favorable, pour cet heureux moment, où ma constance aura vaincu tous ces obstacles, & où je presserai ma Cléone contre mon cœur palpitant!

La colere de ma mere est implacable, est inflexible; c'est envain que coulent les pleurs de son fils; c'est envain que je m'efforce d'éteindre le feu de l'inimitié; toutes les remontrances sont inutiles; les sermens, qui lui sont échappés dans la chaleur de son emportement, lui paroissent trop saints, pour consentir à notre union; & j'ai beau lui représenter les sermens qui m'attachent à toi.... O Ciel! quels sermens sont donc plus involables! ceux qui sont dictés par la haine, ou ceux qui sont dictés par l'amour? Elle me ménace de sa malédiction! la malédiction d'une mere est terrible; mais peut-elle effrayer celui qui marche dans les voies de la vertu.

Regarde, ma Cléone, tel est le sort de ton infortuné Cynéas! c'est de pareils supplices qui déchirent mon cœur! Me soustrairois-je à toute obéissance pour une mere? souffrirois-tu qu'elle gémisse sur moi?.... gémissemens injustes, mais toujours des gémissemens d'une mere! Ah! chere Cléone, implore

implore avec moi le secours du Ciel qui nous éprouve, afin qu'il termine cette rude épreuve!...

Je sais que notre union n'est point coupable; non, elle est innocente; elle est juste: ce seroit un crime de la rompre. Je sais aussi, que la malédiction d'une mere, échappée dans le feu de sa colere, malédiction dont sans doute elle se repent, est sans force, & que le Ciel ne l'écoute pas: mais faut-il que je sois privé du plaisir de te rendre heureuse? Commencerai-je notre union par les soucis pour l'avenir, & peut-être, (car qui peut prévoir tous les événemens?) de te voir en peu de tems manquer du nécessaire? L'indigence est une cruelle ennemie de la félicité humaine! Plus nous nous aimerions, plus elle nous accableroit. Cependant l'indigence même ne m'empêcheroit pas d'agir en homme de probité. Un cœur droit, pour se soustraire à sa promesse, n'a pas d'autre excuse, qu'une insurmontable impossibilité. Mon cœur rejette avec dédain tous les conseils de l'intérêt, ou de l'ambition: mais, lorsqu'il peut espérer qu'en différant un peu l'accomplissement de ses promesses, il peut se mettre en état de tenir entiérement sa parole, & de dédommager son objet chéri, à qui ce délai à coûté des larmes, par un surcroît de félicité, dis-moi toi-même, que

doit-il choisir?...... Toutefois n'attribue point ma prévoyance à un manque d'amour; je n'ignore pas, ô ma Bien-aimée, que l'amour véhément ne porte pas sa vue si loin; il se dégage des chaînes de la raison, & dût-il franchir des précipices, il vole vers l'objet chéri. Mais ne crois point que j'aie triomphé sans combat; c'est en faisant violence à mon cœur, c'est en contrariant les plus chers de ses vœux que je suis parvenu à prendre cette résolution....... Un violent amour, qui s'abandonne entiérement au penchant de ses vœux, peut-être plus ardent. Un amour, qui prend conseil de la raison, est plus durable. Il évite les soucis, il pare les coups du destin, qui punit ordinairement la précipitation & l'imprudence; il pose les fondemens solides d'une satisfaction durable, & il écarte des jours de l'avenir les chagrins & les alarmes, qui peuvent troubler & affoiblir la plus heureuse union. Regarde, ma Cléone, voilà cette raison, à laquelle j'accorde tant d'autorité sur mes desirs les plus passionnés: l'amour & la raison surmonteront à la fin tous les obstacles.

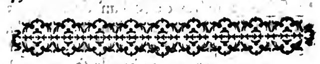
Qui pourroit nous mettre à l'abri d'une vie malheureuse, si maintenant je m'abandonnois à la véhémence de mon amour?. Ma mere a juré de me deshériter, si je fais

le contraire de sa volonté. C'est par la douceur qu'il faut la gagner, pour rendre son serment infructueux. Ah! ma Cléone, si je suivois mon penchant, rien n'est plus certain que je l'irriterois, & sa colere seule est terrible.... Je la gagnerai enfin par la douceur, du moins elle sera touchée par mon obéissance. Autrefois elle me pressoit bien plus vivement, & vouloit exiger de moi.... oserois je le dire?.... de faire serment de t'oublier! Mais si jamais j'ai oublié qu'elle étoit ma mere, c'étoit dans ce moment! Je n'étois plus maître de ma passion, & j'épanchois librement mon cœur devant elle. Si elle s'en est offensée, sa proposition doit m'excuser. Peut-on parler avec retenue, lorsqu'on nous demande un crime?

Sans doute elle en a été touchée: car depuis ce tems-là elle n'a pas osé exiger de moi une perfidie. Elle ne me demande plus de sermens, & mes instances surmonteront à la fin son opiniâtreté. Mais jusqu'à quand soupirerai-je encore après toi! jusqu'à quand, ô ma Cléone, te nourriras-tu d'un vain espoir!... Hélas! pour ta tranquillité & pour la mienne, que ne puis-je résoudre cette question.... Peut-être je ne pourrai plus supporter long-tems cette cruelle contrainte. Chaque jour augmente mon amour & mon

un spécieux prétexte ; & l'un de ces jours sera employé à notre union indissoluble. Ce n'est que pour te tranquilliser, ce n'est que pour t'ôter toute ombre de soupçon, ô Cléone que j'ai pris cette ferme résolution. Je reviendrai ensuite auprès de ma mere ; & notre union restera cachée jusqu'à l'heureux moment, où je surmonterai enfin son opiniâtreté. Attens bientôt ou ce moment, ou la nouvelle que nous sommes heureux.





JUNIUS,

du Champ de Bataille

A DÉCIUS.

La mort, il est vrai, m'a épargné dans le champ sanglant de la bataille; mais avec quelle cruauté! A mes côtés j'ai vu tomber mon cher Eucharis, & sa chute m'a fait souffrir plus que la mort. O Décius! il n'est plus, celui que nous aimions avec tant d'ardeur. Pleure avec ton Ami délaissé, le meilleur patriote, le plus vertueux jeune-homme, le plus tendre ami! Victime de sa patrie, il est tombé à mes côtés, le vaillant Guerrier; le champ de bataille a bu le sang du Héros, & sur sa tombe mes larmes reclament mon Ami.... Hélas! c'est envain qu'elles le reclament! l'inflexible destin a rompu pour jamais les nœuds qu'avoient formés la vertu & l'harmonie de nos ames.

Qu'est-il de durable? jusqu'à la joie la plus innocente, jusqu'à la félicité du cœur, tout est sujet au hazard, & même au caprice

des hommes. Un funeste moment éteint le noble feu qu'allumoit la nature dans le sein de tendres amis. Les plaisirs les plus purs du cœur, ainsi que tous les plaisirs d'une jouissance passagere, dépendent de la décision d'un moment; perte d'autant plus grande, qu'elle est une des plus irréparables. Ce qu'un instant ravit à l'avarice ou à l'orgueil, l'instant suivant peut le rendre: mais qui réparera la perte d'un ami, quelle consolation dans un monde si dénué d'amis, peut suspendre les ruisseaux de larmes, qui coulent à une telle perte! Nous avons perdu celui qui nous rendoit la vie agréable. Son œil fermé, dans lequel on lisoit tous les sentimens d'une ame généreuse, ne se tournera plus sur nous d'un air gracieux. Son cœur ne s'épanchera plus en des transports d'amitié & de joie, transports qu'il éprouvoit avec nous; ses levres n'éclateront plus en louanges de la vertu, ou en leçons de la sagesse. En lui le monde a perdu l'exemple d'un homme de probité, sa Patrie un Citoyen, ses Amis un Ami inestimable. Comme toutes ses vertus, qui commençoient à se développer de plus en plus, auroient excité l'admiration de ses Concitoyens, si le Ciel avoit laissé parvenir sa vie en maturité! Mais il est tombé au milieu de son Printems, il est tombé comme une

fleur touchée par la faucille du moiſſonneur ; comme une roſe, que l'orage a ſéparée de ſa tige. Etendue ſur le gazon, elle ne répand plus ſes doux parfums, tandis qu'après l'orage les autres fleurs s'épanouiſſent de nouveau.

O le plus tendre & le plus généreux des amis, ſage & vertueux Patriote, ami de tout le genre humain ! ta mort, il eſt vrai, a été auſſi glorieuſe que ta vie ; ton ſang a coulé pour la juſte cauſe de ton pays, pour tes Concitoyens tremblans, ſur qui l'ennemi venoit fondre comme un torrent impétueux ; tu mourus vainqueur, & ton œil avant de ſe fermer, a vu encore l'ennemi diſperſé, pourſuivi par les armes victorieuſes de tes vaillans compagnons ; tu as acheté par ton ſang la victoire, & peut-être la paix à ta patrie ; mais pardonne à tes amis, au milieu de l'allégreſſe de leurs Concitoyens, pardonne-leur une larme intéreſſée ; pardonne-leur, s'ils croient que le prix de cette victoire leur coûte trop cher ! Leur plaiſir, leur vie tenoit trop à la tienne. Qui reparera la perte qu'ils ont faite ? Qui remplira le vide de leur cœur ? Hélas ! il n'eſt plus d'Eucharis !

Laiſſe-moi, ô Décius, te raconter ſa mort héroïque, & apprens à connoître cet homme à titre de Héros, après l'avoir connu à titre d'ami.

A peine commença-t-il à paroître le jour terrible, dont tant de miliers d'humains ne devoit pas voir le soir, que je me hâtois d'aller embrasser mon cher Eucharis. Je le trouvai dans sa tente, prosterné & priant les mains jointes. Je ne voulus point le troubler, & je répétai sans être vu les paroles de sa priere. Il se leva, & je m'avançai vers lui. Il m'embrassa avec ardeur. J'étois sur le point, me dit-il, d'aller voir mon ami. Tu m'as prévenu. Nous avons encore une heure à jouir de notre vie; jouissons-en comme si elle devoit-être la derniere! Ah! mon ami! peut-être le Ciel a resolu un changement, peut-être ce jour doit-il nous séparer! Nous avons vécu de maniere à ne devoir pas craindre la mort: nous ne saurions terminer nos jours plus glorieusement que dans ces champs, où la mort doit aujourd'hui immoler tant de victimes! Je m'y suis préparé, & si j'en dois croire un certain pressentiment, je ne verrai point le coucher de ce soleil qui n'est pas encore levé.... Ami! faisons comme si cette heure étoit notre heure derniere: prenons congé. Si nous survivons à ce jour, si nous nous revoyons comme vainqueurs, quelle sera alors la grandeur de notre joie! Adieu! épargne tes jours précieux, autant que te le permettra une prudente valeur.... O! puissions-nous com-

battre ensemble, & vivre, ou.... mais non! ta vie est trop nécessaire au monde; pour moi je ne ferai verser des pleurs qu'à un petit nombre d'amis. Songeons aux calamités de notre pays! Que mon sang ne peut-il lui acheter la paix!

A ces mots il me pressa contre son cœur, & nous ne nous exprimions plus que par nos larmes. Cependant l'heure, l'heure fatale arrive. Le son éclatant de la trompette donne le signal: tout le Camp est en rumeur. Les vieux Guerriers s'embrassent & prennent congé: un tumulte mille fois redoublé regne d'une extrémité de l'armée à l'autre. Nous nous embrassâmes encore une fois, & nous allâmes à notre poste.

A peine le soleil commença-t-il à s'avancer de derriere les montagnes, que nous vîmes un épais nuage de poussiere se former devant nous. Insensiblement nous apperçûmes, semblable à un vaste incendie, les légions ennemies, dont les armes, frappées des rayons du soleil, brilloient au milieu des vapeurs du matin. Le tonnerre de la bataille éclatoit de toutes parts: déjà la mort choisissoit ses victimes. Nous marchâmes à sa rencontre: le carnage commença. Quel tumulte! Quel spectacle pour un ami de l'humanité!....

Le Ciel avoit destiné la victoire à la

cause la plus juste. Les ennemis commencerent à ceder à la valeur de nos Guerriers. Je vis mon Ami au milieu des flâmes ; il poursuivoit l'ennemi fugitif, qui avoit enlevé un étendart à son escadron, & qui vouloit du moins par ce butin reparer l'affront de sa fuite. Mais comme une Lionne en fureur à qui on a ravi un de ses lionceaux, il les poursuivit pour leur reprendre ce trophée.

Je l'ai vu loin devant moi, lorsqu'un nouvel escadron cherchoit à l'entourer. Son danger enflâmoit mon courage ; je volois à son secours. Il avoit atteint son but : accompagné d'un petit nombre, il s'étoit fait jour au travers de l'ennemi, & dans sa main victorieuse, il emporta le sanglant étendart. Les ennemis céderent à nos forces réunies, mais c'étoit-là le moment le plus malheureux ! Un plomb fatal perça son cœur généreux : il tomba. A sa chute le Soldat fut abattu ; l'ennemi voyant son avantage, fondit sur nous. Là, je vis tomber mes compagnons. La terreur & la mort se répandirent dans leurs escadrons.

Alors la fureur s'empara de mon cœur. Ils tombent, m'écriai-je ! Voyez, mes freres, ils tombent vos amis ! Le voilà étendu, le plus généreux des Mortels ! Voulez-vous être dignes de lui, vengez sa mort. Alors avec ma troupe irritée je me précipitai au

milieu des escadrons les plus épais, & je voulois mourir à côté de mon cher Eucharis sur le champ de bataille. Mais la mort n'exauça pas mes vœux, l'ennemi prit encore la fuite, & la victoire fut entierement de notre côté.

Je me précipitai en bas de mon cheval, pour embrasser mon Ami expirant. Il ouvrit encore une fois ses yeux mourans, & il me tendit une main défaillante: je me meurs, dit-il, d'une voix foible, mais nous sommes victorieux! Embrasse pour moi nos amis, & porte leur ma bénédiction! Avec un soupir vers Dieu son ame vertueuse s'enfuit. Sa tête s'inclina vers la poussiere, la pâleur de la mort se répandit sur ses joues, & l'étendart échappa de sa main glacée.

Ainsi mourut notre Ami! L'image de sa mort sera toujours présente à mes yeux. Cher Eucharis! jamais je ne t'oublierai!.... J'arrosai son corps d'un torrent de larmes. J'embrassai mon Ami glacé par la mort, je m'oubliai, & j'oubliai le danger de mes compagnons. On m'arracha d'auprès de lui, & je me précipitai de nouveau au milieu des flâmes. Mais c'étoit encore envain que je cherchois la mort. Je devois rester pour pleurer avec toi mon Ami.

Ainsi, mon cher Décius, nos heures consacrées à la sainte amitié, seront désormais

sombres & vides de plaisirs. Si jamais le Ciel nous réunit, nous resterons tristement assis, attendant inutilement de la consolation l'un de l'autre! Nous nous regarderons d'un œil de compassion, de paisibles larmes couleront le long de nos joues, des larmes que nous chercherons vainement à celer. Que nous nous trouverons solitaires? La belle nature qu'Eucharis a chantée si souvent, lorsque dans son saint enthousiasme il prenoit son luth; & les charmes du Printems ne nous raviront plus de joie. Le plus aimable des amis, qui savoit donner du prix à tous les plaisirs n'est plus! Eucharis n'est plus!

Sous le Ciel il n'est donc point de joie permanente? le tems rapide les détruit toutes! sa puissance fait tomber les châteaux, & renverse les trônes! Mais qui regretteroit les ruines des châteaux & des trônes, si du moins elle épargnoit les sentimens éminens de la vertu, de l'amour & de l'amitié! Enfans de la terre, la vie n'est donc pas assez pénible; il faut que vous inventiez encore une infinité de tourmens & d'instrumens de supplices, que le Ciel n'a pas créés!... Combien de fois, cher Décius, lorsqu'Eucharis embellissoit encore nos assemblées, avons-nous gémi sur le Genre-humain, qui pour se tourmenter & pour se détruire, a inventé les supplices, les fers &

les épées ! Quel fureur exercent ces ames atroces, que le Créateur a formées pour l'amitié, pour une salutaire concorde, afin de s'alléger le fardeau de la vie, & afin d'habiter ensemble à l'ombre tranquille de la paix. Soyez bénies encore dans la tombe, cendres respectables des amis de l'humanité, inventeurs des arts bienfaisans de la vie: toi qui avec le soc de la charrue as le premier déchiré le sein de la terre, & qui fis éclore dans le creux des sillons ces trésors précieux qui appaisent la faim! ou toi, qui, tirant la race sauvage des hommes du fonds des forêts, où les vivans reposoient parmi les morts sans les regretter, les assemblas dans des cabanes; qui, par de sages loix, émanées du Ciel, enchaînois les mains de la méchanceté, & qui élevas sur le trône la félicité universelle! Mais vous, funestes Instituteurs des arts de tourmenter & d'égorger, que vos ossemens.... Mais je ne veux point lancer contre vous l'anathême! C'est toi, ô guerre, que je maudis, toi le plus terrible des fléaux, toi qui fais un crime de la compassion & de l'humanité!

Qu'éprouve un cœur humain au milieu des cadavres du champ de bataille! L'expression me manque pour rendre l'horreur qui ébranle mon ame!... Me voici assis au milieu de cette scene d'horreur, où la mort

ſous mille formes a égorgé ſes victimes. Quel ſpectacle! quel terreur ſaiſit mon ame! Quel immenſe tombeau! l'œil n'en ſauroit parcourir les extrémités. Ici les ennemis ſont couchés parmi les amis, les mourans parmi les morts, les hommes parmi les animaux. Avec un cœur palpitant, avec des cheveux hériſſés, je contemple ces vaſtes champs de la mort, & tout mon corps friſſonne d'horreur. Je vois des viſages, couverts d'une affreuſe pâleur, & avec l'expreſſion de la douleur la plus cruelle; des yeux éteints & immobiles; des mains ſuppliantes levées vers le Ciel; des lévres entr'ouvertes, qui n'ont pas eu le tems de finir leur priere; des membres déchirés, des cadavres mutilés: tous les geſtes des ſouffrances & des paſſions de la nature. O Dieu de bonté, quel aſpect! Toutes les calamités, tout ce que la vie a de terrible, paroît raſſemblé dans cette campagne d'horreur! Là ſe débat un malheureux, & ſa face livide implore vainement la commiſération. Les combattans ſe précipitent ſur lui. Les chevaux eſſoufflés s'élançant à travers la plaine, foulent aux pieds, ſemblables à des vermiſſeaux imperceptibles que le voyageur écraſe dans la pouſſiere, les corps des vivans & des morts. Le frere, dont le cœur lui ſaigne, n'a pas le tems de tendre une main ſécourable à ſon frere qui tombe; ſervice que la ſimple hu-

manité ne fauroit refufer à un ennemi. Plus loin fe défole un Guerrier dont les membres font fracaffés, & implore fon ami tremblant de mettre fin à fon fupplice, appellant pitié, ce qui autrement eft un crime dont frémiroit un Barbare....

Tel étoit ce jour, ô mon ami! quel jour!... Des Tyrans, dont l'orgueil verfe le fang des créatures leurs femblables, peuvent le marquer parmi leurs jours les plus glorieux; mais l'humanité voudroit pouvoir l'oublier. Le foir, qui a décidé cette journée, & qui fe rend favorable à l'ennemi fugitif, s'avance maintenant dans un morne filence, à travers les campagnes fanglantes. Le foleil, après avoir éclairé cet horrible fpectacle, s'eft enveloppé, avant de fe coucher, dans de triftes nuages : & le Ciel, dans la rofée qui tombe, verfe de tranquilles larmes. Bientôt la nuit va s'étendre fur ces vaftes & terribles tombeaux. Alors la terreur régnera parmi les morts, & la détreffe faifira le voyageur, qui, marchant d'un air penfif fur des fentiers connus, où auparavant le doux frémiffement des moiffons agitées charmoit fon oreille, s'égare tout-à-coup parmi des cadavres. Saifi de frayeur, il recule; d'un œil inquiet il regarde autour de lui, il ne reconnoît plus la contrée, & retourne fur fes pas, pourfuivi par la terreur....

Cependant le cœur ému & conduit par

la main de la mélancolie, je marche lentement parmi les cadavres, pour chercher mon cher Eucharis. Combien de mortels, que le soleil levant a trouvé dans la sécurité, je vois étendus autour de moi, glacés par la mort; ils n'étoient pas destinés à voir le coucher de ce même soleil! Là, j'apperçois un vieillard respectable, dont les cheveux argentins, sont souillés de sang & de poussiere; c'étoit peut-être un aussi bon pere de famille, qu'il étoit vaillant guerrier. L'amour pour son pays l'a enflâmé, & a animé sa froide vieillesse de l'ardeur de la jeunesse. Ses enfans infortunés se désoleront autour du corps de leur appui, & fondront en larmes de douleur; mais c'est envain que couleront leurs larmes, l'inflexible mort ne rendra pas sa victime! Hélas! si cela étoit, mes pleurs joints aux pleurs de Décius, racheteroient Eucharis du tombeau!.. Ah! c'est sur cette colline qu'est étendu le meilleur jeune-homme, environné des guerriers qui ont combattu & qui ont expiré à ses côtés. A son aspect, ô Décius, je portai une main tremblante sur son corps, & pressant ma bouche ardente sur ses lévres glacées, j'emportai le précieux fardeau loin du champ de bataille. Alors tous ses amis s'assemblerent autour de son cadavre, & lui apporterent le tribut de leurs larmes. Sem-

blables à des figures de marbre, qui entourent un tombeau, nous étions immobiles autour de lui, & quoique nous eussions le cœur plein, nous ne pouvions parler.

Ah malheureux! que l'aveugle destin a condamné d'immoler cet ami de l'humanité, ah! si tu savois quel cœur tu as percé, que tu te repentirois de ton action, quoique ce soit ici un mérite d'égorger des hommes! si tu savois combien d'ames généreuses ont soupiré pour celui que ta main a fait tomber, tu verserois des larmes de tristesse toutes les fois que tu te rappelleras l'heure de la bataille. Tu renoncerois à la guerre barbare qui rassemble des hommes dans le champ du carnage, des hommes qui ne s'étoient jamais offensés. Ah, si tu avois connu ce jeune Guerrier, tu l'aurois aimé, tu aurois été reçu au nombre de ses amis.... Mais te voilà son assassin, & peut-être, lorsqu'il est tombé, tu n'as été saisi d'aucune terreur.... Infortunés humains, condamnés à vous haïr, à vous entr'égorger, condamnés souvent à verser, pour l'ambition des Princes, un sang que vous auriez aimé, & d'immoler des amis, que vous embrasserez au-delà du tombeau, où le sceptre n'a plus de pouvoir, où la puissance ne commande plus sur la haine & sur l'amour, sur la compassion & sur l'amitié. Là, tu le

trouveras, si, comme lui, tu as été vertueux; si, comme lui, tu tombe victime de la guerre: c'est là que tu connoîtras celui que tu as tué!

Mais, ô mon cher Décius, nous ne sommes pas les seuls amis que la guerre a séparés. De quelque côté que tu portes tes regards, tu vois couler des larmes, pour des amis, pour des peres, pour des fils, pour des époux; solitaires, désolés, des amis, des orphelins, des meres gémissent & se tordent les mains. Car où la guerre n'a-t-elle pas exercé ses fureurs? Par-tout regne la calamité; la moitié du globe est embrâsée; des cités renversées offrent un tombeau de leurs habitans ou de leurs défenseurs.... La Germanie gémit sous les marches des armées, que l'Orient & l'Occident, que le Nord & le Midi répandent sur ses campagnes dévastées: telles dans la tempête, lorsque les vagues de la mer rompent les digues, les eaux bruyantes se précipitent sur les vertes campagnes, & poursuivent le Cultivateur fugitif, entraînant les moissons & les villages. Des victimes sans nombre tombent, comme les épis sous la faucille! La Gaule envoie ses enfans nombreux, & ils sont ensevelis parmi nos freres. Le froid Riphée envoie par milliers ses habitans, victimes destinées à être immolées à la guerre. L'ennemi dévore & écrase de son

pied ce que le Villageois a semé à la sueur de son corps.... Mais il ne l'aura pas écrasé impunément; non, par la terreur dont la vengeance a frappé leurs Guerriers, & a porté la crainte jusque dans le cœur de leurs Provinces, il n'aura point englouti impunément le dernier Automne; de son sang il engraissera les guérets pour la moisson suivante.

Guerre funeste! comment exprimer l'horreur que tu m'inspire! En quel désert, ô mon pays, en quel affreux désert es-tu converti! Nul droit n'est plus sacré, l'innocence & la vertu sont des sujets de raillerie pour les farouches soldats. Les vieillards tremblans sont chassés de leur foyer, dont la flâme bienfaisante rechauffoit leurs membres glacés, sont chassés de l'humble cabane qui, pendant des siecles, avoit prêté un abri à leurs peres ingénus. La barbarie de l'avide Guerrier n'épargne pas le bœuf de la charrue, ni l'homme son conducteur : celui-là, il le destine pour le sacrifice de sa table, & celui-ci, il le condamne à faire serment sous le drapeau ennemi, & à porter les armes contre son pays & contre ses freres. Dans le sillon commencé on voit par-tout la charrue abandonnée.... Le Printems s'avance sur des campagnes agrestes; &, au retour de l'Eté, la moitié de tes guérets, ô Alle-

magne, n'entendra pas resonner la faucille. Le cœur du Laboureur ne tressaillera pas du plaisir de la recolte, le seul plaisir de ses jours pénibles, ni sa grange ne recevra pas ses provisions pour l'Hiver. Tourmenté par les soins de la vie, il contemplera ses champs déserts, puis levant les yeux vers le Ciel, il te maudira, guerre dévorante, toi qui t'assouvis du sang des hommes, de la sueur & des larmes des pauvres, des veuves & des orphelins; toi qui détruis pour ton barbare plaisir, les saintes productions de Dieu, ainsi que celles de l'homme; il maudira l'affreuse ambition qui dévaste la création, qui verse le sang comme de l'eau, & qui convertit en désert de vastes Provinces pour gagner un arpent de terre! Ce que le cheval ne foule pas au pied, ce que l'avidité de l'homme ne ravit pas, devient la proie de la flâme. La disette, la famine, & la contagion suivent de près la guerre. Rien ne lui est sacré; il semble que les droits éternels de la Divinité, que les sentimens de l'humanité & de la générosité sont abolis; il semble qu'aucun Dieu ne gouverne plus les Cieux & les mondes, tant qu'il plaira aux Princes de se haïr. Non contente d'attaquer les Créatures de Dieu, la fureur qui combat pour les tyrans & pour l'or, tourne ses armes contre Dieu lui même, & détruit les Autels sur

lesquels fumoit son encens, renverse de fond en comble les Temples que nous avions bâtis à sa gloire. Les Chœurs sacrés se taisent, & où étoit prosternée la piété qui élevoit des mains jointes vers le Créateur, là le cheval devant son ratelier hennit & frappe du pied. Des imprécations retentissent au pied des Autels profanés, où le respect adore le front incliné vers la terre. L'épouse désolée pleure la perte de son honneur, ou la mort de son époux ; les peres pleurent leurs fils, les freres leurs freres, les amis leurs amis, & tous mêlent leurs tendres larmes, ô Décius, à nos larmes! Ah! qui ne voudroit ne pas mourir comme Eucharis! qui ne seroit charmé de sacrifier sa vie pour sa patrie, de racheter de son sang le repos & la paix! O! quand l'Eternel rendra-t-il cette paix tant desirée à la terre ravagée qui gémit sous la cruauté de la discorde, & qui boit avec horreur le sang que repandent les Princes.

Mais le Ciel se taît encore, & du sein de son heureux repos, la Sagesse divine laisse tomber ses regards sur les fourmis, qui combattent pour des brins de paille.... Les ennemis défaits rappellent leurs Guerriers dispersés, & rassemblent de nouveaux assassins. Un puissance achete d'une autre puissance le sang de ses peuples, & envoie de son sein un nouveau débordement de soldats. Là

elle combat avec de l'argent, ici avec des armes. De toutes parts la trompette appelle les légions sur le champ de la bataille, où doit encore ruisseler le sang....

C'est-là que mon destin m'appelle aussi pour mourir & pour vaincre...... Hélas! quand te reverrai-je, cher Décius! peut être jamais dans cette vie! Peut-être reverrai-je Eucharis avant que je ne te voie. Alors nos ossemens reposeront loin les uns des autres; & le destin ne nous aura point accordé la réunion de nos cendres!.... Adieu, mon cher Décius, attend ton ami comme vainqueur, & avec lui la paix, ou la nouvelle qu'il a encore une fois combattu pour sa patrie, qu'il est tombé, & qu'au delà du tombeau, dans les bras d'Eucharis, il attend son cher Décius!

FIN du Tome second.



